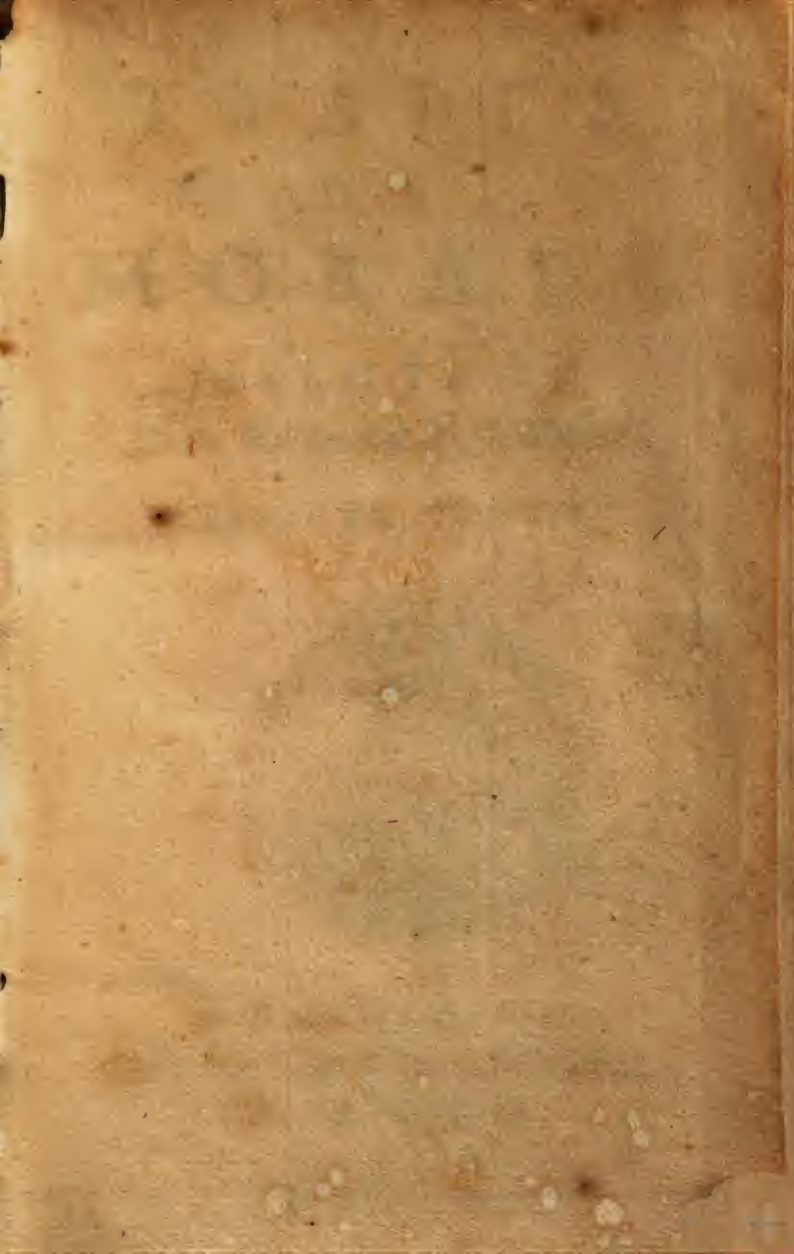


25 1-15





T R A I L

D E

M O R A L D

THE FAULT OF R

THE FAULT OF R

THE FAULT OF R

A F O L T E R A M

THE FAULT OF R

THE FAULT OF R

L E T T R E

à

MONSIEUR * * * *

E vous envoie, Monsieur,
le Traité de Morale que
vous demandez avec tant
d'empressement. Il est di-
visé en deux Parties. J'explique dans
la premiere, en quoi consiste précisé-
ment la vertu, & les moyens de l'ac-
querir & de la conserver: & dans la
seconde, je traite des devoirs. Je
ne sçai, Monsieur, vous qui êtes si
exact, ce que vous penserez de cet ou-
vrage: car je vous avouë qu'il y a bien
des choses que je n'ai point expliquées
avec cette justesse que vous exigez des
Auteurs. Je vous prie néanmoins de
faire réflexion à deux choses. La pre-
miere, que n'ayant point une idée clai-
re de l'ame, vous m'entendez, c'est une
nécessité que la plus-part des termes de
Morale n'expriment que des senti-
mens.

L E T T R E

mens. La seconde, que les Livres doivent être, autant qu'on le peut, à la portée du commun des hommes; & que si j'avois voulu expliquer trop scrupuleusement & trop rigoureusement la signification des termes dont je me sers, j'aurois extrêmement fatigué l'attention des Lecteurs: car on se rebute bientôt d'une lecture qui n'excite point dans l'ame des sentimens agréables. Peut-être sera-t-il à-propos que je fasse quelque jour des éclaircissemens, pour ôter les difficultés que le langage ordinaire ne peut pas dissiper. Le jugement qu'on portera de ce Traité, me déterminera sur le parti que je dois prendre. Je suis, &c.

TABLE

T A B L E

des CHAPITRES.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE I. *La Raison universelle est la sagesse de Dieu même.*

Nous avons tous commerce avec Dieu. Le vrai & le faux, le juste & l'injuste est tel à l'égard de toutes les intelligences, & à l'égard de Dieu même. Ce que c'est que la vérité & l'ordre, & ce qu'il faut faire pour éviter l'erreur & le péché. Dieu est essentiellement juste : il aime les créatures à proportion qu'elles sont aimables, ou qu'elles lui ressemblent. Pour être heureux, il faut être parfait. La vertu ou la perfection de l'homme consiste dans la soumission à l'ordre immuable, & nullement à suivre l'ordre de la nature. Erreur de quelques Philosophes Payens sur ce sujet, fondée sur l'ignorance où ils étoient de la simplicité & de l'immutabilité de la conduite divine.

Page I.

CHAP. II. *Il n'y a point d'autre vertu que l'amour de l'ordre & de la Raison. Sans cet amour toutes les vertus sont*

T A B L E.

*fausses. Il ne faut pas confondre les de-
voirs avec la vertu : on peut sans vertu
s'acquitter de ses devoirs. C'est faute de
consulter la Raison, qu'on approuve &
qu'on suit des coutumes damnables. La
foi sert ou conduit à la Raison : car la
Raison est la loi souveraine de toutes les
intelligences.* 20

CHAP. III. *L'amour de l'ordre ne diffère
point de la charité. Deux amours, l'un
d'union, l'autre de bienveillance. Ce-
lui-là n'est dû qu'à la puissance, qu'à
Dieu seul : celui-ci doit être proportion-
né au mérite personnel, comme nos de-
voirs au mérite relatif. L'amour propre
éclairé n'est point contraire à l'amour d'u-
nion. L'amour de l'ordre est commun à
tous les hommes. Espèces d'amour de l'or-
dre, naturel & libre, actuel & habi-
tuel. Il n'y a maintenant que celui qui
est libre, habituel & dominant, qui
nous rende justes devant Dieu. Ainsi
la vertu ne consiste que dans l'amour li-
bre, habituel & dominant de l'ordre im-
muable.* 37

CHAP. IV. *Deux vérités fondamentales
de ce Traité. La I. Les actes produi-
sent les habitudes, & les habitudes les
actes. La II. L'ame ne produit pas*

T A B L E.

toûjours les actes de son habitude dominante. Ainsi le pécheur peut ne point commettre tel péché, & le juste peut perdre la charité, parce qu'il n'y a point de pécheur sans amour pour l'ordre, ni de juste sans amour propre. On ne peut devenir juste devant Dieu par les forces du libre-arbitre. En général, moyens pour acquérir & conserver la charité. Ordre que je suivrai dans l'explication de ces moyens.

59

CHAP. V. De la force de l'esprit. Nos desirs sont les causes occasionnelles de nos connoissances. Il est difficile de contempler les idées abstraites. La force de l'esprit consiste dans l'habitude qu'on a prise de supporter le travail de l'attention. Le moyen d'acquérir cette force d'esprit, c'est de faire taire ses sens, son imagination & ses passions, de régler ses études, de ne méditer que sur des idées claires.

74

CHAP. VI. De la liberté de l'esprit. Il faut suspendre son consentement autant qu'on le peut : c'est la grande règle. C'est par la liberté de l'esprit qu'on peut éviter l'erreur & le péché, comme c'est par la force de l'esprit qu'on se délivre de l'ignorance. La liberté de l'esprit, aus-

bien

bien que sa force, est une habitude qui se fortifie par l'usage qu'on en fait. Exemples de l'utilité de son usage dans la Physique, dans la Morale, dans la vie civile.

95

CHAP. VII. De l'obéissance à l'ordre.

Moyen pour acquérir la disposition stable & dominante de lui obéir. Cela ne se peut sans la grace. Combien le bon usage de la force & de la liberté y contribue par la lumière qu'il fait naître en nous, par le mépris qu'il nous inspire pour nos passions, par la pureté qu'il conserve & rétablit dans nôtre imagination.

115

CHAP. VIII. Des moyens que la Religion fournit pour acquérir & conserver l'amour de l'ordre. Jesus Christ est la cause occasionnelle de la grace : il faut l'invoquer avec confiance. Lors qu'on s'approche des Sacrements, l'amour actuel de l'ordre se change en habituel en conséquence des desirs permanens de Jesus Christ. Preuve de cette vérité essentielle à la conversion des pécheurs. La crainte de l'enfer est un aussi bon motif que le désir de la félicité éternelle. Il ne faut pas confondre le motif avec la fin. Le désir d'être heureux, ou l'amour pro-

pre,

T A B L E.

pre , doit nous conformer à l'ordre , ou
nous assujettir à la loi divine. 133

CHAP. IX. L'Eglise dans les prières s'a-
dressé au Pere par le Fils , & pourquoi.
Il faut prier la Ste. Vierge , les Anges
& les Saints , non pas néanmoins com-
me causes occasionnelles de la grace in-
térieure. Les Anges , & même les Dé-
mons , ont pouvoir sur les corps , en qua-
lité de causes occasionnelles. Ainsi les
Démons peuvent nous tenter , & les An-
ges favoriser l'efficace de la grace. 156

CHAP. X. Des causes occasionnelles des
sentimens & des mouvemens de l'ame qui
résistent à l'efficace de la grace soit de lu-
mière , soit de sentiment. L'union de
l'esprit à Dieu est immédiate , & non
celle de l'esprit au corps. Explication
de quelques loix générales de l'union de
l'ame & du corps , nécessaires pour bien
entendre la suite de ce Traité. 171

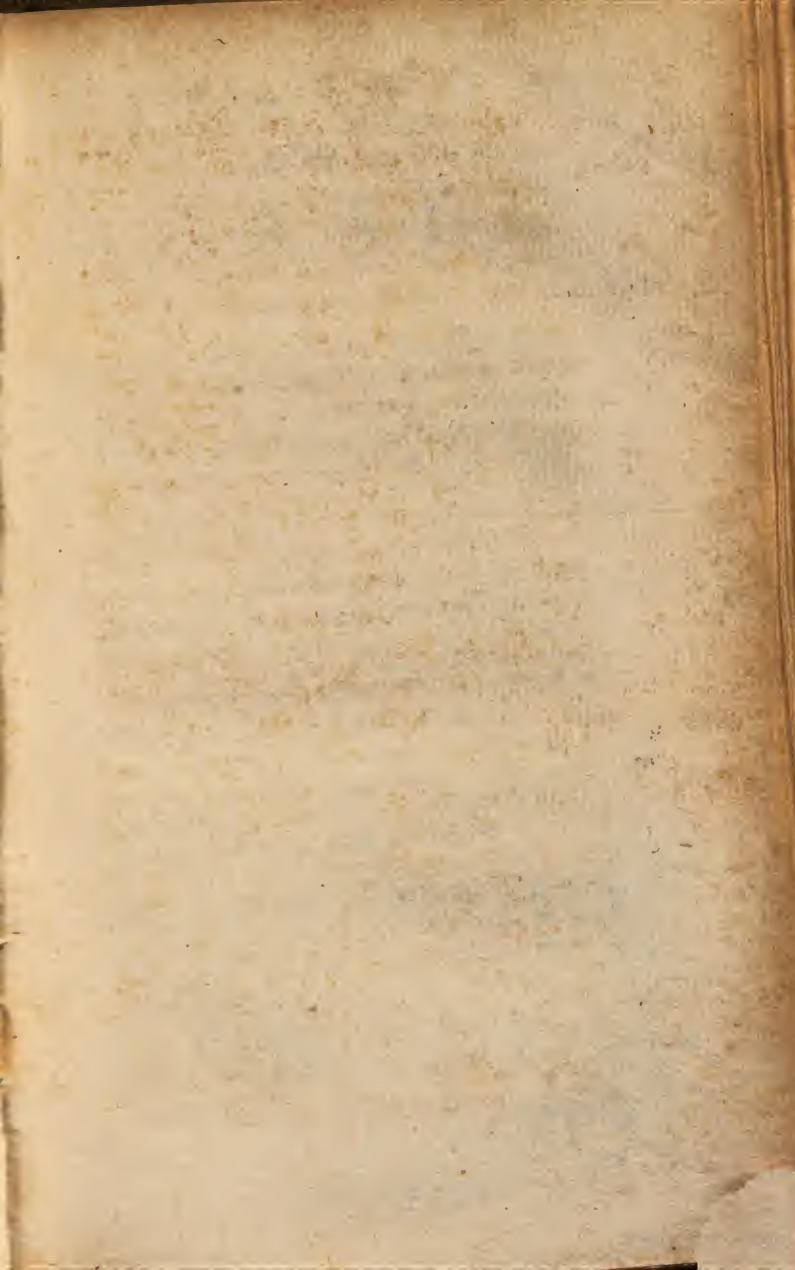
CHAP. XI. De quelle sorte de mort il faut
mourir pour voir Dieu & s'unir à la Rai-
son , & pour se délivrer de la concupis-
cence. C'est la grace de la foi qui nous
donne cette heureuse mort. Les Chrê-
tiens sont morts au péché par le Batême ,
& vivent en Jesus Christ résuscité. De
la mortification des sens , & de l'usage
* 5 qu'il

T A B L E.

qu'il en faut faire. On doit s'unir aux
corps, ou s'en séparer, sans les aimer,
ni les craindre. Mais le plus sûr, c'est
même de rompre avec eux tout commerce,
autant que cela est possible. 187

CHAP. XII. De l'imagination. Ce ter-
me est obscur & confus. En général ce
que c'est qu'imagination. Différentes
sortes d'imagination. Ses effets sont dan-
gereux. De ce qu'on appelle dans le
monde le bel esprit. Cette qualité est
fort opposée à la grace de Jesus Christ.
Elle est fatale à ceux qui la possèdent, &
à ceux qui l'estiment & l'admirent dans
les autres, sans la posséder. 205

CHAP. XIII. Des Passions. Ce que c'est.
Leurs effets dangereux. Il faut les mo-
dérer. Conclusion de la première Partie
de ce Traité. 225






T R A I T E D E M O R A L E.

C H A P I T R E I.

La Raison universelle est la sagesse de Dieu même. Nous avons tous commerce avec Dieu. Le vrai & le faux, le juste & l'injuste est tel à l'égard de toutes les intelligences, & à l'égard de Dieu même. Ce que c'est que la vérité & l'ordre, & ce qu'il faut faire pour éviter l'erreur & le péché. Dieu est essentiellement juste : il aime les créatures à proportion qu'elles sont aimables, ou qu'elles lui ressemblent. Pour être heureux, il faut être parfait. La vertu ou la perfection de l'homme consiste dans la soumission à l'ordre immuable, & nullement à suivre l'ordre de la nature. Erreur de quelques Philosophes Payens sur ce sujet, fondée sur l'ignorance où ils étoient, de la simplicité & de l'immutabilité de la conduite divine.

*Voyez la 1
& la 2
des Medi-
tat. Chrè-
tiennes, ou
l'Eclair-
cissement
sur la na-
ture des
Idées,
Rech. de
la ver.
tom. 3.*

I.  A Raison de l'homme est le Verbe, ou la sagesse de Dieu même : car toute créature est un être particulier, & la Raison de l'homme est universelle,

A

II. Si

II. Si mon propre esprit étoit ma Raison & ma lumière, mon esprit seroit la Raison de toutes les intelligences : car je suis seur que ma Raison éclaire toutes les intelligences. Personne ne peut sentir ma propre douleur : tout homme peut voir la vérité que je contemple; c'est donc que ma douleur est une modification de ma propre substance, & que la vérité est un bien commun à tous les esprits.

III. Ainsi, par le moyen de la Raison, j'ai, ou je puis avoir quelque société avec Dieu, & avec tout ce qu'il y a d'intelligences, puis que tous les esprits ont avec moi un bien commun, la Raison.

IV. Cette société spirituelle consiste dans une participation de la même substance intelligible du Verbe, de laquelle tous les esprits peuvent se nourrir. En contemplant cette divine substance, je puis voir une partie de ce que Dieu pense : car Dieu voit toute vérité, & j'en puis voir quelques-unes. Je puis aussi découvrir quelque chose de ce que Dieu veut : car Dieu ne veut que selon l'ordre, & cet ordre ne m'est pas entièrement inconnu. Certainement Dieu aime les choses à proportion qu'elles sont aimables, & je puis découvrir qu'il y a des choses plus parfaites, plus

plus estimables, & par conséquent plus aimables les unes que les autres.

V. Il est vrai que je ne puis en contemplant le Verbe, ou en consultant la Raison, m'assurer si Dieu produit quelque chose au dehors. Car nulle créature ne procède naturellement du Verbe: le monde n'est point une émanation nécessaire de la Divinité: Dieu se suffit pleinement à lui-même: l'idée de l'Etre infiniment parfait se peut concevoir toute seule. Les créatures supposent donc en Dieu des decrets libres, qui leur donnent l'être. Ainsi le Verbe, entant que Verbe, ne renfermant point leur existence, on ne peut en le contemplant, s'assurer de ce que Dieu fait. Mais supposé que Dieu agisse, je puis sçavoir quelque chose de la manière dont il agit, & m'assurer qu'il n'agit point d'une telle ou telle manière: car ce qui règle sa manière d'agir, sa loi inviolable, c'est le Verbe, la Sagesse Eternelle, la Raison universelle qui me rend raisonnable, & que je puis en partie contempler selon mes desirs.

VI. En supposant que l'homme soit raisonnable, certainement on ne peut lui contester qu'il sçache quelque chose de ce que Dieu pense, & de la manière dont

Dieu agit. Car , en contemplant la substance du Verbe , qui seule me rend raisonnable , & tout ce qu'il y a d'intelligences , je puis voir clairement les rapports de grandeur qui sont entre les idées intelligibles qu'il renferme ; & ces rapports sont les mêmes veritez éternelles que Dieu voit. Car Dieu voit aussi bien que moi , que 2 fois 2 sont quatre , & que les triangles qui ont même base , & qui sont entre mêmes parallèles , sont égaux. Je puis aussi découvrir , du moins confusément , les rapports de perfection qui sont entre ces mêmes idées ; & ces rapports sont l'ordre immuable que Dieu consulte quand il agit : ordre qui doit aussi régler l'estime & l'amour de toutes les intelligences.

VII. De là il est évident, qu'il y a du vrai & du faux , du juste & de l'injuste ; & cela à l'égard de toutes les intelligences : que ce qui est vrai , à l'égard de l'homme , est vrai à l'égard de l'Ange , & à l'égard de Dieu même : que ce qui est injustice , ou dérèglement à l'égard de l'homme , est aussi tel à l'égard de Dieu même. Car tous les esprits contemplant la même substance intelligible , y découvrent nécessairement les mêmes rap-

rappports de grandeur, ou les mêmes veritez spéculatives. Ils y découvrent aussi les mêmes veritez de pratique, les mêmes loix, le même ordre, lors qu'ils voyent les rappports de perfection qui sont entre les êtres intelligibles que renferme cette même substance du Verbe, qui seule est l'objet immédiat de toutes nos connoissances.

VIII. Je dis, lors qu'ils voyent les rappports de perfection ou de grandeur, & non lors qu'ils en jugent : car la verité seule, ou les rappports réels se voyent, & l'on ne doit juger que de ce que l'on voit. Lors qu'on juge avant que de voir, ou de plus de choses qu'on n'en voit, on se trompe, ou du moins on juge mal, quoi qu'il arrive par hazard qu'on ne se trompe pas : car juger des choses par hazard, aussi bien que par passion & par intérêt, c'est en mal juger, puis que ce n'est pas en juger par évidence & par lumière. C'est en juger par soi-même, & non par la Raison, ou selon les loix de la Raison universelle : Raison, dis-je, seule supérieure aux esprits, & qui seule a droit de juger sur les jugemens qu'ils prononcent.

IX. Comme l'esprit de l'homme est fini, il ne voit pas tous les rappports, qu'ont

qu'ont entr'eux les objets de ses connoissances. Il peut donc se tromper en jugeant des rapports qu'il ne voit pas. Mais s'il ne jugeoit précisément que de ce qu'il voit, ce que sans doute il peut faire ; certainement, quoi qu'esprit fini, quoi qu'ignorant, quoi que sujet à l'erreur par sa nature, il ne se tromperoit jamais : car ce ne seroit pas tant lui, que la Raison universelle, qui prononceroit en lui les mêmes jugemens qu'il formeroit.

X. Mais Dieu est infaillible par sa nature : il ne peut être sujet à l'erreur, ni au péché ; car il est à lui-même sa lumière, & sa loi, la Raison lui est consubstantielle, il la connoit parfaitement, il l'aime invinciblement. Estant infini, il découvre tous les rapports que renferme la substance intelligible du Verbe. Il ne peut donc pas juger de ce qu'il ne voit point. Et comme il s'aime invinciblement, il ne peut s'empêcher d'estimer & d'aimer les choses à proportion qu'elles sont estimables, à proportion qu'elles sont aimables.

XI. Apparemment les Anges & les Saints, quoi que par leur nature sujets à l'erreur, ne se trompent jamais : car la moindre attention de l'esprit leur représente clairement les idées & leurs rapports.

ports. Ils ne jugent que de ce qu'ils voyent. Ils suivent la lumière, & ne la précédent pas. Ils obeissent à la loi, & ne s'élèvent pas. La Raison seule juge en eux souverainement & sans appel. Mais l'homme, tel que je m'éprouve, se trompe souvent, parce que le travail de l'attention le fatigue extrêmement; & quoi que son application soit forte & pénible, il ne voit d'ordinaire que confusément les objets. Ainsi l'homme fatigué & peu éclairé se repose dans la vrai-semblance, content pour quelque tems du faux bien dont il jouit. Et parce qu'il se dégoûte bientôt, il recommence ses recherches; jusqu'à ce que lassé, ou séduit de nouveau, il prenne quelque repos, pour recommencer foiblement ses recherches difficiles.

XII. Puis que les veritez spéculatives & pratiques ne sont que des rapports de grandeur ou de perfection, il est évident que la fausseté n'est rien de réel. Il est vrai que 2 fois 2 sont 4, ou que 2 fois 2 ne sont pas 5: parce qu'il y a un rapport d'égalité entre 2 fois 2 & 4, & un d'inégalité entre 2 fois 2 & 5. Et celui qui voit ces rapports, voit des veritez, parce que ces rapports sont réels. Mais il

est faux que 2 fois 2 soient 5, ou que 2 fois 2 ne soient pas 4; parce qu'il n'y a point de rapport d'égalité entre 2 fois 2 & 5, ni de rapport d'inégalité entre 2 fois 2 & 4. Et celui qui voit, ou plutôt celui qui croit voir ces rapports, voit des faussetez. Il voit des rapports qui ne sont point. Il croit voir, mais effectivement il ne voit point : car la vérité est intelligible, mais la fausseté par elle-même est absolument incompréhensible.

XIII. De même, il est vrai qu'une bête est plus estimable qu'une pierre, & moins estimable qu'un homme : parce qu'il y a un plus grand rapport de perfection de la bête à la pierre, que de la pierre à la bête; & qu'il y a un moindre rapport de perfection entre la bête comparée à l'homme, qu'entre l'homme comparé à la bête. Et celui qui voit ces rapports de perfection, voit des vérités qui doivent régler son estime, & par conséquent cette espèce d'amour que l'estime détermine. Mais celui qui estime plus son cheval que son cocher, ou qui croit qu'une pierre en elle-même est plus estimable qu'une mouche, ou que le plus petit des corps organisez ne voit point

point ce que peut-être il pense voir ; ce n'est point la Raison universelle, mais sa raison particulière, qui le porte à juger comme il fait : ce n'est point l'amour de l'ordre, mais l'amour propre, qui le porte à aimer comme il aime. Ce qu'il pense voir n'est ni visible, ni intelligible ; c'est un faux rapport, un rapport imaginaire : & celui qui règle sur ce rapport, ou de semblables, son estime ou son amour, tombe nécessairement dans l'erreur & dans le dérèglement.

XIV. Puis que la vérité & l'ordre font des rapports de grandeur & de perfection, réels, immuables, nécessaires, rapports que renferme la substance du Verbe Divin ; celui qui voit ces rapports, voit ce que Dieu voit : celui qui règle son amour sur ces rapports, suit une loi que Dieu aime invinciblement. Il y a donc entre Dieu & lui une conformité parfaite d'esprit & de volonté. En un mot, puis qu'il connoit & aime ce que Dieu connoit & ce qu'il aime, il est semblable à Dieu, autant qu'il en est capable. Ainsi, comme Dieu s'aime invinciblement, il ne peut qu'il n'estime & qu'il n'aime son image. Et comme il aime les choses à proportion qu'elles sont aimables, il ne

peut qu'il ne la préfère à tous les êtres, qui par leur nature, ou par leur corruption sont bien éloignez de lui ressembler.

XV. L'homme est libre, je suppose les secours nécessaires : il peut à l'égard de la vérité la rechercher, malgré la peine qu'il trouve à méditer. A l'égard de l'ordre, il peut le suivre, malgré les efforts de la concupiscence. Il peut sacrifier son repos à la vérité, & ses plaisirs à l'ordre. Il peut aussi préférer son bonheur actuel à ses devoirs, & tomber dans l'erreur & dans le dérèglement. Il peut en un mot mériter & démériter. Or Dieu est juste : il aime ses créatures à proportion qu'elles sont aimables, à proportion qu'elles lui ressemblent. Il veut donc que tout mérite soit récompensé, & tout démerite puni : que celui qui a fait bon usage de sa liberté, & qui par là s'est en partie rendu parfait & semblable à Dieu, soit en partie heureux comme Dieu, & au contraire...

XVI. Dieu seul agit sur ses créatures ; du moins peut-il agir en elles, & en faire ce qu'il lui plaist. Il peut donc rendre les esprits heureux, ou malheureux ; heureux par la jouissance des plaisirs, malheureux par la souffrance des

dou-

*Voy. le 3.
Discours du
Traité de
la Nature
Et de la
Grace.*

*Voy. l'E-
claircisse-
ment sur la
prétendue
efficace des
causes se-
condes, ou
les 5 Et 6
Medita-
tions Chrè-
tiennes.*

douleurs. Il peut élever les justes & les parfaits au-dessus des autres : il peut leur communiquer sa puissance en exécutant leurs desirs , & les établir causes occasionnelles, pour agir par eux en mille manières. Dieu peut aussi abaisser les pécheurs , & les soumettre à l'action des derniers des êtres : l'expérience le fait assez connoître , car nous dépendons tous , comme pécheurs , de l'action des objets sensibles.

XVII. Ainsi celui qui travaille à sa perfection , à se rendre semblable à Dieu, travaille à son bonheur , travaille à sa grandeur. S'il fait en lui ce qui dépend en quelque sorte de lui , c'est-à-dire , s'il mérite en se rendant parfait , Dieu fera en lui ce qui n'en dépend en aucune manière , en le rendant heureux. Car , Dieu aimant les êtres à proportion qu'ils sont aimables , & les plus parfaits étant les plus aimables ; les plus parfaits seront les plus puissants , les plus heureux , les plus contens. Celui qui consulte sans cesse sa Raison , celui qui aime l'ordre , ayant part à la perfection de Dieu , aura donc part à son bonheur , à sa gloire , à sa grandeur.

XVIII. L'homme est capable de

trois choses , de connoître , d'aimer , de sentir ; de connoître le vrai bien , de l'aimer , d'en jouir. Il dépend beaucoup de lui de connoître le bien , & de l'aimer , & il ne dépend nullement de lui d'en jouir. Mais Dieu étant juste , celui qui le connoit & l'aime , en jouira. Dieu étant juste , il est nécessaire qu'il fasse sentir le plaisir de la jouissance , & par là qu'il rende heureux celui qui par son application pénible , recherche la connoissance de la vérité , & qui par le bon usage de sa liberté & la force de son courage , se conforme à sa loi , l'ordre immuable , malgré les efforts de la concupiscence ; supportant les douleurs , méprisant les plaisirs , & rendant cet honneur à sa Raison , de la croire sur sa parole , & de se consoler sur ses promesses. Chose étrange ! l'homme sçait bien qu'il ne dépend point immédiatement de ses desirs de jouir du plaisir , ni d'éviter la douleur : il sent au contraire, qu'il dépend de lui de bien penser , & d'aimer de bonnes choses ; que la lumière de la vérité se répand en lui dès qu'il le souhaite , & qu'il dépend de lui d'aimer & de suivre l'ordre.

* (Je suppose encore un coup les secours nécessaires , qui ne manquent à ceux qui ont

• On est en ce siècle, si ahagrin, ou si déliaat, qu'il y a des choses qu'il ne suffit pas de ne point dire, il faut affirmer, & même plus d'une fois, qu'on ne les dit point. Qu'on me pardonne, si il semble que je me désie de l'équité des auteurs.

ont la foi , que par par leur negligence.) Et cependant l'homme ne cherche que le plaisir , & il néglige le principe de son bonheur éternel , la connoissance & l'amour semblables à la connoissance & à l'amour de Dieu , la connoissance de la verité & l'amour de l'ordre : car , comme j'ai déjà dit , celui-là connoit & aime comme Dieu connoit & aime , qui connoit la verité , & qui aime l'ordre.

X I X. Voici donc le principal de nos devoirs , celui pour lequel Dieu nous a créés , l'amour duquel est la vertu Mere, la vertu universelle , la vertu fondamentale ; vertu qui nous rend justes & parfaits , vertu qui nous rendra quelque jour heureux. Nous sommes raisonnables ; nôtre vertu, nôtre perfection , c'est d'aimer la Raison, ou plutôt , c'est d'aimer l'ordre. Car la connoissance des veritez spéculatives , ou des rapports de grandeur , ne règle point nos devoirs. C'est principalement la connoissance & l'amour des rapports de perfection , ou des veritez pratiques , qui fait nôtre perfection. Appliquons nous donc à connoître , à aimer , à suivre l'ordre. Travaillons à nôtre perfection. A l'égard de nôtre bonheur , laissons le entre les mains de Dieu , dont il dépend

uniquement. Dieu est juste, il récompense nécessairement la vertu. Tout le bonheur que nous aurons mérité, n'en doutons point, nous ne manquerons pas de le recevoir.

XX. C'est l'obéissance que l'on rend à l'ordre, c'est la soumission à la Loi Divine, qui est vertu en tout sens. La soumission aux decrets divins, ou à la puissance de Dieu, est plutôt nécessité que vertu. On peut suivre la nature, & se dérégler, car la nature est dérégulée. On peut au contraire résister à l'action de Dieu, sans contrevenir à ses ordres : car souvent l'action particulière de Dieu est tellement déterminée par les causes secondes ou occasionnelles, qu'elle n'est point conforme à l'ordre. Il est vrai que Dieu ne veut que selon l'ordre ; mais souvent il agit contre l'ordre : car l'ordre même voulant, que Dieu comme cause générale, agisse d'une manière uniforme & constante en conséquence des loix générales qu'il a établies, il produit des effets contraires à l'ordre. Il forme des monstres, & sert maintenant à l'injustice des hommes, à cause de la simplicité des voyes par lesquelles il exécute ses desseins. De sorte que celui qui prétendrait

droit

*Voy. la 7
e 8 des
Medita-
tions
Chrës.*

droit obeir à Dieu , en se foudmettant à fa puiffance , en fuivant & refpectant la nature , blefferoit l'ordre , & tomberoit à tous momens dans la défobeiffance.

XXI. Si Dieu remüoit les corps par des volonte2 particulières , ce feroit un crime que d'éviter par la fuite les ruines d'une maifon qui s'écroule : car on ne peut fans injustice , refuser de rendre à Dieu la vie qu'il nous a donnée , lors qu'il la rédemande. Ce feroit infulter à la fageffe de Dieu, que de corriger le cours des rivières , & de les conduire dans des lieux qui manquent d'eau : il faudroit fuivre la nature , & demeurer en repos. Mais , Dieu agiffant en conféquence des loix générales , on corrige fon ouvrage , fans bleffer fa fageffe : on réfifte à fon action , fans réfifter à fa volonté ; parce qu'il ne veut pas pofitivement & directement tout ce qu'il fait. Il ne veut point, par exemple , directement les actions injuftes , quoi qu'il n'y ait que lui qui donne le mouvement à ceux qui les commettent : & quoi qu'il n'y ait que lui qui répande les pluyes , il eft permis à tout homme de fe mettre à couvert , lors qu'il pleut. Car Dieu ne répand la pluye que par une fuite néceffaire des loix générales.

loix

loix qu'il n'a pas établies, afin que tel en fust tout percé, mais pour de plus grands desseins, & plus dignes de sa sagesse & de sa bonté. S'il pleut sur les hommes, s'il pleut dans la mer, & sur les sablons; c'est que Dieu ne doit pas changer l'uniformité de sa conduite, à cause qu'il en arrive des suites ou inutiles, ou fâcheuses.

X X I I. Il n'en est pas de Dieu comme des hommes, de la cause générale comme des causes particulières. Lors qu'on résiste à l'action des hommes, on les offense : car comme ils n'agissent que par des volontez particulières, on ne peut résister à leur action, sans résister à leurs desseins. Mais lors qu'on résiste à l'action de Dieu, on ne l'offense nullement, & souvent même on favorise ses desseins : parce que Dieu suivant constamment les loix générales qu'il s'est prescrites, la combinaison des effets qui en sont des suites nécessaires, ne peut pas toujours être conforme à l'ordre, ni propre à l'exécution de son ouvrage. Ainsi il est permis aux hommes d'empêcher les effets naturels, non seulement lors que ces effets peuvent leur donner la mort, mais même lors qu'ils les incommodent, ou qu'ils

qu'ils leur déplaisent. Nôtre devoir consiste donc à nous soumettre à la Loi de Dieu, & à suivre l'ordre: ce nous fera une nécessité de nous soumettre à sa puissance absolue. Nous pouvons connoître l'ordre par l'union avec le Verbe. L'ordre immuable peut donc être nôtre loi, il peut nous conduire. Mais les decrets divins nous sont absolument inconnus: n'en faisons donc point nôtre règle. Laissons aux Sages de la Grece, & aux Stoïciens cette vertu chimérique, *de suivre Dieu ou la Nature*. Pour nous, consultons la Raison, aimons & suivons l'ordre en toutes choses; car c'est véritablement suivre Dieu, que de se soumettre à la loi qu'il aime invinciblement.

XXIII. Néanmoins, quoi que l'ordre de la nature ne soit point précisément nôtre loi, & que la soumission à cet ordre ne soit nullement une vertu, il faut observer que souvent on doit y avoir égard: mais c'est toujours, parce que l'ordre immuable le demande, & non point parce que l'ordre de la nature est un effet de la puissance de Dieu. Un homme qui est dans la persécution, ou plutôt qui souffre les douleurs de la goutte,

te, est obligé de souffrir avec patience & avec humilité, parce qu'étant pécheur, l'ordre veut qu'il souffre, & pour d'autres raisons qu'il n'est pas nécessaire de dire ici. Mais si l'homme n'étoit point pécheur, & que l'ordre immuable ne demandast point qu'il souffrît pour mériter sa récompense, certainement il pourroit, & devroit même chercher ses aises, & fuir toute sorte d'incommoditez, quoi que persécuté, s'il étoit possible, par la rigueur des saisons, & par les misères que le péché a introduites dans le monde. Et l'homme même, quoi que pécheur, peut se mettre à couvert de la pluie & du vent, & éviter l'action d'un Dieu vengeur : parce que l'ordre veut, que l'homme conserve sa force & sa santé, & principalement la liberté de son esprit, pour méditer ses devoirs, & rechercher la vérité; & que la pluie & le vent étant des suites des loix générales de l'ordre de la nature, il ne paroît pas clairement, que Dieu veuille positivement qu'on souffre cette incommodité particulière. Car ce seroit un crime énorme, que d'éviter la pluie dans le tems que Dieu feroit pleuvoir exprés pour nous mouïller & pour nous punir: de même que de manger

un

un fruit, ç'a esté un crime épouvantable au premier homme, à cause de la deffense expresse, & de la désobeissance formelle. Mais si la vertu consistoit précisément à vivre dans l'estat où l'on se trouve en conséquence de l'ordre de la nature, celui qui naist au milieu des plaisirs & dans l'abondance, seroit vertueux sans peine : la nature lui estant heureusement favorable, il la suivroit avec plaisir. Cependant, la vertu doit présentement être pénible, afin qu'elle soit généreuse & méritoire. L'homme doit se sacrifier soi-même pour posséder Dieu : le plaisir est la récompense du mérite, il n'en peut être le principe, comme je le ferai voir dans la suite. En un mot, la verité même nous apprend, que tel pour être parfait, doit vendre son bien, & le distribuer aux pauvres ; ce qui est changer d'estat & de condition. La perfection ou la vertu ne consiste donc pas à suivre l'ordre de la nature, mais à se soumettre en toutes choses à l'ordre immuable & nécessaire, loi inviolable de toutes les intelligences.

C H A P I T R E II.

Il n'y a point d'autre vertu que l'amour de l'ordre & de la Raison. Sans cet amour toutes les vertus sont fausses. Il ne faut pas confondre les devoirs avec la vertu : on peut sans vertu s'acquitter de ses devoirs. C'est faute de consulter la Raison, qu'on approuve & qu'on suit des coutumes damnables. La foi sert ou conduit à la Raison : car la Raison est la loi souveraine de toutes les intelligences.

I. **L'**Amour de l'ordre n'est pas seulement la principale des vertus morales, c'est l'unique vertu : c'est la vertu Mere, fondamentale, universelle ; vertu qui seule rend vertueuses les habitudes, ou les dispositions des esprits. Celui qui donne son bien aux pauvres ou par vanité, ou par une compassion naturelle, n'est point liberal ; parce que ce n'est point la Raison qui le conduit, ni l'ordre qui le régle ; ce n'est qu'orgueil, ou que machine. Les Officiers qui s'exposent volontairement aux dangers, ne sont point généreux, si c'est l'ambition qui les anime ; ni les soldats, si c'est l'abondance

dance des esprits & la fermentation du sang. Cette prétendue noble ardeur n'est que vanité, ou jeu de machine : il ne faut souvent qu'un peu de vin, pour en produire beaucoup. Celui qui souffre les outrages qu'on lui fait, n'est souvent ni modéré, ni patient : c'est sa paresse qui le rend immobile, & sa fierté ridicule & Stoïcienne qui le console, & qui le met en idée au-dessus de ses ennemis ; ce n'est encore que disposition de machine, difette d'esprits, froideur de sang, mélancolie, & peut-être sur le tout quelque trait contagieux d'une imagination dominante. Il en est de même de toutes les vertus. Si l'amour de l'ordre n'en est le principe, elles sont fausses & vaines, indignes en toutes manières d'une nature raisonnable, qui porte l'image de Dieu même, & qui a société avec lui : elles ne tirent que du corps leur origine : l'Esprit Saint ne les forme point ; & quiconque en fait l'objet de ses desirs & le sujet de sa gloire, a l'ame basse, l'esprit petit, le cœur corrompu. Mais, quoi qu'en pense une imagination révoltée, ce n'est ni bassesse, ni servitude, que de se soumettre à la loi de Dieu même. Rien n'est plus juste que de se conformer à l'ordre : rien n'est

n'est plus grand que d'obéir à Dieu. Rien n'est plus généreux, que de suivre constamment, fidèlement, inviolablement le parti de la Raison, non seulement lors qu'on le peut suivre avec honneur, mais principalement lors que les circonstances des tems & des lieux sont telles, qu'on ne le peut suivre que couvert de confusion & de honte. Car celui qui passe pour fou en suivant la Raison, aime la Raison plus que lui-même. Mais celui qui ne suit l'ordre, que lors qu'il brille aux yeux du monde, ne recherche que la gloire; & quoi qu'alors il paroisse lui-même tout éclattant aux yeux des hommes, il est en abomination devant Dieu.

II. Je ne sçai si je me trompe, mais il me semble qu'il y a bien des gens qui ne connoissent guères la véritable vertu; & que ceux mêmes qui ont écrit sur la Morale, n'ont pas toujours parlé fort clairement & fort juste. Certainement, tous ces grands noms qu'on donne aux vertus & aux vices, réveillent plutôt dans l'esprit des sentimens confus, que des idées claires. Mais comme ces sentimens touchent l'ame, & que les idées abstraites, quoi que claires en elles-mêmes, ne répandent la lumière que dans les esprits attentifs; les

les hommes demeurent presque toujours tres-contents de ces mots, qui flattent les sens, & laissent l'esprit dans les tenebres. Ils s'imaginent qu'un discours est d'autant plus solide, qu'il frappe plus vivement l'imagination; & ils regardent comme des spectres & des illusions, ces raisonnemens exacts, qui disparoissent dès que l'attention nous manque: semblables aux enfans, qui jugeant des objets par l'impression qu'ils font sur leurs sens, s'imaginent qu'il y a plus de matière dans la glace que dans l'eau, & dans l'or & dans les métaux pesans & durs, que dans l'air qui les environne sans se faire presque sentir.

III. D'ailleurs, tout ce qui est familier ne surprend point, on ne l'examine point. On croit toujours bien concevoir ce qu'on a dit, ou ce qu'on a oüï dire plusieurs fois, quoi qu'on ne l'ait jamais examiné: mais les veritez les plus solides & les plus claires donnent toujours de la défiance, lors qu'elles sont nouvelles. Ainsi un mot obscur & confus paroît clair, quelque équivoque qu'il soit, pourvû que l'usage l'autorise; & un terme qui ne renferme aucune équivoque, paroît obscur & dangereux, lors qu'on ne l'a pas oüï dire

dire à des personnes pour lesquelles on a de l'amitié , ou de l'estime. Cela est cause que les termes de Morale sont les plus obscurs & les plus confus , & ceux-là principalement qu'on regarde comme les plus clairs , à cause qu'ils sont les plus communs. Tout le monde , par exemple, s'imagine entendre bien la signification de ces termes , *aimer , craindre , honorer , charité , humilité , générosité , orgueil , envie , amour propre* ; & si on vouloit même attacher des idées claires à ces termes , & à tous les noms qu'on donne aux vertus & aux vices , outre que cela suppose plus de connoissance qu'on ne croit , on prendroit assurément la voye la plus confuse & la plus embarrassée de traiter la Morale. Car on verra dans la suite , que pour bien définir ces termes , il faut déjà comprendre clairement les principes de cette Science , & même être sçavant dans la connoissance de l'homme.

IV. Un des plus grands défauts qui se remarque dans les Livres de Morale de certains Philosophes , c'est qu'ils confondent les devoirs avec les vertus , ou qu'ils donnent des noms de vertus aux simples devoirs : de sorte que , quoi qu'il n'y ait
por-

proprement qu'une vertu, l'amour de l'ordre, ils en produisent une infinité. Cela met la confusion par tout, & embarrasse tellement cette science, qu'il est assez difficile de bien comprendre ce qu'il faut faire pour être parfaitement homme de bien.

V. Il est visible que la vertu doit rendre vertueux celui qui la possède : & cependant un homme peut s'acquitter de ses devoirs, faire avec facilité des actions d'humilité, de générosité, de libéralité, sans avoir aucune de ces vertus. La disposition à s'acquitter de tel de ses devoirs, n'est donc pas proprement vertu, sans l'amour de l'ordre. Lors qu'on s'acquie de ses devoirs, on est vertueux aux yeux des hommes : lors qu'on fait part de son bien à son ami, on paroît libéral & généreux. Mais on n'est pas toujours tel qu'on paroît ; & celui qui ne manque jamais aux devoirs extérieurs de l'amitié, que l'ordre inviolable ne l'en empêche, quoi qu'il paroisse quelquefois ami infidèle, il est plus véritable & plus fidèle ami, ou du moins il est plus vertueux & plus aimable, que ces amis emportez, qui sacrifient aux passions de leurs amis,

B

leurs

leurs parens , leur vie , leur salut éternel.

V I. Il ne faut donc pas confondre la vertu avec les devoirs par la conformité des noms. Cela trompe les hommes. Il y en a qui s'imaginent suivre la vertu , quoi qu'ils ne suivent que le penchant naturel qu'ils ont à rendre certains devoirs : & comme ce n'est nullement la Raison qui les conduit , ils sont effectivement vicieux dans l'excès , lors qu'ils pensent être des héros en vertu. Mais la plupart , trompés par cette même confusion de termes , & par la magnificence des noms , se confient en eux-mêmes , s'estiment sans sujet , & jugent souvent très-mal des personnes les plus vertueuses ; parce qu'il ne se peut pas faire que les gens de bien suivent long-tems ce que l'ordre leur prescrit , sans manquer selon les apparences à quelque devoir essentiel. Car enfin , pour être prudent , honnête , charitable aux yeux des hommes , il faut quelquefois louer le vice , ou presque toujours se taire , lors qu'on l'entend louer. Pour être estimé liberal , il faut être prodigue. Si l'on n'est téméraire , on ne passe guères pour vaillant homme : & celui qui n'est ni superstitieux , ni crédule , quel-

quelque pitié qu'il ait, passera peut-être pour un libertin dans l'esprit des autres.

VII. Certainement la Raison universelle est toujours la même, l'ordre est immuable; & cependant la Morale change selon les pays & selon les tems. C'est une vertu chez les Allemands, que de sçavoir boire: on ne peut avoir de commerce avec eux, si l'on ne s'enivre. Ce n'est point la Raison, c'est le vin qui lie les sociétés, qui termine les accommodemens, qui fait les contrats. C'est générosité parmi la Noblesse, que de répandre le sang de celui qui leur a dit une injure. Le duel a été long-tems une action permise; & comme si la Raison n'étoit pas digne de régler nos différens, on les terminoit par la force. On préféreroit à la Loi de Dieu même la loi des brutes, ou le sort. Et il ne faut pas s'imaginer, que cette coutume ne fût en usage que parmi des gens de guerre, elle étoit presque générale; & si les Ecclesiastiques ne se battoient pas par respect pour leur caractère, ils avoient de braves champions qui les représentoient, & qui soutenoient leur bon droit en versant le sang des parties. Ils s'imaginoient même que Dieu approuvoit leur conduite; & soit qu'on

terminaſt les différens par le fer , ou par le fort , ils ne doutoient point que Dieu ne préſidaſt au jugement , & qu'il ne donnaſt gain de cauſe à celui qui avoit raiſon. Car en effet , ſuppoſé que Dieu agiſſe par des volontez particulieres , quelle impieté que de croire , ou qu'il favoriſe l'injuſtice , ou que ſa providence ne s'étende pas à toutes choſes ?

VIII. Mais ſans aller chercher des coutumes damnables dans les ſiècles paſſez , que chacun juge , à la lumière de la Raiſon , des coutûmes qui s'obſervent maintenant parmi nous ; ou plutôſt qu'on faiſſe ſeulement attention à la conduite de ceux mêmes qui ſont établis pour conduire les autres. Sans doute on trouvera ſouvent que chacun a ſa Morale particulière , ſa devotion propre , ſa vertu favorite : que tel ne parle que de pénitence & de mortification : tel n'eſtime que les devoirs de charité : tel autre enfin que l'étude & la prière. Mais d'où peut venir cette diverſité , ſi la Raiſon de l'homme eſt toujours la même ? C'eſt ſans doute , qu'on ceſſe de la conſulter ; c'eſt qu'on ſe laiſſe conduire à l'imagination ſon ennemie ; c'eſt qu'au lieu de regarder l'ordre immuable , comme ſa loi
invio-

inviolable & naturelle, on se forme des idées de vertu, conformes du moins en quelque chose à ses inclinations. Car il y a des vertus, ou plutôt des devoirs, qui ont rapport à nos humeurs, des vertus éclatantes propres aux âmes fières & hautes, des vertus basses & humiliantes propres à des esprits timides & craintifs, des vertus molles, pour ainsi dire, & qui s'accroissent bien avec la paresse & l'inaction.

IX. Il est vrai qu'on demeure assez d'accord, que l'ordre est la loi inviolable des esprits, & que rien n'est réglé, s'il n'y est conforme. Mais on soutient un peu trop, que les esprits sont incapables de consulter cette loi : & quoi qu'elle soit gravée dans le cœur de l'homme, & qu'il ne faille que rentrer en soi même pour s'en instruire, on pense, comme les Juifs grossiers & charnels, qu'il est aussi difficile de la découvrir que de monter dans les cieux, ou descendre dans les enfers, comme parle l'Ecriture.

X. J'avouë néanmoins, que l'ordre immuable n'est pas de facile accès. Il habite en nous, mais nous sommes toujours répandus au dehors. Nos sens unissent notre âme à toutes les parties de

nôtre corps , & nôtre imagination & nos passions la répandent dans tous les objets qui nous environnent , & souvent même dans un monde qui n'a pas plus de réalité que les espaces imaginaires : cela est incontestable. Mais il faut tâcher de faire taire ses sens , son imagination & ses passions ; & ne pas s'imaginer qu'on puisse être raisonnable , sans consulter la Raison. L'ordre qui doit nous réformer , est une forme trop abstraite pour servir de modèle aux esprits grossiers. Je le veux. Qu'on lui donne donc du corps , qu'on le rende sensible , qu'on le revête en plusieurs manières , pour le rendre aimable à des hommes charnels : qu'on l'incarne , pour ainsi dire ; mais qu'il soit toujours reconnoissable. Qu'on accoutume les hommes à discerner la vraie vertu , du vice , des vertus apparentes , des simples devoirs , dont on peut souvent s'acquitter sans vertu ; & qu'on ne leur propose pas des phantômes , ou des idoles qui attirent leur admiration & leurs respects , par l'éclat sensible & majestueux qui les environne. Car enfin , si la Raison ne nous conduit pas , si l'amour de l'ordre ne nous anime pas , quelques fidèles que nous soyons dans nos devoirs ,
nous

nous ne ferons jamais solidement vertueux.

XI. Mais, dit-on, la Raison est corrompue, elle est sujette à l'erreur, il faut qu'elle soit soumise à la foi : la Philosophie n'est que la servante, il faut se défier de ses lumières. Perpétuels équivoques. L'homme n'est point sa lumière à soi même : la Religion c'est la vraie Philosophie. Ce n'est pas, je l'avoue, la Philosophie des Payens, ni celle des discoureurs, qui parlent aux autres, avant que la vérité leur ait parlé à eux-mêmes. La Raison est immuable, incorruptible, infallible : elle doit toujours être la maîtresse : Dieu même la suit. En un mot, il ne faut jamais fermer les yeux à la lumière; mais il faut s'accoutumer à la discerner des ténèbres ou des fausses lueurs, des sentimens confus, des idées sensibles, qui paroissent lumières vives & éclatantes à ceux qui ne sont pas accoutumés à discerner le vrai du vrai-semblable, l'évidence de l'instinct, la Raison de l'imagination son ennemie. Certainement l'intelligence est préférable à la foi ; car la foi passera, mais l'intelligence subsistera éternellement. La foi est véritablement un grand bien ; mais

c'est qu'elle conduit à l'intelligence, & que même sans elle on ne peut mériter l'intelligence de certaines vérités nécessaires, essentielles, sans lesquelles on ne peut acquérir ni la solide vertu, ni la félicité éternelle. Néanmoins la foi sans l'intelligence, je ne parle pas ici des mystères dont on ne peut avoir d'idée claire; la foi, dis-je, sans aucune lumière, si cela est possible, ne peut rendre solidement vertueux: c'est la lumière qui perfectionne l'esprit & qui règle le cœur; & si la foi n'éclaircit l'homme, & ne le conduisoit à quelque intelligence de la vérité & à la connoissance de ses devoirs, assurément elle n'auroit pas les effets qu'on lui attribue. Mais la foi est un terme aussi équivoque que celui de Raison, de philosophie, de sciences humaines.

XII. Je demeure donc d'accord, que ceux qui n'ont point assez de lumière pour se conduire, peuvent acquérir la vertu, aussi bien que ceux qui savent rentrer en eux-mêmes pour consulter la Raison, & contempler la beauté de l'ordre; parce que la grace de sentiment, ou la délectation prévenante, peut suppléer à la lumière, & les tenir fortement attachés à leur devoir. Mais
je

je soutiens premièrement , que toutes choses égales , celui qui rentre le plus en lui-même , & qui écoute la vérité intérieure dans un plus grand silence de ses sens , de son imagination & de ses passions , est le plus solidement vertueux : en second lieu , que l'amour de l'ordre , qui a pour principe plus de raison que de foi , je veux dire plus de lumière que de plaisir , est plus solide , plus meritoire , plus estimable qu'un autre amour que je lui suppose égal. Car dans le fond , le vrai bien , le bien de l'esprit devoit s'aimer par raison , & nullement par l'instinct du plaisir. Mais l'état où le péché nous a réduits , rend la grace de la délectation nécessaire , pour contrebalancer l'effort continuel de nôtre concupiscence. Enfin je soutiens , que celui qui ne rentreroit jamais , je dis jamais , en lui-même , sa foi prétendue lui seroit entièrement inutile. Car le Verbe ne s'est rendu sensible , que pour rendre la vérité intelligible. La Raison ne s'est incarnée , que pour conduire par les sens les hommes à la Raison : & celui qui feroit même & souffriroit ce qu'a fait & souffert Jesus Christ , ne feroit ni raisonnable ni Chrétien , s'il ne le faisoit dans l'esprit de Je-

fus Christ, esprit d'ordre & de Raison. Mais cela n'est nullement à craindre; car c'est une chose absolument impossible, que l'homme soit tellement séparé de la Raison, qu'il ne rentre jamais en lui-même pour la consulter. Car quoi que bien des gens ne sçachent peut-être point ce que c'est que de rentrer en eux-mêmes, il n'est pas possible qu'ils n'y rentrent, & qu'ils n'écoutent quelquefois la voix de la vérité, malgré le bruit continuel de leurs sens & de leurs passions. Il n'est pas possible qu'ils n'ayent quelque idée & quelque amour de l'ordre; ce que certainement ils ne peuvent avoir que de celui qui habite en eux, & qui les rend en cela justes & raisonnables: car nul homme n'est à lui même ni le principe de son amour, ni l'esprit qui l'inspire, qui l'anime & qui le conduit.

XIII. Tout le monde se pique de Raison, & tout le monde y renonce. Cela paroît se contredire; mais rien n'est plus vrai. Tout le monde se pique de Raison, parce que tout homme porte écrit dans le fond de son être, que d'avoir part à la Raison, c'est un droit essentiel à nôtre nature. Mais tout le monde y renonce, parce que l'on ne peut s'unir à la Raison,
&

& recevoir d'elle la lumière & l'intelligence, sans une espèce de travail fort désolant, parce qu'il n'a rien qui flatte les sens. Ainsi les hommes voulant invinciblement être heureux, ils laissent tous le travail de l'attention qui les rend actuellement malheureux. Mais s'ils le laissent, ils prétendent ordinairement que c'est par Raison. Le voluptueux croit devoir préférer les plaisirs actuels à une vûe sèche & abstraite de la vérité, qui coûte néanmoins beaucoup de peine. L'ambitieux prétend que l'objet de sa passion est quelque chose de réel, & que les biens intelligibles ne sont qu'illusions & que phantômes : car d'ordinaire on juge de la solidité des biens par l'impression qu'ils font sur l'imagination & sur les sens. Il y a même des personnes de piété, qui prouvent par raison, qu'il faut renoncer à la Raison : que ce n'est point la lumière, mais la foi seule qui doit nous conduire ; & que l'obéissance aveugle est la principale vertu des Chrêtiens. La paresse des inférieurs, & leur esprit flatteur s'accroissent souvent de cette vertu prétendue, & l'orgueil de ceux qui commandent en est toujours très-content. De sorte qu'il se trouvera peut-être des gens,

qui seront scandalisez que je fasse cet honneur à la Raison , de l'élever au dessus de toutes les puissances ; & qui s'imagineront que je me révolte contre les autorités légitimes , à cause que je prends son parti , & que je soutiens que c'est à elle à décider & à regner. Mais que les voluptueux suivent leurs sens ; que les ambitieux se laissent emporter à leurs passions ; que le commun des hommes vive d'opinion , ou se laisse aller où sa propre imagination le conduit : pour nous, tâchons de faire cesser ce bruit confus qu'excitent en nous les objets sensibles , rentrons en nous-mêmes , consultons la vérité intérieure ; mais prenons bien garde à ne pas confondre ses réponses avec les inspirations malignes de notre imagination corrompue. Car il vaut beaucoup mieux , il vaut infiniment mieux obéir aux passions de ceux qui ont droit de commander , ou de conduire , que de s'avoir uniquement pour maître , suivre ses propres passions , & s'aveugler volontairement, en prenant dans l'erreur un air de confiance , pareil à celui que la vûe seule de la vérité doit donner. J'ai expliqué ailleurs les règles qu'il faut observer pour ne pas tomber dans ce défaut :

mais

mais j'en parlerai encore dans la suite, car sans cela on ne peut être vertueux solidement & par raison.

CHAPITRE III.

L'amour de l'ordre ne diffère point de la charité. Deux amours, l'un d'union, l'autre de bienveillance. Celui-là n'est dû qu'à la puissance, qu'à Dieu seul: celui-ci doit être proportionné au mérite personnel, comme nos devoirs au mérite relatif. L'amour propre éclairé n'est point contraire à l'amour d'union. L'amour de l'ordre est commun à tous les hommes. Espèces d'amour de l'ordre, naturel & libre, actuel & habituel. Il n'y a maintenant que celui qui est libre, habituel & dominant, qui nous rende justes devant Dieu. Ainsi la vertu ne consiste que dans l'amour libre, habituel & dominant de l'ordre immuable.

I. **Q**Uoi que je n'aye point exprimé la principale des vertus, ou la vertu Mere par le nom authentique de *charité*, il ne faut pas croire, que je prétende proposer aux hommes, d'autre vertu que celle que Jesus Christ a canonicisée par ces paroles: *Toute la Loi & les*

Math. 22. Prophetes dépendent de ces deux commandemens : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur & de toutes vos forces , & votre prochain comme vous-même : & dont St. Paul a fait l'éloge dans ce Chapitre admirable de la premiere Epître

Chap. 13. aux Corinthiens , qui commence ainsi : Quand je parlerois toutes les langues , & le langage des Anges mêmes , si je n'avois point la charité , je ne serois que comme de l'airain sonnant , ou une cymbale retentissante. On parle diversément selon les personnes. L'Ecriture qui est faite pour tout le monde , n'exprime les vérités que par des termes que l'usage le plus commun autorise. Mais celui qui veut convaincre & éclairer les personnes les plus entêtées , j'entens les prétendus esprits forts , & ceux qu'on appelle Philosophes , gens qui trouvent des difficultez par tout ; il doit tâcher d'expliquer ses sentimens avec des termes qui soient , autant que cela se peut , exempts d'équivoque.

II. Ces paroles , *Vous aimerez Dieu de toutes vos forces , & votre prochain comme vous-même* , sont claires , mais c'est principalement à ceux qu'enseigne intérieurement l'onction de l'Esprit : car à l'égard des autres hommes , elles sont plus

plus obscures qu'on ne s'imagine. Le mot *aimer* est équivoque : il signifie deux choses entre plusieurs autres, s'unir de volonté à quelque objet comme à son bien, ou à la cause de son bonheur; ou souhaiter du bien à quelqu'un. On peut aimer Dieu dans le premier sens, & son prochain dans le second. Mais ce seroit impiété, ou du moins stupidité ou ignorance, que d'aimer Dieu dans le second sens; & une espèce d'idolatrie, que d'aimer son prochain dans le premier.

III. De même ce mot *Dieu* est équivoque, & infiniment plus qu'on ne croit: & tel s'imagine aimer Dieu, qui n'aime effectivement qu'un certain phantôme immense qu'il s'est formé. Il croit aimer Dieu en vivant dans le désordre, ou sans aimer l'ordre sur toutes choses. Il se trompe. Bien loin d'aimer Dieu, il ne le connoit seulement pas. *Car celui qui dit qu'il connoit Dieu, & n'observe pas ses commandemens, est un menteur, & la vérité n'est point en lui : mais celui qui les observe, aime Dieu parfaitement.* *Verè in hoc charitas Dei perfecta est,* dit St. Jean. *In hoc scimus quoniam cognovimus eum, si mandata ejus observemus.* C'est en cela que nous sçavons bien que nous connoissons Dieu, si nous observons ses commandemens. Epître. I.
Ch. 2.

IV. Vous aimerez Dieu de *toutes vos forces*. *Toutes* est assez clair: mais *vos forces* peut donner sujet d'erreur à ceux qui n'ont pas d'humilité, ou qui en ont une fausse. Les premiers peuvent en tirer quelque sujet de vanité, & les autres d'une négligence criminelle. *Et votre prochain comme vous-même*. Jesus Christ nous apprend dans la parabole du Samaritain, que tous les hommes sont nôtre prochain. Ce terme *prochain* n'est donc pas trop clair: aussi les Juifs l'ont-ils toujours pris dans un faux sens. *Comme vous-même*. Certainement il n'y a que ceux qui aiment les vrais biens, qui accomplissent ce commandement, en aimant leur prochain comme eux-mêmes. Car un pere qui aime son fils avec la dernière tendresse, & qui lui procure avec soin tous les biens sensibles, quelque amour qu'il ait pour lui, il est encore bien éloigné de l'aimer comme Dieu veut qu'on aime son prochain.

V. Ces paroles, *vous aimerez Dieu*, & le reste, sont donc obscures: mais ce n'est effectivement que pour ceux qui veulent chicaner, ou qui ne rentrent point en eux-mêmes, pour y voir ce commandement écrit de la main de Dieu: ce n'est que

que pour ceux que l'onction de l'Esprit n'a point instruits, pour lesquels l'Ecriture Sainte est un Livre fermé. Car les personnes de piété les plus grossières & les plus stupides entendent bien ce précepte. Ils sçavent que toute l'application de l'esprit & tous les mouvemens du cœur doivent tendre vers Dieu : qu'il ne faut s'occuper que de lui, autant que cela est possible : que ce n'est point l'aimer véritablement, que de manquer de délicatesse sur son devoir : & que blesser l'ordre de la justice, ou l'ordre immuable, c'est offenser effectivement la Majesté Divine. Bien loin d'aimer les hommes comme capables de leur faire du bien, ils apprehendent l'approche des Grands, & ne se plaisent que parmi ceux qui ont besoin de leur secours. Ils aiment les hommes, non comme leur bien, ni comme capables de jouir ensemble des biens qui passent, biens qui ne sont propres qu'à mettre la division par tout : mais ils les aiment comme cohéritiers des vrais biens ; vrais biens, parce qu'on les possède sans les partager, qu'on en jouit sans s'en dégoûter, qu'on les aime sans apprehender qu'ils s'échappent, comme les plaisirs de la vie présente. Le pere aime son fils :

mais

mais il aimeroit mieux le voir contrefait , que de le voir dérégulé. Il aimeroit mieux le voir malade , le voir mort, le voir attaché au gibet, que de le voir mort aux yeux de celui , qui n'a jamais eu de spectacle plus agréable, que celui de son Fils unique attaché en croix pour rétablir l'ordre dans l'Univers. Les personnes de piété entendent bien la Loi de Dieu, parce qu'ils sont instruits par le même Esprit qui l'a dictée. Mais comme je parle principalement aux Philosophes , & qu'il n'est point en mon pouvoir de répandre cette onction sainte qui produit la lumière dans les esprits; je croi devoir tâcher de prouver par raison , & expliquer autant que je pourrai par des termes clairs , des veritez dont ils ne sont peut-être pas assez convaincus.

VI. Je croi donc devoir dire, que la charité justifiante , ou la vertu qui rend véritablement justes & vertueux ceux qui la possèdent , est proprement *l'amour dominant de l'ordre immuable*. Mais il faut encore expliquer ces termes , afin de dissiper les obscurités qui accompagnent ordinairement les idées abstraites.

VII. J'ai déjà dit, que l'ordre immuable ne consiste que dans les rapports de perfection qui sont entre les idées intel-

ligibles que renferme la substance du Verbe Eternel. Or on ne doit estimer & aimer que la perfection. Donc l'estime & l'amour doivent être conformes à l'ordre. Je veux dire qu'il doit y avoir même rapport entre deux amours, qu'entre la perfection, ou la réalité des objets qui les excitent : car si la même proportion n'y est pas, ils ne sont point conformes à l'ordre. De là il est évident, que la charité ou l'amour de Dieu est une suite de l'amour de l'ordre, & qu'il faut estimer & aimer Dieu non seulement plus que toutes choses, mais infiniment plus que toutes choses; parce qu'entre l'infini & le fini il ne peut y avoir de rapport fini.

VIII. Or il y a deux principales espèces d'amour, un amour de *bienveillance*, & un amour qu'on peut appeller d'*union*. Un brutal aime l'objet de sa passion d'un amour d'*union*; parce que regardant cet objet comme la cause de son bonheur, il souhaite d'y être uni, afin qu'il agisse en lui & le rende heureux. Il s'en approche par le mouvement de son cœur, ou par ses affections, aussi bien que par le mouvement de son corps. On aime les gens de mérite d'un amour de *bienveillance*; car on les aime dans le tems même

mè qu'ils ne sont point en état de nous faire du bien : on les aime , parce qu'ils ont plus de *perfection* & de *vertu* que les autres. Ainsi la puissance de nous faire du bien , ou cette espèce de perfection qui a rapport à nôtre bonheur , en un mot la *bonté* excite en nous l'amour d'*union* , & les autres perfections l'amour de *bienveillance*. Or Dieu seul est *bon* : il a seul *puissance* d'agir en nous. Il ne communique point réellement aux créatures cette perfection : il les établit seulement causes occasionnelles pour produire quelques effets ; car la véritable puissance est incommunicable. Donc tout l'amour d'*union* doit tendre vers Dieu.

IX. On peut, par exemple, *approcher* son corps du feu , car le feu est la cause *occasionnelle* de la chaleur qui lui est nécessaire : mais on ne peut point *l'aimer* d'un amour d'*union* , sans blesser l'ordre ; car le feu n'a nulle puissance, bien loin d'en avoir sur ce qui est en nous capable d'aimer. C'est la même chose de toutes les autres créatures, des Anges mêmes & des Demons : il n'en faut aimer aucune d'un amour d'*union* , d'un amour qui honore la puissance : car toutes étant absolument *impuissantes* , il ne les faut nullement *aimer*.

mer. Quand je dis aimer, j'entens aussi craindre, j'entens haïr, j'entens que l'ame doit demeurer immobile en leur présence. Que le corps par le mouvement local s'approche du feu, ou évite une maison qui s'écroule, cela est permis. Mais que l'ame n'aime & ne craigne que Dieu seul, du moins d'un amour libre, d'un amour de choix, d'un amour de raison : car l'union de l'ame & du corps s'étant changée en dépendance, il n'est presque plus en nôtre pouvoir d'empêcher que les biens sensibles n'excitent en nous quelque amour pour eux. Les mouvemens de l'ame répondent naturellement à ceux du corps : & l'objet qui nous met en fuite, ou qui nous attire, nous inspire presque toujours ou de l'aversion, ou de l'amour.

X. Il n'en est pas de mesme de l'amour de bienveillance, comme de l'amour d'union. Dieu est infiniment plus aimable de cette espèce d'amour, que toutes ses créatures ensemble. Mais comme il leur a communiqué réellement quelque perfection, comme elles sont capables de bonheur, elles sont effectivement estimables & aimables. L'ordre mesme demande qu'on les estime &

qu'en

qu'on les aime à proportion de la perfection qu'elles possèdent, & que nous connoissons en elles. Car de les estimer & de les aimer justement à proportion qu'elles sont aimables, cela est absolument impossible; puis que souvent leurs perfections nous sont inconnues, & que même nous ne connoissons jamais exactement les rapports qui sont entre les perfections, car nous ne pouvons les exprimer ni par des nombres, ni par des lignes incommensurables. Néanmoins la foi diminuë bien des difficultez sur cela. Car comme le fini par le rapport qu'il a avec l'infini, acquiert un prix infini, on voit bien qu'il faut aimer infiniment plus les créatures, qui ont, ou qui peuvent avoir beaucoup de rapport avec Dieu, que toutes celles qui ne sont point à son image, ou qui n'ont point immédiatement d'union ou de rapport avec lui. On voit bien, toutes choses égales, qu'un juste, qu'un membre de Jesus Christ est plus aimable de cette espèce d'amour, que mille impies; & que Dieu juste juge de la valeur de ses créatures, préfere un de ses enfans adoptifs à toutes les Nations de la terre.

XI. Il est certain que c'est l'amour
d'esti-

d'estime ou de bienveillance qui doit régler les devoirs : mais il ne faut pas pourtant s'imaginer , qu'on doive toujours rendre plus de devoirs aux justes qu'aux pécheurs, aux Fidèles qu'aux Hérétiques, & qu'aux Payens mesmes. Car il faut prendre garde, qu'il y a des perfections de plusieurs sortes : des perfections personnelles ou absolues , & des perfections relatives. Les perfections personnelles doivent être l'objet immédiat de l'amour d'estime & de bienveillance : mais les perfections relatives ne sont pas dignes de cet amour , ni d'aucun autre ; c'est seulement l'objet auquel ces perfections ont rapport. Il faut aimer & honorer le mérite par tout où on le trouve : car le mérite est une perfection personnelle qui doit régler l'amour d'estime & de bienveillance : mais il ne doit pas toujours régler la grandeur & la qualité des devoirs. Il faut au contraire rendre beaucoup de devoirs à son Prince, à son pere, à tous ceux qui ont l'autorité : car l'autorité est nécessaire pour conserver dans les Etats l'ordre , qui est la chose du monde la plus estimable. Mais l'honneur qu'on leur rend , l'amour qu'on leur porte , doit se terminer à Dieu seul: *Sicut Domino, & non ho-*

hominibus, dit St. Paul. C'est à Dieu & non à des hommes, que se rapporte l'honneur qu'on rend à la puissance; car la puissance d'agir ne se trouve qu'en Dieu. De même, si un homme a des talens naturels, utiles à la conversion des autres, quand il n'auroit ni vertu ni mérite, on doit l'aimer d'un amour d'estime qui se rapporte ailleurs, & lui rendre à lui-même bien plus de devoirs, qu'à tel qui a beaucoup de mérite personnel, & ne peut être utile qu'à lui-même. Mais je m'expliquerai ailleurs plus au long. Je ne dis ceci, que pour empêcher que l'esprit du Lecteur n'aille sans y penser, où je ne veux pas le conduire.

XII. L'amour propre, ennemi irréconciliable de la vertu, ou de l'amour dominant de l'ordre immuable, peut s'accommoder avec l'amour d'union, qui répond, & qui rend honneur à la puissance capable d'agir en nous : car il suffit pour cela, que cet amour propre soit éclairé. L'homme veut invinciblement être heureux : il voit clairement que Dieu seul peut le rendre heureux. Cela supposé, & le reste exclu, dont je ne parle pas, il est évident qu'il peut désirer d'être uni à Dieu. Car pour ôter tout équi-

équivoque, je ne parle pas d'un homme qui sçait que Dieu ne récompense que le mérite, & qui n'en trouve aucun en soi. Je parle d'un homme qui ne fait attention qu'à la puissance & qu'à la bonté de Dieu, ou à qui le témoignage de sa conscience & sa foi lui donnent, pour ainsi dire, libre accès pour s'approcher de Dieu & se joindre à lui.

XIII. Mais il n'en est pas de-même de l'amour d'estime ou de bienveillance qu'on doit se porter à soi-même; l'amour propre le dérègle toujours. L'ordre veut que la récompense soit proportionnée au mérite, le bonheur à la perfection de l'esprit, acquise par le bon usage de sa liberté: & l'amour propre ne peut souffrir de bornes à son bonheur & à sa gloire. Quelque éclairé qu'il soit, s'il n'est juste, il est nécessairement contraire à l'ordre; & il ne peut être juste, sans diminuer, ou sans se détruire. Néanmoins, lors que l'amour propre est éclairé & juste, soit qu'il soit détruit ou confondu avec l'amour de l'ordre, on est dans la plus grande perfection dont on soit capable. Car certainement un homme qui se met toujours dans le rang qui lui convient, qui ne veut être heu-

reux qu'autant qu'il merite de l'être, qui cherche son bonheur dans la justice qu'il attend du juste juge, qui vit de sa foi, & demeure content, ferme & patient dans l'espérance & l'avantgoût des vrais biens: celui-là, dis-je, est solidement homme de bien, quoi que ce soit l'amour qu'il a pour lui-même, qui soit le principe naturel, mais réglé & corrigé par la grace, de l'amour de l'ordre sur toutes choses.

XIV. Il ne faut pas s'imaginer, que l'amour de l'ordre soit semblable à ces vertus, ou plutôt à ses dispositions particulières qu'on peut perdre ou acquérir. Car l'ordre n'est point une créature particulière qu'on puisse commencer ou cesser d'aimer; c'est le Verbe, objet naturel de tous les mouvemens des esprits. On peut commencer ou cesser d'aimer une créature; car l'homme n'est pas fait pour elles: mais on ne peut entièrement renoncer à la Raison, on ne peut cesser d'aimer l'ordre; car l'homme est fait pour vivre de Raison, pour vivre selon l'ordre. Ainsi l'amour de l'ordre regne naturellement par tout où l'amour propre ne lui est point contraire. Il regne même souvent, quoi que l'amour propre ou la concupiscence lui résiste, je ne dis pas seulement

DE MORALE, CHAP. III. 51
lement dans les justes , où il regne absolument , mais mesme dans les méchans , où l'amour propre est souverain.

XV. Certainement l'homme ne voit, que parce que Dieu l'éclaire : il ne veut, que parce que Dieu l'anime ou l'agite. Or Dieu n'éclaire que par son Verbe, il n'agite que par l'amour qu'il se porte à lui-même. Car Dieu ne peut pas éclairer l'homme par une fausse Raison , ni lui imprimer un amour contraire au sien. Toute la lumière vient donc du Verbe: tout le mouvement vient donc de l'Esprit Saint, puis qu'enfin Dieu seul agit, & qu'il n'agit que par la sagesse qui l'éclaire, & que par l'amour qu'il se porte à lui-même. Donc tant que l'homme pensera, tant qu'il aimera, il ne sera point séparé de la Raison , il ne sera point sans amour pour l'ordre. Car pour tomber dans l'erreur, il faut mal-user de la Raison: mais il en faut user ; puis que celui qui ne voit rien , ne peut juger de rien, ne peut tomber dans l'erreur. De-même, pour aimer le mal, il faut aimer le bien: car on ne peut aimer le mal, que parce qu'on le regarde comme un bien. Ainsi l'amour propre n'anéantit pas l'amour de l'ordre: il ne fait que le corrompre, en rapportant à soi

ee qui n'y a point de rapport. Car l'homme, soit qu'il aime les objets par rapport à soi, ou autrement, il aime toujours ceux qui sont ou qui paroissent les meilleurs, parce que l'amour de l'ordre, ou des biens à proportion de leur perfection, ou de leur bonté, est un amour naturel & invincible.

X V I. Je dis ceci principalement, afin que les méchans sçachent du-moins qu'ils sont tels; & que les justes se défient de leur vertu. Car comme les hommes, quelques misérables qu'ils soient, sentent en eux-mêmes quelque droiture, ou qu'ils ont quelque amour naturel pour l'ordre, ils s'imaginent avoir véritablement de la vertu. Mais pour posséder la vertu, il ne suffit pas d'aimer l'ordre d'un amour naturel, il faut encore l'aimer d'un amour libre, éclairé, raisonnable. Il ne suffit pas de l'aimer, lors qu'il s'accommode avec nôtre amour propre. Il faut lui sacrifier toutes choses, nôtre bonheur actüel, & s'il le demandoit ainsi, nôtre être propre. Car la vertu ne consiste que dans l'amour dominant de l'ordre immuable. Nôtre cœur n'est réglé, que lors qu'il est disposé à se conformer à l'ordre en toutes choses: & celui qui voudroit que dans quelques occasions l'ordre
se

se conformast à ses inclinations particulières, auroit l'esprit faux & le cœur corrompu. Il n'y a point d'homme quelque méchant qu'il soit, qui ne trouve quelquefois dans l'ordre une beauté qui le charme. Apparemment les Demons mêmes ont quelque amour pour l'ordre. Ils sont prêts à s'y conformer, lors qu'il n'exige rien qui soit contraire à leur amour propre ; & peut-être y en a-t-il qui lui offriroient volontiers quelque léger sacrifice. Ils ne sont pas tous également méchans ; ils ne sont donc pas tous également opposés à l'ordre. Judas étoit un misérable que l'avarice dominoit : néanmoins on peut croire, que pour délivrer de la mort le meilleur de ses amis, il auroit bien sacrifié quelque peu d'argent. Il vendit le Sauveur pour trente deniers : mais peut-être qu'il ne l'auroit pas livré, si la somme eust été plus petite. Pour être vertueux, il ne suffit donc pas d'aimer l'ordre, il faut l'aimer plus que toutes choses : il faut avoir une résolution ferme de le suivre par tout, quoi qu'il en coûte. Il faut être prêt à lui sacrifier non quelques petits plaisirs, ou quelques légères douleurs, mais son bonheur, sa réputation, son être propre,

dans l'espérance de recevoir de Dieu une récompense digne de lui.

XVII. Je croi même devoir ajouter à tout cela, qu'une simple résolution, quelque forte qu'elle soit, de suivre l'ordre en toutes choses, ne justifie pas devant Dieu. Car Dieu, juste juge des dispositions des esprits, ne juge pas une ame sur des mouvemens actüels & passagers : il la juge sur ce qu'il trouve en elle de stable & de permanent. Les actes passent, & celui qui se trouvant tout ému de la beauté de l'ordre, prend une sainte résolution de lui sacrifier toutes choses, doit encore craindre pour lui-même. Car il n'arrive presque jamais, qu'un acte seul forme la plus grande des habitudes, & que le mouvement actüel de l'esprit détruise une disposition invétérée d'obeir aux inclinations de l'amour propre. Au contraire les habitudes sont stables : & quoi que le juste tombe sept fois le jour ; qu'il se console, Dieu connoit le fond de son cœur. Mais qu'il prenne garde que la concupiscence ne le séduise & ne le corrompe, & que les objets sensibles faisant à tous momens des impressions dangereuses sur son imagination, elle ne se révolte quelque jour ouvertement

con-

contre les loix sévères qui la désolent. Car il faut bien remarquer, que l'habitude de la charité, est bien plus délicate, bien plus difficile à acquérir & à conserver que les habitudes criminelles : car un seul acte délibéré, un seul péché mortel la dissipe toujours. Un homme est juste devant Dieu, lors que son cœur est véritablement plus disposé à aimer le bien que le mal, d'un amour libre & raisonnable, soit que cette disposition soit acquise par des actes d'amour libres & raisonnables, ou autrement. Mais comme on ne connoit que ce qui se passe actuellement dans l'ame, & que la charité ne se fait pas sentir comme la concupiscence, on ne peut s'assurer de l'état où l'on est. Ainsi on doit toujours se défier de soi-même, sans se décourager, & travailler jusqu'à la mort à détruire l'amour propre ou la concupiscence, qui se renouvelle sans cesse, & à fortifier l'amour de l'ordre, qui s'affoiblit ou se corrompt, dès qu'en ne veille point sur soi-même.

XVIII. Il faut bien remarquer pour la suite, qu'il y a des actes d'amour de deux sortes ; des actes d'amour naturels ou purement volontaires, & des actes

libres. Tout plaisir produit inmanquablement dans l'ame le mouvement naturel de l'amour, ou fait que l'on aime d'un amour naturel, nécessaire ou purement volontaire, l'objet qui cause ou semble causer ce plaisir. Mais tout plaisir ne produit pas l'amour libre : car l'amour libre ne se conforme pas toujours à l'amour naturel. Cet amour ne dépend pas uniquement du plaisir : il dépend de la Raison, de la liberté, de la force qu'a l'ame de résister au mouvement qui la presse. C'est le consentement de la volonté qui fait la différence essentielle de cette espèce d'amour. Or ces deux actes différens d'amour forment des habitudes, chacun de leur espèce. L'amour naturel laisse dans l'ame une disposition d'amour naturel : l'amour de choix laisse une habitude d'amour de choix. Car quand on a souvent consenti à l'amour d'un bien, on a une pente ou facilité à y consentir de nouveau.

XIX. On doit donc remarquer, que toute disposition d'amour, soit naturel soit libre, corrompt l'ame, & la rend digne de la haine de Dieu, si son objet est la créature ; & la rend juste & agréable à Dieu, si c'est le créateur : pourvû néanmoins

moins que la disposition d'amour naturel soit seule dans le cœur ; car s'il y a dans un cœur deux amours habituels de différente espèce , Dieu n'a point d'égard à l'amour naturel , mais à l'amour libre.

XX. Par exemple, un enfant qui vient au monde est pécheur & digne de la colère de Dieu , parce que Dieu aime l'ordre , & que le cœur de cet enfant est dérégulé , ou tourné vers les corps par une disposition habituelle d'un amour naturel, nécessaire , ou purement volontaire , qu'il * tire de ses parens , sans consentement de sa part. Adam au premier instant de sa création étoit juste , parce que son cœur étoit disposé à aimer Dieu , quoi qu'alors il n'eût point encore acquis l'habitude de consentir à cet amour. La disposition ou l'habitude naturelle , lors qu'elle est seule, corrompt donc, ou justifie l'ame. Car lors qu'il n'y a dans un cœur qu'un amour habituel , & que cet amour est bon , il n'y a rien que d'aimable aux yeux de celui qui aime l'ordre ; & c'est le contraire, si cet amour est mauvais. Mais lors qu'il y a deux habitudes d'amour de différente espèce , Dieu n'a d'égard qu'à celle qui est libre. Apparemment

* Voyez le chap. 1. du 2. Livre de la Recherche de la vérité, & l'Eclaircissement sur ce même chap.

ment les justes ont beaucoup plus de facilité & de disposition naturelle à aimer les corps, qu'à aimer les vrais biens. Les plaisirs sensibles étant presque continüels, & la délectation prévenante de la grace étant beaucoup plus rare, ils sont plus disposés de cette espèce d'habitude, qui est une suite naturelle du plaisir, à aimer les objets sensibles que les vrais biens. Cela est évident par ce qui leur arrive durant le sommeil, ou lors qu'ils ne sont point sur leurs gardes, & qu'ils agissent sans reflexion : car ils suivent alors presque toujourns les mouvemens de la concupiscence. Or ces dérèglements ne les corrompent point, parce que l'habitude de la vertu n'est point changée; les actes qui ne sont point libres ne pouvant changer les habitudes libres, mais seulement les habitudes de même espèce. Il est donc visible par tout ce que nous avons dit, que l'amour de l'ordre qui nous justifie devant Dieu, doit être un amour habitüel, libre & dominant de l'ordre immuable. Ainsi, lors que je parlerai dans la suite de l'amour de l'ordre, j'entendrai ordinairement cet amour habitüel, & non point l'amour actüel, ni l'habitüel naturel,

ni

DE MORALE, CHAP. IV. 59
ni l'amour qui n'est point dominant,
ni aucun autre mouvement ou disposition de l'ame.

CHAPITRE IV.

Deux vérités fondamentales de ce Traité.

La I. Les actes produisent les habitudes, & les habitudes les actes. La II. L'ame ne produit pas toujours les actes de son habitude dominante. Ainsi le pécheur peut ne point commettre tel péché, & le juste peut perdre la charité, parce qu'il n'y a point de pécheur sans amour pour l'ordre, ni de juste sans amour propre. On ne peut devenir juste devant Dieu par les forces du libre-arbitre. En général, moyens pour acquérir & conserver la charité. Ordre que je suivrai dans l'explication de ces moyens.

I. **P**Our expliquer nettement les moyens d'acquérir ou de conserver l'amour dominant de l'ordre immuable, il faut supposer deux vérités fondamentales de la première Partie de ce Traité. La première, qu'ordinairement les vertus s'acquièrent & se fortifient par les actes. La seconde, que lors qu'on agit,

on ne produit pas toujours les actes de la vertu qui domine : ce que je dis de la vertu, je l'entens de toutes les habitudes bonnes ou mauvaises, & même des passions qui nous sont naturelles.

II. Tous les hommes sont assez convaincus par leur propre expérience, que les actes forment & conservent les habitudes qui ont quelque rapport au corps. Par exemple, tout le monde demeure d'accord, que l'on peut acquérir par des actes l'habitude de danser, de jouer des instrumens, de parler une Langue. Plusieurs sont persuadés qu'à force de boire on devient yvrogne, que le commerce des femmes rend moût & efféminé, & qu'avec des gens de guerre on devient ordinairement vaillant, ou brutal. Mais il y a peu de gens qui fassent sérieusement réflexion, que l'ame même par ses propres actes prend des habitudes, dont elle ne peut pas facilement se défaire. Un Mathématicien s' imagine aisément, qu'il dépend de lui de ne point aimer les Mathématiques, & d'en abandonner l'étude. Un ambitieux se persuade follement qu'il n'est point esclave de sa passion. Et chacun croit, quoi que misérablement asservi à quelque mauvaise habitude,

bitude, qu'il ne dépend que de lui de rompre tout d'un coup les liens qui le captivent. C'est même sur ce principe qu'on remet toujours à se convertir. Car comme pour se convertir, il ne faut que mépriser des biens qu'on reconnoit vains & méprisables, & aimer Dieu, qui certainement mérite seul d'être aimé; chacun se persuade qu'il a & qu'il aura toujours assez de raison & de force pour former & pour exécuter un dessein si juste & si raisonnable.

III. De plus, comme la volonté n'est jamais forcée, on s'imagine que tout ce qu'on veut, on le veut précisément parce qu'on le veut. On ne pense point que nos volontés s'excitent en nous en conséquence de nos dispositions intérieures, parce qu'en-effet ces dispositions étant des modifications de nôtre être propre, qui nous sont inconnues, elles nous font vouloir de manière, qu'il semble que cela ne dépende que de nous : car nous voulons si gayement, que nous croyons que rien ne nous oblige à vouloir. Il est vrai qu'alors rien ne nous oblige à vouloir, que nous-mêmes : mais nôtre nous-mêmes n'est point nôtre être purement naturel, ou parfaitement libre
pour

pour le bien & pour le mal. C'est nôtre être disposé à l'un ou à l'autre par des modifications qui le corrompent, ou le perfectionnent, & qui nous rendent aux yeux de Dieu, ou justes, ou pecheurs : & ce sont ces dispositions-là qu'il faut ou augmenter, ou détruire par les actes qui sont les causes naturelles des habitudes.

I V. Mais pour cela il faut encore supposer cette autre vérité importante, que l'ame ne produit pas toujours les actes de l'habitude qui domine en elle. Car il est évident, que si celui dont la disposition dominante est l'avarice, n'agissoit jamais que par quelque mouvement d'avarice, bien-loin de devenir libéral, son vice augmenteroit sans cesse, selon le principe que nous venons d'exposer, que les actes produisent & fortifient les habitudes. Il faut même qu'il soit au pouvoir de l'homme corrompu de produire des actes de vertu, afin qu'il puisse se défaire de ses mauvaises habitudes, & devenir homme de bien : mais cette proposition doit être expliquée.

V. Je dis donc à l'égard des habitudes particulières, premièrement qu'un avaré, par exemple, peut agir par un mouvement

vement d'ambition ; & cela n'est ni difficile à croire , ni difficile à prouver. Je dis en second lieu, qu'un avare peut même faire une action contraire à l'avarice qui le domine ; car un avare peut aussi être ambitieux. Cela supposé , si sa passion pour les richesses n'est point excitée , & que son ambition le soit ; ou si son avarice est moins excitée que son ambition , dans une proportion réciproque de la force de ces deux passions, il est certain que l'avare fera une action de libéralité , si dans ce moment il se détermine à agir , ce qui certainement est en son pouvoir. Car enfin, on ne peut vouloir que le bien ; & dans ce moment l'avare trouvera meilleur de faire cet action de libéralité, que de ne la pas faire: il sacrifiera l'amour qu'il a pour l'argent à celui qu'il a pour la gloire. Ainsi il est évident, que le pécheur peut par des raisons d'amour propre , ne pas suivre tel mouvement de ses passions qu'on voudra déterminer , s'il peut réveiller quelques passions contraires , & suspendre jusques là le consentement de sa volonté. Mais cela ne suffit pas encore, pour faire comprendre que celui qui pèche peut ne point pécher: que le pécheur peut se défaire de
ses

ses mauvaises habitudes, & le juste perdre la charité.

V I. En-effet, il n'en est pas des habitudes particulières de l'avarice, ou de la libéralité, comme de l'amour de l'ordre, ou de l'amour propre : & quoi qu'on demeure peut-être d'accord, qu'un avare peut faire une action de libéralité, on me contestera sans doute qu'un Payen puisse faire une action conforme à l'ordre, & par amour pour l'ordre. Mais pour moi je ne veux point contester. Je vas tâcher d'expliquer nettement ma pensée. Que chacun suive ce que l'évidence de la Raison & l'autorité de la foi l'obligent à croire, & m'abandonne moi, si je m'écarte du chemin qui me doit conduire dans la recherche de la vérité.

VII. Si les pécheurs ou les Payens n'avoient nul amour pour l'ordre, ils seroient incorrigibles en toutes manières : si les justes n'avoient plus d'amour propre, ils seroient impeccables ; car les actes forment & conservent les habitudes, selon le principe que je viens d'expliquer. Le pécheur n'a que de l'amour propre ; on le suppose : il ne peut donc agir que par amour propre : toutes ses actions augmentent donc la corruption de

de son cœur. Le juste au-contraindre n'a de l'amour que pour l'ordre ; on le suppose : il ne peut donc agir que par amour pour l'ordre ; toutes ses actions augmentent donc sa vertu. Le pécheur est donc incorrigible, & le juste impeccable dans la supposition que le pécheur ou le Payen n'a que de l'amour propre, & le juste que de l'amour pour l'ordre. Mais je crois avoir suffisamment prouvé dans le Chapitre précédent, que dans les plus grands pécheurs il y a toujours quelque disposition à aimer l'ordre ; & je ne pense pas qu'on puisse douter, que les plus gens de bien ne conservent toujours quelques restes de l'amour propre.

VIII. Il est vrai qu'un Payen ne peut jamais acquérir la charité, ni faire d'action qui mérite les secours nécessaires pour acquérir l'amour dominant de l'ordre immuable : mais il peut faire des actions conformes à l'ordre, des actions bonnes & méritoires. Car un Payen a *Chap. 2* toujours quelque idée de l'ordre ; cette idée est ineffaçable. Un Payen a toujours *Chap. 3* quelque amour pour l'ordre ; cet amour est naturel & immortel. Or tout amour est agissant, lors qu'il est excité. Donc, si l'amour propre ne s'oppose à l'action de l'amour

l'amour pour l'ordre , l'amour de l'ordre produira ses actes & agira. Et même, quoi que l'amour propre s'oppose à l'amour de l'ordre, si l'amour de l'ordre est plus excité que l'amour propre, en proportion réciproque de la grandeur de ces deux amours habituels & de leur mouvement actuel, l'amour pour l'ordre surmontera l'amour propre, si dans ce moment on se détermine à agir.

IX. On conduit, par exemple, un innocent au supplice. L'ordre le deffend. Un Payen le sçait, & peut en disant une parole, empêcher ce désordre. La mort ou la vie de cet homme ne touche point à son amour propre; je le suppose. Certainement il empêchera, ou du-moins il aura assez de force & de raison, pour parler & empêcher ce désordre. Pour moi, je ne doute nullement qu'il ne l'empêchast, dans la supposition telle que je la fais. Car naturellement tous les hommes aiment l'ordre, & ils y sont tellement unis, qu'on ne peut blesser l'ordre, sans les offenser eux-mêmes en quelque manière. Les mêmes choses supposées, quoi que cet homme soit avare, si sa passion est un peu endormie, ou, quoi qu'excitée, si on ne lui demande qu'un
sou,

sou, par exemple, pour délivrer cet homme de la mort, certainement il fera, ou du-moins il pourra faire une action opposée à son amour propre; parce qu'effectivement elle lui est peu opposée, & que l'ordre qu'il est disposé naturellement à aimer, seroit extrêmement blessé, s'il ne faisoit pas ce petit sacrifice.

X. Or ces actions sont bonnes, parce qu'elles sont conformes à l'ordre: & elles sont méritoires, parce qu'elles sont accompagnées du sacrifice qu'on fait de l'amour propre à l'amour de l'ordre. Mais ces actions ne sont point méritoires des vrais biens, ni de rien qui conduise à leur possession, parce qu'elles ne sont que de légers sacrifices, & qu'elles procèdent d'un cœur corrompu, d'un cœur où l'amour propre est absolument le maître.

XI. On ne peut avoir droit aux vrais biens, qu'on ne soit juste aux yeux de Dieu: & l'on ne peut être juste devant Dieu, qu'on n'ait plus de disposition à aimer l'ordre que toute autre chose & que soi-même, ou qu'on ne soit disposé à ne s'aimer que selon l'ordre. Ainsi, quand même on supposeroit qu'un Payen aimeroit d'un amour actuel l'ordre plus que toutes choses,

† J'expli-
querai ceci
dans le
Chap. 8.

choses, ce qui ne se peut faire que par le mouvement de la grace; Dieu qui ne juge pas l'ame sur ce qu'il trouve en elle de passager, mais sur ces dispositions stables & permanentes, ne pourroit pas la regarder comme juste & sainte. Car un acte d'amour de Dieu sur toutes choses ne peut pas naturellement changer l'habitude invétérée de l'amour propre. Cela ne se peut sans † l'usage des Sacremens, que Jesus Christ a institués pour nôtre justification, pour donner à un seul acte d'amour de Dieu la force d'en produire l'habitude, laquelle seule donne droit aux vrais biens. Ainsi nul Philosophe, ni Socrate, ni Platon, ni Epictète, quelques éclairés qu'ils ayent été sur leurs devoirs, ni même ceux qu'on peut supposer avoir répandu leur sang pour l'ordre de la justice, ne peuvent être sauvés, s'ils n'ont reçu la grace que la foi seule obtient: puis que Dieu juste juge ne les a pû juger que sur la disposition permanente de leur volonté; & que quand il seroit naturellement possible de tendre le cou au bourreau par un mouvement actuel d'amour pour la justice, cela seul ne changeroit pas la disposition naturelle & invétérée de l'amour propre, disposition confirmée
& aug-

& augmentée à tous momens par les mouvemens de la concupiscence durant tout le cours de la vie.

XII. Néanmoins, comme les Payens conservent toujours quelque amour pour l'ordre, ils peuvent éviter le péché qu'ils commettent, en réveillant cet amour, en évitant ce qui excite l'amour propre, & en ne consentant point avant que d'être forcés à consentir, comme j'expliquerai dans la suite. Mais véritablement ils ne peuvent point accomplir les commandemens de Dieu. Ils ne peuvent aimer l'ordre plus qu'eux-mêmes en toutes occasions. La Raison nous en doit convaincre; & la foi nous apprend qu'ils ne le peuvent jamais. Il n'y a que ceux qui ont la foi qui le puissent: & même entre ceux-là, tous n'en ont pas un égal pouvoir. Il n'y a que les justes à qui rien ne manque. Pour les autres, ils peuvent prier, s'ils connoissent leur foiblesse; ils peuvent par le secours de leur foi, & en conséquence des promesses de Jesus Christ, & non par la nécessité de l'ordre immuable de sa justice, mériter le pouvoir prochain d'observer en toutes occasions les commandemens de Dieu.

XIII. Je reprends en peu de mots les vérités

vérités essentielles que je viens de prouver, & qui sont nécessaires pour la suite. Les habitudes s'acquièrent & se fortifient par les actes. Or l'habitude qui domine n'agit pas toujours : on peut faire des actes qui n'y ont nul rapport, & quelques-fois qui lui sont opposés. L'homme peut donc changer d'habitudes.

X I V. De-plus, il n'y a point d'homme, quelque corrompu qu'il soit, qui n'ait quelque disposition à aimer l'ordre. Tout homme libre & raisonnable peut donc se corriger, je ne dis pas se rendre juste.

X V. Mais en supposant le secours de la grace, tout homme peut se rendre juste. Car l'amour dominant de l'ordre immuable qui nous justifie devant Dieu, est une disposition stable & permanente, c'est une habitude. Or on peut acquérir cette habitude par le secours de la grace, non seulement parce qu'on peut par le moyen de la grace actuelle former librement tant d'actes d'amour de l'ordre sur toutes choses, ou de si fervens, que l'habitude en résultera; mais plus facilement & plus sûrement, parce qu'on peut s'approcher des Sacremens dans le mouvement de cet amour, & que les Sa-
cre-

cremens de la nouvelle Alliance répandent dans les cœurs la charité justifiante.

XVI. Tout ce qu'il y a donc à faire pour acquérir & pour conserver l'amour dominant de l'ordre immuable ; ou pour abrégier les termes, l'amour de l'ordre consiste à rechercher avec soin quelles sont les choses qui réveillent cet amour & qui lui font produire ses actes, & quelles sont celles qui peuvent empêcher le mouvement actuel de l'amour propre. Or je ne voi que deux principes qui déterminent le mouvement naturel de la volonté, & qui excitent les habitudes, sçavoir la lumière & le sentiment. Sans l'un ou l'autre de ces deux principes, il ne se forme point naturellement d'habitude, & celles qui sont formées demeurent sans action. Si on prend la peine de consulter le sentiment intérieur qu'on a de soi-même, on se persuadera facilement, que la volonté n'aime jamais actuellement le bien, que la lumière ne le découvre, ou que le plaisir ne le rende présent à l'ame. Et si on consulte la Raison, on reconnoîtra que cela doit être ainsi : car autrement, l'Auteur de la Nature imprimeroit dans la volonté des mouvemens inutiles.

XVII. Il n'y a donc que la lumière & le plaisir qui excitent dans l'ame quelque mouvement actuel ; la lumière , qui lui découvre le bien qu'elle aime par une impression invincible ; le plaisir , qui l'assûre qu'il est actuellement présent : car jamais l'ame n'est mieux convaincue de la présence de son bien , que lors qu'elle se trouve actuellement touchée du plaisir qui la rend heureuse. Cherchons maintenant les moyens par lesquels nous pouvons faire que la lumière se répande dans nos esprits , & que nos cœurs soient touchés par des sentimens propres à nôtre dessein , qui est d'exciter en nous des actes de l'amour de l'ordre , ou de nous empêcher de former ceux de l'amour propre ; car il est évident que tous les préceptes de la Morale dépendent absolument de ces moyens. Voici l'ordre que je garderai dans cette recherche.

XVIII. J'examinerai d'abord les moyens que nous avons pour devenir éclairés sur nos devoirs. La lumière doit toujours passer la première ; outre qu'il dépend beaucoup plus de nous de voir le bien , que de le goûter. Car ordinairement nos volontés sont causes occasionnelles , directes & immédiates de nos
con-

connoissances & elles ne le sont jamais de nos sentimens. En-suite j'examinerai quelles sont les causes occasionnelles de nos sentimens & le pouvoir que nous avons sur elles ; afin que par leur moyen nous puissions déterminer l'Auteur de la grace & de la nature à nous toucher de manière , que l'amour de l'ordre se réveille & nous anime , & que l'amour propre ou la concupiscence demeure sans mouvement.

XIX. Je commencerai pas les sentimens que Dieu produit en conséquence de l'ordre de la grace , parce que ceux-là peuvent exciter en nous des actes d'amour de l'ordre capables d'en former l'habitude. En-suite je parlerai des sentimens que Dieu produit en nous en conséquence de l'ordre de la nature : sentimens qui ne peuvent qu'indirectement affoiblir nos mauvaises habitudes , & qu'il est presque toujours à-propos d'éviter , pour conserver à l'ame le pouvoir & la liberté d'aimer les vrais biens , & de vivre selon l'ordre. Car les diverses manières dont on se prive de ces sentimens , sont une des principales parties de la Morale ; & la plus-part des noms de vertu ne sont inventés , que pour exprimer les

dispositions qu'on acquiert à éviter ces sentimens.

C H A P I T R E V.

De la force de l'esprit. Nos desirs sont les causes occasionnelles de nos connoissances. Il est difficile de contempler les idées abstraites. La force de l'esprit consiste dans l'habitude qu'on a prise de supporter le travail de l'attention. Le moyen d'acquiescer cette force d'esprit, c'est de faire taire ses sens, son imagination & ses passions, de régler ses études, de ne méditer que sur des idées claires.

I. **L**A foi & la Raison nous assûrent, que Dieu seul est la cause véritable de toutes choses : mais l'expérience nous apprend, qu'il n'agit que selon certaines loix qu'il s'est fait, & qu'il suit constamment. Par exemple, c'est Dieu seul qui meut les corps : il faudroit peut-être bien du discours pour en convaincre certaines gens. Mais cela supposé, comme ayant été prouvé ailleurs, il est évident par l'expérience, que Dieu ne meut les corps que lors qu'ils sont choqués. Ainsi on peut dire que le *choq* des corps est la cause

cause *occasionnelle* qui détermine infailliblement l'efficace de la loi générale, par laquelle Dieu produit dans son ouvrage mille mouvemens divers.

II. Il n'y a aussi que Dieu qui répande la lumière dans les esprits : c'est une vérité que j'ai déjà suffisamment expliquée. Mais il ne faut point chercher ailleurs qu'en nous-mêmes, la cause *occasionnelle* qui le détermine à nous la communiquer. Dieu par une loi générale qu'il suit constamment, & dont il a prévû toutes les suites, a attaché la présence des idées à l'attention de l'esprit : car lors qu'on est le maître de son attention, & qu'on en fait usage, la lumière ne manque pas de se répandre en nous à proportion de notre travail. Cela est si vrai, que l'homme ingrat & stupide s'en fait un sujet de vanité. Il s'imagine être la cause de ses connoissances, à-cause de la fidélité avec laquelle Dieu exauce ses desirs. Car ayant sentiment intérieur de son attention, & n'ayant aucune connoissance de l'opération de Dieu, il regarde l'effort de ses desirs, qui devoit le convaincre de son impuissance, comme la cause véritable des idées qui accompagnent cet effort.

III. Or Dieu a dû établir en nous les causes *occasionnelles* de nos connoissances pour bien des raisons , dont la principale est , que sans cela nous n'eussions pas été les maîtres de nos volontés. Car comme nos volontés doivent être éclairées pour être excitées ; s'il n'étoit pas en nôtre puissance de penser , il n'y seroit pas de vouloir. Nous ne serions donc point libres d'une parfaite liberté , ni par conséquent en état de mériter les vrais biens , pour lesquels nous sommes faits.

IV. L'attention de l'esprit est donc une prière naturelle , par laquelle nous obtenons que la Raison nous éclaire. Mais depuis le peché l'esprit se trouve souvent dans des sécheresses effroyables : il ne peut prier : le travail de l'attention le fatigue & le désole. En-effet , ce travail est grand d'abord , & la récompense fort médiocre ; & d'ailleurs , on se sent à tous momens sollicité , pressé , agité par l'imagination & les passions , dont il est doux de suivre l'inspiration & les mouvemens. Cependant c'est une nécessité , il faut invoquer la Raison pour en être éclairé : il n'y a point d'autre voye pour obtenir la lumière & l'intelligence,

gence, que le travail de l'attention. La foi est un don de Dieu qui ne se mérite point : mais l'intelligence ne se donne ordinairement qu'aux mérites. La foi est pure grace en tout sens : mais l'intelligence de la vérité est tellement grace, qu'il faut la mériter par le travail, ou la coopération à la grace.

V. Or ceux qui sont faits à ce travail, & qui sont toujours attentifs à la vérité qui les doit conduire, ont une disposition qui mériterait sans doute un nom plus magnifique que ceux qu'on donne aux vertus les plus éclatantes. Mais quoi que cette habitude ou cette vertu soit inséparable de l'amour de l'ordre, elle est si peu connue parmi nous, que je ne sçai si nous lui avons fait l'honneur de lui donner un nom particulier. Qu'il me soit donc permis de la désigner par le nom équivoque de *force d'esprit*.

VI. Pour acquérir cette véritable force par laquelle l'esprit supporte le travail de l'attention, il faut commencer de bonne heure à travailler ; car naturellement on ne peut acquérir les habitudes que par les actes, on ne peut se fortifier que par l'exercice : mais c'est peut-être

la difficulté que de commencer. On se souvient qu'on a commencé, & qu'on a été obligé de cesser. De là on se décourage, on se croit inhabile à la méditation, on renonce à la Raison. Si cela est, quoi qu'on dise pour justifier sa paresse & sa négligence, on renonce à la vertu, du-moins en partie. Car sans le travail de l'attention, on ne comprendra jamais la grandeur de la Religion, la sainteté de la Morale, la petitesse de tout ce qui n'est pas Dieu, le ridicule des passions, & toutes ses misères intérieures. Sans ce travail, l'ame vivra dans l'aveuglement & dans le désordre; puis qu'il n'y a point naturellement d'autre voye pour obtenir la lumière qui doit nous conduire : on sera éternellement dans l'inquiétude & dans un embarras étrange; car on craint tout, lors qu'on marche dans les ténèbres, & qu'on se croit environné de précipices. Il est vrai que la foi conduit & soutient; mais c'est parce qu'elle produit toujours quelque lumière par l'attention qu'elle excite en nous : car il n'y a que la lumière qui puisse bien rassûrer les esprits, lors qu'ils ont autant d'ennemis à craindre que nous en avons.

VII. Que faire donc pour commencer sans se rebutter ? Voyons ce qui nous rebutte. On médite avec peine & sans récompense. D'un côté la peine désole : de l'autre la récompense ne console point assez. Il faut donc diminuer la peine, & augmenter la récompense. Cela est clair. Mais rien n'est plus difficile. Cela même est impossible à l'égard de la plupart des hommes. Et c'est pour cela qu'il nous falloit une voye abrégée de nous assurer de la vérité, & que l'autorité visible de l'Eglise étoit nécessaire pour nous conduire. Car ceux mêmes qui ont le plus d'esprit, s'ils s'écartent de la foi, ou s'ils abandonnent l'analogie de la foi, ils s'écartent du chemin qui mène à l'intelligence, ils rompent l'enchaînement des vérités, qui toutes se tiennent de manière, qu'une seule fausse vérité étant supposée, on peut renverser toutes les sciences, si l'on sçait raisonner conséquemment.

VIII. Pour diminuer la peine qu'on trouve dans la méditation, il faut éviter tout ce qui partage inutilement la capacité de l'esprit : & comme rien ne le partage d'avantage que ce qui le touche, que ce qui le frappe, que ce qui l'agite ; il

est visible qu'on doit éviter avec soin tous les objets qui flattent les sens , & qui réveillent les passions. Les sentimens & les passions étant des modifications de la substance propre de l'ame , il est nécessaire que toutes les idées intelligibles qui ne la modifient pas , se dissipent à la présence des objets sensibles , quelque effort qu'on fasse pour retenir ces idées & en reconnoître les rapports. De-plus , on est persuadé qu'il dépend de nous de rappeler les idées intellectuelles , & l'expérience apprend , que nos volontés ne sont point les causes occasionnelles de nos sentimens. Ainsi on s'arrête volontiers aux sentimens par lesquels on jouit des biens qui passent , & qu'on ne peut rappeler ; & on laisse là les idées pures , dans lesquelles on découvre la vérité qui demeure , & que l'on peut contempler dès qu'on le souhaite. Car il faut se déterminer promptement sur les biens qui nous échappent , & on peut remettre à examiner ceux qui sont stables & toujours présens. Enfin on veut être actuellement heureux : on ne veut jamais être actuellement malheureux. Le plaisir actuel rend actuellement heureux , & la douleur actuelle actuellement malheureux.

teux. Donc tout sentiment qui participe ou du plaisir, ou de la douleur, occupe l'esprit : tout mouvement de l'ame, qui a le bien ou le mal actuel pour objet, domine la volonté. Ainsi il faut faire de tres-grands efforts pour contempler la vérité, lors que nos sens sont frappés & nos passions émuës : & comme l'expérience nous apprend, que ces efforts sont alors assez inutiles, il n'est pas possible que l'ame fatiguée ne se chagrine & ne se rebute. C'est pour cela que ceux qui traitent de l'oraison, donnent cet avis important, qu'il faut travailler sans cesse à la mortification de ses sens, & ne point se mêler des affaires qui ne nous regardent pas, & qui peuvent dans la suite à-cause de nôtre engagement indiscret, exciter en nous mille mouvemens importuns.

IX. La seconde chose qu'il y a à faire, c'est d'éviter autant qu'on le peut, toutes les sciences & tous les emplois qui n'ont que de l'éclat ; les sciences où la memoire seule travaille, l'étude & l'emploi où l'imagination s'exerce trop. Lors que l'homme a la tête pleine, content de ses richesses prétendues, & enflé d'orgueil, il méprise le travail de l'atten-

tion ; ou s'il en reconnoit la nécessité , il faudroit faire de trop grands efforts, pour éloigner toutes les fausses idées que sa mémoire lui fournit. Et lors que l'imagination est trop exercée, l'évidence de la vérité ne nous touche plus vivement, parce qu'effectivement rien n'est plus opposé à la Raison, qu'une imagination trop instruite, trop délicate, trop agissante, ou plutôt maligne & corrompue : car l'imagination doit toujours se taire, lors que la Raison prononce ; & quand on a coutume de l'exercer, elle interrompt & se révolte sans cesse. Aussi voyons-nous que les sçavans dont je parle, n'ont gueres de pieté, ni les prétendus esprits forts de Religion ; parce qu'effectivement il n'y a point de plus grand aveuglement, que celui dont les uns & les autres sont frappés. L'orgueil éteint en eux toutes les lumières, parce qu'étant toujours tres-satisfaits d'eux-mêmes, rassasiés, ou plutôt sans faim pour la vérité, ils ne peuvent pas se résoudre à gagner à la sueur de leur front le pain de l'ame, nourriture dont ils ne peuvent pas goûter la saveur.

X. L'homme doit travailler de l'esprit pour gagner la vie de l'esprit ; c'est une

né-

nécessité absolue. Mais travailler de l'esprit pour gagner de l'or, pour acquérir de l'honneur, rien n'est plus servile. Qu'un artisan travaille du corps pour gagner la vie du corps, pour avoir du pain, cela est dans l'ordre; du moins peut-il en remuant son corps, se nourrir l'esprit, & l'occuper de bonnes pensées: mais qu'un Magistrat, qu'un homme d'affaire, qu'un marchand prodigue la force de son esprit pour acquérir du bien, inutile souvent à la vie de son corps, & toujours dangereux à celle de son esprit; c'est une insigne folie. Il faut donc en troisième lieu, éviter tous les emplois qui ôtent la liberté de l'esprit, si Dieu n'y engage par une vocation extraordinaire. Car si la charité, l'ordre de l'état où l'on vit nous y oblige, & que nous ne prenions de charge qu'autant que nous en pouvons porter; Dieu suppléera en nous l'équivalent de ce que nous eussions pû obtenir par le travail de la méditation. Nous trouverons même toujours assez de tems pour nous examiner sur nos devoirs, si ce n'est point l'ambition ou l'intérêt qui nous anime dans l'exercice de nôtre emploi.

XI. Tout le monde sçait assez quel-

les sont les choses qui l'agitent & qui le dissipent ; ou du-moins chacun peut s'en instruire en consultant l'expérience ou le sentiment intérieur qu'on a de soi-même. Ainsi je ne m'arrêterai pas davantage à marquer en détail ce que l'on doit faire pour faciliter la méditation. Il n'y a que le corps qui appésantisse l'esprit : voilà le principe de nôtre stupidité. Or tous les objets sensibles n'agissent en nous que par nôtre corps. Ainsi on voit bien qu'il n'y a qu'à faire taire ses sens , son imagination & ses passions , en un mot le bruit confus que le corps excite en nous , pour entendre sans peine les réponses de la vérité intérieure. Or chacun sçait par sa propre expérience , que le corps est assez calme , quand rien ne l'ébranle au dehors , ou ne l'a déjà trop ébranlé. Car comme il conserve long-tems les traces & les mouvemens qu'il a reçûs des objets sensibles , j'avouë que l'imagination demeure salue & blessée , lors qu'on a été assez indiscret pour se familiariser avec les plaisirs. Néanmoins la playe se refermera , le cerveau se rétablira , si l'on évite avec soin l'action des objets qui frappent nos sens ; ce qu'on peut toujours du-moins en partie :

je

je suppose pour cela les secours nécessaires. Qu'on fasse de son côté ce qu'on peut, & bien-loin de méditer avec dégoût, on se trouvera si bien récompensé, qu'on ne se repentira pas de son travail ; pourvû néanmoins qu'on observe la regle que je vas donner, sans laquelle, quoi qu'on médite, on ne recevra jamais pour récompense la vûë claire de la vérité. Je ne prétens pas expliquer ici l'art de penser, ni donner toutes les régles sur lesquelles l'esprit doit régler toutes ses démarches dans la recherche de la vérité. Je traite de la Morale, science nécessaire à tous les hommes ; & je laisse la Logique, que ceux-là seuls sont obligés d'étudier à fond, qui veulent être en état de découvrir la vérité sur toutes sortes de sujets.

XII. La seule règle que je souhaite qu'on observe avec soin, c'est de ne méditer que sur des idées claires & des expériences incontestables. Méditer sur des sentimens confus & sur des expériences douteuses, travail inutile ; c'est contempler des fantômes, & suivre l'erreur. L'ordre immuable & nécessaire, la loi divine est aussi nôtre loi : ce doit être le principal sujet de nos médi-

tations. Or rien n'est plus abstrait & moins sensible que cet ordre. J'avoué que l'ordre rendu sensible & visible par les actions & les préceptes de Jesus Christ, peut aussi nous conduire : mais c'est qu'effectivement cet ordre sensible élève l'esprit à la connoissance de l'ordre intelligible ; car le Verbe fait chair n'est nôtre modèle, que pour nous conformer à la Raison, modèle indispensable de toutes les intelligences, modèle sur lequel le premier homme a été formé, modèle sur lequel nous devons être réformés par la folie de la foi, qui nous conduit par nos sens à nôtre Raison, à la contemplation de nôtre modèle intelligible.

XIII. L'homme renversé par terre s'appuye sur la terre, mais c'est pour se relever. Jesus Christ s'accommode à nôtre foiblesse, mais c'est pour nous en tirer. La foi ne parle à l'esprit que par le corps, il est vrai ; mais c'est afin que l'homme n'écoute plus son corps, qu'il rentre en lui-même, qu'il contemple les véritables idées des choses, & fasse taire ses sens, son imagination, ses passions : c'est afin qu'il commence sur la terre, à faire de son esprit l'usage qu'il en fera dans le ciel, où l'intelligence succedera
à la

à la foi, où le corps sera soumis à l'esprit, où la Raison seule sera la maîtresse. Car le corps de lui-même ne parle à l'esprit que pour le corps; c'est une vérité essentielle dont on ne peut trop se convaincre.

XIV. La vérité & l'ordre ne consistent que dans les rapports de grandeur & de perfection que les choses ont entre elles. Mais comment découvrir ces rapports avec évidence, lors qu'on manque d'idées claires? Comment donnera-t-on à chaque chose le rang qui lui convient, si l'on n'estime rien que par rapport à soi? Certainement, si on se regarde comme le centre de l'Univers, sentiment que le corps inspire sans cesse; tout l'ordre se renverse, toutes les vérités changent de nature: un flambeau devient plus grand qu'une étoille, un fruit plus estimable que le salut de l'Etat: la terre, que les Astronomes regardent comme un point par rapport à l'Univers, est l'Univers même. Mais cet Univers n'est encore qu'un point par rapport à notre être propre. Dans certains momens que le corps parle & que les passions sont émuës, on est prest, si cela se pouvoit, à le sacrifier à sa gloire & à ses plaisirs.

XV. Par idées claires, dont je fais le principal objet de ceux qui veulent connoître & aimer l'ordre, je n'entens pas seulement celles entre lesquelles l'esprit peut découvrir des rapports exacts & précis, comme sont toutes celles qui sont l'objet des Mathématiques, & qui peuvent s'exprimer par nombres, ou se représenter par des lignes : j'entens généralement par idées claires, toutes celles qui répandent quelque lumière dans l'esprit de ceux qui les contemplent, ou desquelles on peut tirer des conséquences certaines. Ainsi je mets au nombre des idées claires non seulement les simples idées, mais les vérités qui renferment les rapports qui sont entre les idées. Je mets de ce nombre les notions communes, les principes de la Morale, en un mot toutes les vérités claires soit par elles-mêmes, soit par démonstration, soit même par une autorité infaillible; quoi qu'à parler exactement, ces dernières vérités soient plutôt certaines que claires & évidentes.

XVI. Par expériences incontestables j'entens principalement les faits que la foi nous enseigne, & ceux dont nous sommes convaincus par le sentiment intérieur que nous avons de ce qui se passe
en

en nous. Si nous voulions nous conduire par les exemples, & juger des choses par l'opinion, nous nous tromperions à tous momens : car il n'y a rien de plus équivoque & de plus confus que les actions des hommes, & souvent rien de plus faux que ce qui se passe pour certain chez des Peuples entiers. Au reste, il est fort inutile de méditer sur ce qui se passe en nous, si c'est dans le dessein d'en découvrir la nature. Car nous n'avons point d'idées claires ni de nôtre être, ni d'aucune de ses modifications ; & on ne découvre jamais la nature des êtres, qu'en contemplant les idées claires qui les représentent. Mais nous ne pouvons faire trop de réflexion sur nos sentimens & nos mouvemens intérieurs, afin d'en découvrir les liaisons & les rapports, & les causes naturelles ou occasionnelles qui les excitent ; car cela est d'une conséquence infinie pour la Morale.

XVII. La connoissance de l'homme est de toutes les sciences la plus nécessaire à nôtre sujet : mais ce n'est qu'une science expérimentale, qui résulte de la réflexion qu'on fait sur ce qui se passe en soi-même. Réflexion qui ne nous fait point

point connoître la nature des deux substances dont nous sommes composés, mais qui nous apprend les loix de l'union de l'ame & du corps, & qui nous sert à établir ces grands principes de Morale, sur lesquels nous devons régler nôtre conduite.

XVIII. La connoissance de Dieu tout-au-contre n'est point expérimentale : on découvre la nature & les attributs divins, lors qu'on sçait contempler avec attention l'idée vaste & immense de l'Etre infiniment parfait ; car à l'égard de Dieu, il n'en faut juger que sur l'idée claire qu'on a de lui. C'est à quoi on ne prend point assez garde ; car la plus-part des hommes jugent de Dieu par rapport à eux : ils le font semblable à eux en plusieurs manières : ils se consultent, au lieu de consulter uniquement l'idée de l'Etre infiniment parfait. Ainsi ils lui ôtent les attributs divins qu'ils ont peine à reconnoître, & lui attribuent une sagesse, une puissance, une conduite, en un mot des sentimens semblables, du moins en quelque chose, à ceux qui leur sont les plus familiers. Cependant la connoissance de nos devoirs suppose celle des attributs divins ; & nôtre conduite

ne

ne peut être sûre, si elle n'est établie & réglée sur celle que Dieu tient dans l'exécution de ses desseins.

X I X. La connoissance de l'ordre, qui est nôtre loi indispensable, est mêlée d'idées claires & de sentimens intérieurs. Tout homme sçait qu'il vaut mieux être juste que riche, que Souverain, que Conquérant: mais tout homme ne le voit pas par idée claire. Les enfans & les ignorans sçavent bien quand ils font mal: mais c'est le reproche secret de la Raison qui les reprend; ce n'est pas toujours que la lumière les éclaire. Car l'ordre, pris spéculativement & précisément entant qu'il renferme les rapports de perfection, éclaire l'esprit sans l'ébranler; & l'ordre considéré comme la loi de Dieu, comme la loi de tous les esprits, considéré précisément entant qu'il a force de loi, car Dieu aime & veut invinciblement qu'on aime l'ordre, ou toutes choses à proportion qu'elles sont aimables: l'ordre, dis-je, comme principe & règle naturelle & nécessaire de tous les mouvemens de l'ame, touche, pénètre, convainc l'esprit sans l'éclairer. Ainsi on peut voir l'ordre par idée claire; mais on le connoit aussi par sentiment, parce

parce que Dieu aimant l'ordre , & nous imprimant sans cesse un amour , un mouvement pareil au sien , il est nécessaire que nous soyons instruits par la voye courte & seure du sentiment , quand nous suivons ou abandonnons l'ordre immuable.

XX. Mais il faut prendre garde , que le péché qui a introduit la concupiscence , rend souvent peu seure la voye de discerner l'ordre par sentiment ou par instinct , parce que les inspirations secretes des passions sont de même nature que ce sentiment intérieur. Car quand on agit contre l'opinion & la coûtume , on sent souvent des reproches intérieurs assez semblables à ceux de la Raison & de l'ordre. Avant le péché le sentiment du reproche intérieur n'étoit point un signe équivoque ; car alors il n'y avoit que ce sentiment qui parlaît en maître. Mais depuis le péché , les inspirations secretes des passions ne sont point soumises à nos volontés. Ainsi il est facile de les confondre avec les inspirations de la vérité intérieure , lors que l'esprit n'est point éclairé de quelque lumière. C'est pour cela qu'il y a tant de personnes qui de bonne foi défendent des erreurs abominables.

bles. Une fausse idée de Religion & de Morale qui s'accommode avec leurs intérêts & leurs passions, leur paroît la vérité même : & convaincus par le sentiment agréable qui justifie leurs excès, ils poussent leur zèle indiscret & téméraire avec tout le mouvement de l'amour propre.

XXI. Rien n'est donc plus seur que la lumière : on ne peut trop s'arrêter aux idées claires ; & quoi qu'on puisse se laisser animer par le sentiment, il ne faut jamais s'y laisser conduire. Il faut contempler l'ordre en lui-même, & souffrir seulement que le sentiment soutienne notre attention par le mouvement qu'il excite en nous : autrement nos méditations ne seront point récompensées de la vûe claire de la vérité, le dégoût nous prendra à tous momens, & toujours inconstans, incertains, embarrassés, nous nous laisserons conduire aveuglément à notre caprice.

XXII. Il est vrai que lors que le cœur est corrompu, on n'est guères en état de contempler l'ordre en lui-même : on ne considère avec plaisir que les rapports imaginaires que les choses ont avec soi, & on méprise les rapports réels qu'el-

qu'elles ont entre elles. On peut alors aimer les Mathématiques ; mais c'est qu'on s'en fait honneur , ou qu'on en tire du profit ; c'est que les Mathématiques n'examinent que les rapports de grandeur , & que l'ordre ne consiste que dans les rapports de perfection. L'évidence de la vérité est toujours agréable , lors qu'elle ne blesse point nôtre amour propre : mais on n'aime point naturellement une lumière qui éclaire nos défords cachés , une lumière qui nous condamne , qui nous punit , qui nous couvre de confusion & de honte. Car l'ordre , la loi divine est une loi terrible , menaçante , inexorable. Nul homme ne peut la contempler sans crainte & sans horreur , dans le tems qu'il ne veut point lui obeïr. Tout cela est vrai. Mais quoi que le cœur soit corrompu , l'amour propre éclairé peut quelquefois arrêter ou diminuer le mouvement des passions. On n'aime point le désordre pour le désordre ; & l'on peut désirer sa conversion , lors qu'on espère par là augmenter ses plaisirs. Enfin je suppose toujours les secours nécessaires : car j'avouë que sans le secours de la grace , on ne peut travailler comme il faut à sa con-

con-

conversion, ni même avoir aucune bonne pensée qui puisse contribuer à la guérison de nos maux.

CHAPITRE VI.

De la liberté de l'esprit. Il faut suspendre son consentement autant qu'on le peut, c'est la grande règle. C'est par la liberté de l'esprit qu'on peut éviter l'erreur & le péché, comme c'est par la force de l'esprit qu'on se délivre de l'ignorance. La liberté de l'esprit, aussi-bien que sa force, est une habitude qui se fortifie par l'usage qu'on en fait. Exemples de l'utilité de son usage dans la Physique, dans la Morale, dans la vie civile.

LON ne peut découvrir la vérité sans le travail de l'attention, parce qu'il n'y a que le travail de l'attention qui ait la lumière pour récompense. Afin de supporter & de continuer le travail de l'attention, il faut avoir acquis quelque force d'esprit, & quelque autorité sur son corps pour imposer silence à ses sens, à son imagination, à ses passions, ainsi que j'ai dit dans le Chapitre pré-

précédent. Mais quelque force d'esprit qu'on ait acquise , on ne peut point travailler sans cesse : & quand cela se pourroit , il y a des sujets si obscurs , qu'il n'y a point d'esprit qui les puisse pénétrer. Ainsi , afin que l'homme ne tombe point dans l'erreur , il ne suffit pas qu'il ait l'esprit fort pour supporter le travail , il faut de-plus qu'il ait une autre vertu , que je ne puis encore mieux designer que par le nom équivoque de *liberté* d'esprit , par laquelle l'homme retient toujours son consentement , jusqu'à ce qu'il soit invinciblement porté à le donner.

II. Lors qu'on examine une question fort composée , & que l'esprit se trouve environné de toutes parts de fort grandes difficultés , la Raison permet bien qu'on abandonne le travail , mais elle ordonne indispensablement qu'on suspende son consentement , & qu'on ne juge de rien , puis que rien n'est évident. *Faire usage de sa liberté* AUTANT QU'ON LE PEUT , c'est le précepte essentiel & indispensable de la Logique & de la Morale. Car il ne faut jamais croire , avant que l'évidence y oblige : il ne faut jamais aimer ce qu'on peut sans remors s'empêcher d'aimer. Je parle de l'homme raisonnable , ou de l'hom-

l'homme qui se conduit uniquement par raison. Car le fidèle, entant que fidèle, a d'autres principes que la lumière & l'évidence. Le politique même, le citoyen, le religieux, le soldat a ses principes; & il est raisonnable qu'il les suive, quoi qu'il ne voye pas encore clairement & évidemment qu'ils soient conformes à la Raison. Mais quand la foi ne décide rien, il ne faut croire que ce qu'on voit. Quand la coutume ne prescrit rien, il ne faut suivre que la foi & la Raison: & quoi que l'autorité humaine décide, & que la coutume autorise, si l'on reconnoît clairement & évidemment qu'on se trompe, il vaut mieux renoncer à tout qu'à la Raison. Je dis à la Raison, & non aux sentimens, à l'imagination, aux inspirations secrètes des passions: qu'on y prenne garde. Je parle aussi de l'autorité sujette à l'erreur, & non pas de l'autorité infaillible de l'Eglise, qui ne peut jamais se trouver contraire à la Raison. Car Jesus Christ ne peut jamais être contraire à lui-même, la Vérité incarnée à la Vérité intelligible, le Chef qui conduit l'Eglise à la Raison universelle qui éclaire tous les esprits.

III. La force de l'esprit est à la recherche

cherche de la vérité, ce que la liberté de l'esprit est à la possession de la même vérité, ou du-moins à l'infailibilité ou à l'exemption de l'erreur. Car par l'usage qu'on fait de la force de son esprit, on découvre la vérité; & par l'usage qu'on fait de la liberté de son esprit, on s'exempte de l'erreur. Comme l'esprit manquoit de force & d'étendue, la liberté lui étoit nécessaire, afin qu'il pût éviter l'erreur en suspendant son consentement, & que l'auteur de son être ne le fust point de ses désordres. Car la liberté supplée à la foiblesse & à la limitation de l'esprit humain; & celui qui est assez libre pour suspendre toujours son consentement, quoi qu'il ne puisse pas se délivrer de l'ignorance, mal nécessaire à tout esprit fini, il peut se délivrer de l'erreur & du péché, qui rendent l'homme digne de mépris, & sujet à la peine.

I V. Certainement, si on faisoit toujours usage de sa liberté autant qu'on le peut, on ne consentiroit jamais qu'à l'évidence, qui seule ne trompe point, ainsi que je l'ai prouvé ailleurs, & qui seule aussi oblige la volonté à consentir. Car lors que l'esprit voit clair, il ne peut pas

pas douter qu'il ne voye : lors que l'esprit a examiné tout ce qu'il y avoit à examiner, pour découvrir les rapports ou les vérités qu'il cherche, il est nécessaire qu'il se repose & qu'il cesse ses recherches. De-même, à l'égard du péché, celui qui n'aime que ce qu'il reconnoit évidemment pour vrai bien, que ce qu'il ne peut point s'empêcher d'aimer, n'est point déréglé dans son amour. Il n'aime que Dieu ; car il n'y a que Dieu qu'on ne puisse sans remors s'empêcher d'aimer. Il n'y a que lui qu'on reconnoisse clairement & évidemment pour le vrai bien, pour la cause véritable du bonheur, pour l'Etre infiniment parfait, pour un objet capable de contenter l'ame, qui étant faite pour tout bien, peut suspendre le consentement de son amour à l'égard de ce qui ne renferme pas tous les biens.

V. La force & la liberté de l'esprit sont donc deux vertus qu'on peut appeler générales ou *Cardinales*, pour me servir du mot ordinaire. Car comme on ne doit jamais ni aimer, ni agir sans y avoir bien pensé ; il faut à tous momens faire usage de la force & de la liberté de son esprit. Et ces deux vertus, de la

manière que je les considère, ne sont point des facultés naturelles communes à tous les hommes : rien n'est plus rare, & personne ne les possède parfaitement. Je sçai bien que l'homme est naturellement capable de quelque travail d'esprit ; mais il n'a pas pour cela l'esprit fort. L'homme peut aussi suspendre son consentement ; mais il n'a pas pour cela naturellement l'esprit libre de la manière dont je l'entens. La force & la liberté d'esprit dont je parle, sont des vertus qui s'acquièrent par l'usage. Mais comme ces vertus perfectionnent l'ame, & la remettent en partie dans son état naturel, car avant le péché l'esprit étoit fort & libre en toutes manières ; on ne les regarde pas ordinairement comme des vertus. Car on s'imagine que la vertu doit changer la nature, ou la détruire, au-lieu de la réparer. Il y a même des personnes, qui pensent que la force & la liberté d'esprit sont des facultés de l'ame qui consistent dans une espèce d'indivisible ; & jugeant des autres par eux-mêmes, ils s'imaginent qu'on ne peut se rendre attentif aux sujets qui les rebuttent, & que c'est opiniâtreté, que de ne pas consentir aux vrai-semblances qui les trompent.

VI. Mais la force & la liberté d'esprit sont inégales dans tous les hommes. Il n'y a pas même deux personnes également propres à rentrer en eux-mêmes, ni également en état de suspendre leur consentement. Que dis-je ? La même personne ne conserve pas long-tems la force & la liberté de son esprit dans le même état. Si elles n'augmentent par l'usage qu'on en fait, il est nécessaire qu'elles diminuent, parce qu'il n'y a point de vertus plus combattues & plus contraires aux mouvemens continuels de la concupiscence. La plus-part des vertus s'accoutument assez avec l'amour propre, car on peut souvent avec plaisir & par amour propre, rendre certains devoirs. Mais on ne peut guères méditer sans peine, & beaucoup moins suspendre son consentement, ou le jugement qui détermine les mouvemens de l'esprit & du corps. Lors que le bien se découvre à l'ame, & l'attire par sa douceur, elle n'est point en repos, si elle demeure immobile : car il n'y a point de plus grand travail, que d'être ferme dans les courants : dès qu'on cesse d'agir, on est emporté.

VII. Aussi voyons-nous, qu'il n'y a

presque personne qui médite , & que ceux qui entreprennent de rechercher la vérité , manquent souvent de force & de courage pour arriver jusqu'au lieu où la vérité habite : fatigués & rebuttés , ils tâchent de se contenter de ce qu'ils possèdent , ou peut-être se consolent-ils par un mépris ridicule , ou par un désespoir de lâcheté & de bassesse d'esprit. S'ils sont trompés , ils deviennent trompeurs ; & s'ils sont fatigués , ils inspirent la nonchalance & la paresse : il suffit de les voir , pour se sentir , comme eux , rebutté du travail , & dégoûté de la vérité. Car les hommes sont faits de manière , qu'ils aiment beaucoup mieux se tromper les uns les autres , que de consulter leur Maître commun ; & ils sont si crédules à l'égard de leurs amis , & si incrédules ou si peu attentifs aux réponses de la vérité intérieure , que l'opinion & le parti sont la règle ordinaire de leurs sentimens & de leur conduite.

VIII. Afin d'acquiescer quelque liberté d'esprit , & s'accoutumer à suspendre son consentement , il faut sans cesse faire réflexion sur les préjugés des hommes , & sur les causes de ces préjugés. On croit bien comprendre les choses , dès qu'on cesse

cesse de les admirer ; & la familiarité nous délivrant de toute appréhension , l'esprit consent volontiers , parce que l'intérêt ne le retient point. Il est inutile de suspendre son consentement , si l'on n'a dessein d'examiner : car qu'importe de tomber dans l'erreur ? Mais il est grand & agréable de juger de tout. Or on ne peut examiner sans peine ; du-moins , pour examiner , faut-il employer du tems , que l'ame faite pour être heureuse , croit perdu , lors que le plaisir , la vanité & l'intérêt ne la sollicitent point. C'est pour cela que le langage ordinaire n'est qu'un galimatias perpétuel. Car tout le monde croit bien sçavoir ou ce qu'il dit , ou ce qu'il entend dire , lors qu'il l'a déjà dit , ou ouï dire plusieurs fois. Il n'y a que les termes nouveaux qui fassent peine , & qui réveillent l'attention ; & ces termes nouveaux , quoi que clairs & exempts d'équivoques , sont toujours suspects , parce que tout le monde est capable d'appréhension , & peu d'une attention suffisante pour découvrir la vérité , & se délivrer d'appréhension. Je remplirois des volumes entiers d'exemples de ces expressions reçues de tout le monde , & dont le sens est indéterminé

& confus. Mais chacun doit se faire un plaisir, d'attacher, s'il le peut, des idées claires aux discours ordinaires; car il y a peu d'occupations plus agréables & plus propres à nous délivrer de nos préjugés, & à nous donner quelque liberté d'esprit.

IX. Par le même principe la plupart des hommes s'imaginent connoître assez bien la cause des effets naturels qui sont ordinaires; & lors qu'on leur en demande la raison, ils croient qu'on doit être content, quoi qu'ils ne disent que ce qu'on sçait déjà bien: parce qu'on croit devoir cesser ses recherches, dès qu'on cesse d'admirer, & qu'il faut consentir à tout, pourvu qu'on n'ait rien à craindre, ou à espérer. D'où vient que d'un œuf il en sort un poulet? C'est la chaleur de la poule qui le couve. Cela est clair: rien n'est plus commun: il en faut demeurer là. D'où vient qu'un grain de blé germe & perce la terre pour y répandre ses racines, & en faire sortir l'épi? C'est la pluie qui fait tout cela; il n'en faut pas davantage: ou si vous n'êtes pas content de ces réponses, ou de semblables, ceux qui passent pour Philosophes vous diront, que *l'humidité & la chaleur,*
ter-

termes fort clairs , font les principes féconds de la génération & de la corruption de toutes choses. Ils vous diront que les petits animaux s'engendrent de *corruption* & de pourriture ; que les grands conservent leur espèce par certaines vertus *séminales* ou *prolifiques* , qui forment & arrangent toutes les parties du *fœtus* : mais que le soleil & la lune président à tout ; ou peut-être un premier mobile, qui donne le mouvement à tous les corps qu'il renferme. On a ouï dire ces belles choses , ou de semblables , étant enfant, à des hommes graves, qu'on appelloit ses Maîtres. Il falloit alors, pour être docile , croire sans examen ; bien retenir & bien redire. On a donc crû & répété tant de fois ces fadaïses , qu'on ne peut plus s'empêcher de les croire , & de les apprendre aux autres.

X. Si un bœuf ou quelque animal d'une nouvelle espèce tomboit des nuës, tous les esprits étonnés & curieux feroient mille réflexions sur un fait très-peu digne de leur application. Mais que tous les animaux sortent du sein de leurs mères d'une manière uniforme , & par des loix infiniment sages ; cela est trop ordinaire , pour être le sujet de leurs ré-

fléxions & de leurs recherches. C'est la *nature* qui fait ces merveilles. Ce grand mot explique tout. On demeure content. On ne suspend point son jugement. On croit : mais que croit-on ? Que la nature fait tout : rien n'est plus clair. Doutera-t-on ? Examinera-t-on des choses que l'on a dites ou oui dire mille & mille fois ? Et où en serions-nous réduits ? Méditer , il en coûte trop. Devenir écolier , il n'est plus tems. On nous consulte : c'est donc à nous à répondre & à juger.

XI. Où feroient les athées & les libertins , si les hommes faisoient quelque réflexion , je ne dis pas sur eux-mêmes , je dis sur les ouvrages de Dieu les moins estimables , sur une feuille , une graine , un moucheron ? Mais ils ont vû ces merveilles étant enfans. Ils y sont accoutumés avant qu'ils pûssent penser par ordre , réfléchir , suspendre leur consentement. On leur en a inspiré du mépris. Ainsi ils sont environnés d'ouvrages admirables , sans qu'ils s'en apperçoivent. Ils sont eux-mêmes le chef-d'œuvre des ouvrages de Dieu , & ils pensent moins à examiner ce qu'ils sont , qu'à toute autre chose.

XII.

XII. Mais il est bien plus utile de suspendre son consentement dans les sujets de Morale, qu'en toute autre rencontre. Car ce qui a rapport aux mœurs est très-peu connu, & très-difficile à connoître exactement, à-cause que les principes & les idées que nous avons de cette matière, sont obscurcies par les passions, qui ne nous laissent quelque liberté d'esprit, qu'à l'égard des vérités qui nous touchent peu. Ainsi dans les sujets de Morale, on évite l'erreur presque autant de fois qu'on suspend son consentement; & ces erreurs sont toujours de conséquence. Ce n'est pas que souvent on ne soit obligé d'agir, avant que d'avoir reconnu clairement ce qu'on doit faire. Mais quoi qu'on doive agir, on ne doit jamais croire, avant que l'évidence y oblige. Je ne prétens pas non-plus qu'il faille toujours demeurer dans le doute: car entre douter & croire il y a des différences infinies qui n'ont point de nom particulier. On doute, lors que tout est également vrai-semblable. On croit, lors que tout est évident. Mais comme il y a des vrai-semblances plus grandes & plus petites à l'infini, l'esprit doit mettre chaque chose dans son rang,

pour être bon juge. Et c'est toujours la lumière & l'évidence qui doivent régler ses décisions. Car quoi qu'un principe ne soit pas évident, il est peut-être évident que ce principe est vrai-semblable. Ainsi l'ame doit suspendre son consentement, & l'examiner, si le tems le permet. Elle doit le regarder comme vrai-semblable, & lui attribuer le degré de vraisemblance que la lumière & l'évidence lui donnent. Car enfin, les jugemens de la volonté ne doivent pas avoir plus d'étendue que les perceptions de l'esprit : il faut suivre pas-à-pas la lumière, & ne pas la prévenir. Dès qu'on juge précisément, parce qu'on le veut, & avant qu'on y soit obligé par l'évidence, ce jugement venant de nôtre fond, & non de l'action de Dieu en nous, est sujet à l'erreur; & quoi que par hazard il soit juste, il n'est point justement rendu, parce qu'il faut faire usage de sa liberté *autant qu'on le peut*, ainsi que j'ai déjà dit plusieurs fois.

XIII. Qu'un homme passe seulement un an dans le commerce du monde, entendant tout ce qu'on dit, & n'en croyant rien; rentrant en soi-même à tous momens, pour écouter si la vérité
in-

intérieure tient le même langage , & suspendant toujours son consentement , jusqu'à ce que la lumière paroisse : je le tiens plus sçavant qu'Aristote , plus sage que Socrate , plus éclairé que le divin Platon. Mais j'estime encore plus la facilité qu'il aura de méditer & de suspendre son consentement , que toutes les vertus des plus grands hommes de l'antiquité Payenne : parce que s'il cultive un fond qui ne soit point ingrat , il aura acquis par son travail plus de force & de liberté d'esprit qu'on ne peut se l'imaginer. Qu'il y a de différence entre la Raison & l'opinion ; entre le maître intérieur qui convainc par l'évidence , & les hommes qui persuadent par instinct , par le geste , par le ton , par l'air & les manières ; entre les hommes & trompés & trompeurs , & la Sagesse éternelle, la vérité même ! Que ceux qui n'ont point fait de réflexion sur ces choses , me condamnent , & commencent par renoncer à la Raison.

XI V. Si les hommes vouloient bien suspendre leur consentement à l'égard même des faits , desquels on ne peut s'instruire en consultant la vérité intérieure , & sur lesquels il semble qu'on soit obligé de croire ce qu'on en dit ; de combien

d'erreurs & d'inquiétudes se délivreroient-ils, en faisant quelque usage de leur liberté? Rien ne fait plus de mal dans le monde, que l'opinion qu'on a des choses : mais l'opinion qu'on a des personnes excite encore une infinité de passions. La médifance, la calomnie, les faux rapports sont souvent la cause de l'oppression des innocens, des haines irréconciliables, & quelquefois même des combats & des guerres sanglantes. Il ne faut qu'un mot mal-entendu, & plus mal interprété, pour mettre aux champs un esprit léger. On ne veut point d'éclaircissemens : mais si l'on en veut, les gens ne sont pas toujours en humeur d'en donner. Que faire à cela? Ne rien croire de ce qu'on dit, suspendre son consentement, & se souvenir de ces paroles du Sage, *Qui cito credit, levis est corde* : car la plus grande marque de petitesse d'esprit, c'est de croire légèrement toutes choses. Quoi ! ne doit-on pas sçavoir que la plus-part des hommes empoisonnent les paroles & les actions les plus innocentes, je ne dis pas par une malice noire, mais par intérêt, par divertissement, par esprit, par une malignité naturelle? Ne doit-on pas avoir remarqué,

que

que presque tous les bruits qui courent se trouvent faux dans la suite ; & que lors que les gens de parti ont intérêt que tel soit honnête , ou malhonnête homme , la renommée le déguise & le transforme en un moment ? Que chacun fasse réflexion sur soi-même. Combien a-t-on porté de jugemens faux & téméraires sur tout ce qu'on a ouï dire des personnes qu'on n'aime pas ? Cependant , qu'on y prenne garde, si on se laisse une fois aller à croire le mal qu'on entend dire , l'imagination & les passions ne se tairont pas , & en feront croire encore beaucoup davantage. Car l'imagination & les passions ne manquent jamais de répandre sur les objets qui les excitent , leurs dispositions & leur malignité ; de-même que les sens répandent sur les corps les qualités sensibles dont ils sont touchés : car autrement , comment les passions pourroient-elles justifier leurs emportemens & leurs injustices ? Il ne faut pas toujours attribuer aux autres ce que nous sentons en nous-mêmes : & comme ce défaut est ordinaire , dès qu'on nous parle de quelqu'un , nous pouvons craindre qu'on y tombe, & que celui qui nous parle ne nous dit pas tant la vérité , que ce qu'il

qu'il croit véritable. De-sorte que pour ne se point tromper dans l'opinion qu'on a des personnes, il faut suspendre son consentement, & regarder ce qu'on en dit seulement comme vrai-semblable. On doit se défier des hommes, & toujours être sur ses gardes contre leur malignité: la prudence le veut ainsi. Mais il n'est pas permis de les condamner en soi-même: il faut laisser à Dieu seul la qualité de juge & de scrutateur des cœurs, si l'on ne veut se mettre au hazard de commettre mille injustices.

X V. Pour faire clairement comprendre la nécessité qu'il y a de travailler à acquérir quelque liberté d'esprit, ou quelque facilité à suspendre le consentement de la volonté; il faut sçavoir que lors que deux ou plusieurs biens sont actuellement présens à l'esprit, & qu'il se détermine à leur égard, il ne manque jamais de choisir celui qui dans ce moment lui paroît le meilleur; je suppose égalité dans tout le reste. Car comme l'ame n'est capable d'aimer que par le mouvement naturel qu'elle a vers le bien, elle aime infailliblement ce qui a plus de conformité avec ce qu'elle aime invinciblement.

XVI.

XVI. Mais il faut prendre garde, qu'elle peut toujours suspendre son consentement, & ne pas se déterminer dans le tems même qu'elle se détermine, principalement à l'égard des faux biens. (Je suppose que la capacité qu'elle a de penser, ne soit point remplie par quelques sentimens ou mouvemens trop violens.) Car enfin, on peut retenir son consentement, jusqu'à ce que l'évidence oblige à le donner. Or on ne peut jamais voir évidemment, que les faux biens soient des vrais biens, puis qu'on ne voit jamais évidemment ce qui n'est pas. Ainsi, quoi qu'on ne puisse s'empêcher de se déterminer vers les biens les plus apparens, on peut, en suspendant son consentement, n'aimer que les plus solides. Car on ne peut suspendre son jugement sans réveiller son attention; & l'attention d'esprit fait évanouir toutes les vaines apparences & les vrai-semblances qui séduisent les négligens, les esprits foibles, les ames serviles vendues au plaisir, & qui ne combattent point pour la conservation & l'augmentation de leur liberté, en un mot, ceux qui ne peuvent supporter le travail de l'examen, & qui consentent imprudemment à tout
ce

ce qui flatte leur concupiscence. Il n'y a donc rien de plus nécessaire que la liberté de l'esprit pour n'aimer que les vrais biens , pour vivre selon l'ordre , pour obeir inviolablement à la Raison , pour acquérir la vraie & la solide vertu. Et toutes les occupations qui peuvent contribuer à donner à l'esprit quelque facilité de suspendre son consentement , jusqu'à ce que la lumière de la vérité paroisse , sont toujours très-utiles aux hommes , qui ont une inclination naturelle à juger promptement & cavalièrement de toutes choses , & par conséquent un penchant extrême à tomber dans l'erreur & dans le désordre.

CHAPITRE VII.

De l'obeïſſance à l'ordre. Moyens pour acquérir la diſpoſition ſtable & dominante de lui obeïr. Cela ne ſe peut ſans la grace. Combien le bon uſage de la force & de la liberté y contribuent par la lumière qu'il fait naître en nous, par le mépris qu'il nous inſpire pour nos paſſions, par la pureté qu'il conſerve & rétablit dans nôtre imagination.

I. **L**A facilité qu'on a de ſe rendre attentif, & celle de retenir ſon conſentement, juſqu'à ce que l'évidence oblige à le donner, ſont des habitudes néceſſaires à ceux qui veulent être ſolidement vertueux. Mais la ſolide vertu, la vertu accomplie en toutes manières ne conſiſte pas ſeulement dans ces deux grandes & rares diſpoſitions d'eſprit; il faut y ajouter une obeïſſance exacte à la loi divine, une délicateſſe générale ſur tous ſes devoirs, une diſpoſition ſtable & dominante de régler ſur l'ordre connu tous les mouvemens de ſon cœur & toutes les démarches de ſa conduite, en un mot l'amour de l'ordre. Car à quoi ſert à
l'hom-

l'homme d'avoir assez de force & de liberté d'esprit pour découvrir les vérités les plus cachées, & pour éviter jusqu'aux moindres erreurs, s'il ne vit pas selon ses lumières, s'il combat ou s'il abandonne la vérité connue, & s'il se soustrait de l'obéissance qu'il doit à l'ordre, loi inviolable, loi éternelle, loi divine ? Certainement cela ne peut servir qu'à le rendre plus criminel & plus coupable aux yeux de celui qui aime l'ordre invinciblement, & qui punit indispensablement tout désordre.

II. Mais comment acquérir cette disposition stable & dominante de régler sur l'ordre connu tous les mouvemens de son cœur & toutes les démarches de sa conduite ? Ce qu'il faut faire pour cela est évident par le quatrième Chapitre. Les actes forment les habitudes : il faut donc prendre souvent des résolutions fermes & constantes d'obéir à l'ordre, & de lui sacrifier toutes choses. Car en réitérant souvent ces résolutions actuelles, & en les suivant du-moins en partie, on pourra peu-à-peu s'en faire quelque disposition habituelle. Cela est assez facile à concevoir ; mais cela n'est nullement facile à faire. Car comment prendre
cette

cette résolution héroïque de sacrifier à la loi divine jusqu'à sa passion dominante ? Certainement cela n'est pas possible sans le secours de la grace. Un homme sans la grace peut se donner la mort, il peut désirer de rentrer dans le néant : mais le néant n'est point si terrible que cet état désolant, de vivre sans ce qu'on aime. Le néant est un milieu entre le bonheur & le malheur. On peut donc souhaiter de n'être point, lors qu'on est malheureux, & désespéré dans son malheur. Mais on ne peut souhaiter d'être malheureux, parce qu'on veut invinciblement être heureux. Ainsi, sans une foi ferme, sans l'espérance de trouver un bonheur plus solide que celui qu'on quitte, l'amour propre, quelque éclairé qu'il soit, ne peut pas seulement inspirer le dessein de sacrifier sa passion dominante. Cela ne se peut contester.

III. Or cette foi & cette espérance sont des dons de Dieu pour plusieurs raisons, dont la principale, ce me semble, est qu'il n'est pas naturellement possible, qu'un homme dissipé sans cesse par les objets qui flattent ses sens, & qui excitent ses passions, puisse assez prendre sur lui-même, pour examiner les vérités

tés de la Religion avec autant d'attention & de persévérance qu'il en faut pour s'en convaincre pleinement & pour s'y soumettre, si Dieu par une grace particulière ne lui fait trouver du goût dans cette sorte d'application. Néanmoins, comme on peut faire servir la nature à la grace en mille manières, on doit, par un principe d'amour propre éclairé, faire effort pour rentrer en soi-même, pour affermir sa foi, & augmenter son espérance. Il faut expliquer ces vérités plus au-long.

IV. Tout homme veut invinciblement être heureux, mais d'un bonheur solide & durable. Nul homme ne veut être trompé, & principalement dans une chose d'aussi grande conséquence qu'est le salut éternel. Ainsi tout homme qui a déjà acquis quelque force & quelque liberté d'esprit, ou même qui n'est point tellement vendu au péché & asservi au plaisir actuel, qu'il ne puisse encore faire quelque réflexion sur le chemin qui conduit à la vie, doit & peut s'assurer une bonne fois, si son être est immortel, s'il y a un Dieu jaloux & inexorable, si l'ordre est une loi inviolable, & si toute action conforme ou contraire à cette loi, fera

fera infailliblement récompensée ou punie. L'amour propre éclairé, le desir d'être solidement heureux est sans doute une grace suffisante pour le porter à quelque examen des vérités de la Religion. Il peut se priver pour un moment d'un plaisir léger, pour chercher la jouissance d'un plaisir solide & durable. Car vouloir cesser d'être pour quelque tems accidentellement heureux, pour l'être solidement pendant toute l'éternité, rien n'est plus raisonnable & conforme à l'amour propre éclairé.

V. Il ne dépend point de l'homme que l'Evangile lui, soit annoncé. Il ne dépend point de lui de tomber dans une conversation ou sur un livre qui puissent le convaincre & le convertir, à-cause des circonstances favorables de la grace & de son état présent. Mais il dépend de lui, ou il en a dépendu, de conserver quelque force & quelque liberté d'esprit, & de ne pas laisser corrompre son imagination de manière, que la grace lui étant donnée, elle soit infructueuse; de manière, dis-je, que le goust des vrais biens, la délectation spirituelle ne se fasse presque plus sentir, à-cause de l'abondance, de la vivacité & de la force des
plai-

plaisirs sensibles qui le troublent & qui le captivent. Car, comme j'ai déjà dit, c'est par le moyen de cette délectation spirituelle, que les vérités de la Religion frappent vivement l'esprit. Sans elle on lit l'Ecriture, comme les Juifs, un voile sur les yeux. Le Prédicateur parle aux oreilles, les miracles & les prodiges étonnent les sens : mais Dieu ne parle point au cœur. C'est l'attention qui est la cause naturelle de la lumière. Mais d'ordinaire, dès que le plaisir cesse, aussitôt l'attention manque ; du-moins cette espèce d'attention favorable, qui rend agréable la lumière, & qui la fait aimer ; cette espèce d'attention qui prépare l'ame au mouvement vers le bien, à-cause que le plaisir est le caractère naturel du bien, & que l'ame en tout tems veut invinciblement être heureuse.

VI. Neanmoins, comme l'on veut être solidement heureux, on peut sacrifier en partie les faux plaisirs, quoi que présens, aux plaisirs solides, quoi que futurs. On peut même rechercher ceux-ci plutôt que ceux-là, lors que l'espérance & l'apparence actuelles du bien sont en proportion réciproque. L'expérience nous apprend ces vérités : car
sou-

souvent on quitte un plaisir léger , lors qu'on a quelque espérance d'en posséder un plus solide. Mais comme on veut invinciblement être heureux , & actiuellement heureux, on ne peut résister long-tems à l'attrait actuel & continuel des plaisirs sensibles , quelque force & quelque liberté d'esprit qu'on ait acquise. On ne peut vouloir remettre à être heureux après la mort , qui paroît à l'imagination un anéantissement véritable ; à l'imagination , dis-je , toujours sans la grace maîtresse de la Raison , gouvernante des passions , principe intérieur de tous les grands mouvemens qui ébranlent l'ame. Ainsi on voit bien , que d'un côté celui qui pèche & qui ne travaille pas à conserver la force & la liberté de son esprit , mérite d'être puni ; & de l'autre , que la loi & la Philosophie la plus éclairée ne peuvent donner à l'ame corrompue & affoiblie par le péché originel , assez de santé & de force pour marcher dans le chemin qui conduit au bonheur : ce que St. Paul fait voir dans toute l'Epître aux Romains.

VII. Il faut donc que l'homme capable de Raison , capable de bonheur , fasse usage de toute la force & de toute la

liberté d'esprit qui lui reste, pour s'instruire de ce qui peut augmenter sa foi & fortifier son espérance, par lesquelles il peut tendre à son bonheur, & sans lesquelles je viens de faire voir qu'il n'est pas possible de prendre seulement le dessein de sacrifier sa passion dominante. Mais quoi ! sacrifier sa passion dominante pour devenir heureux ? Cela se contredit. Du-moins cela est-il effrayant & rebutant. Il est vrai ; mais c'est lors que la passion a ses charmes : il faut donc les lui ôter. Je ne prétens pas qu'on la sacrifie avec tous les ornemens qui la déguisent. Au-contraire, puis qu'on ne veut pas être trompé, puis qu'on veut être solidement heureux, je prétens qu'on doit tâcher à la reconnoître telle qu'elle est, à en découvrir le ridicule qui la fasse mépriser, ou le dérèglement qui en donne de l'horreur. Je prétens qu'on doit & qu'on peut se mettre l'esprit en tel état par la force de son espérance & de sa foi, qu'il puisse par le secours de la grace faire avec plaisir, ou du-moins avec joye, ce sacrifice qui lui paroissoit si terrible. Au-reste, c'est nécessité. Il faut ou périr sans ressource avec nos richesses prétendues, ou s'en décharger pour arriver

river heureusement au port , où nous retrouverons des biens solides qui ne seront plus sujets aux tempêtes & aux orages.

VIII. Pour cela il faut étudier l'homme, se connoître soi-même , sa grandeur, ses foiblesses, ses perfections , ses inclinations, & se bien convaincre de l'immortalité de son être: examiner avec soin la différence des deux parties dont l'homme est composé , & les loix admirables de leur union : de là s'élever à l'Auteur de ces loix, & à la cause véritable de tout ce qui se passe en nous & dans les objets qui nous environnent : contempler Dieu dans les attributs que renferme l'idée vaste & immense de l'Etre infiniment parfait , & n'en juger jamais par rapport à soi ; mais soutenir , s'il est nécessaire , la vûe de son esprit sur un sujet si abstrait & si profond , par les effets visibles de la cause universelle : sur tout examiner les rapports de la conduite de Dieu aux attributs divins , & reconnoître comment cette conduite doit nécessairement être la règle de la nôtre : pénétrer enfin dans ses desseins éternels, & reconnoître du moins qu'il est lui-même la fin de son ouvrage , & l'ordre immuable sa loi : re-

venir à soi-même, se comparer à l'ordre , & se reconnoître tout corrompû : sentir ses inclinations basses & indignes , & demeurer confus : se condamner comme criminel , comme ennemi de son Dieu , comme n'entrant point dans ses desseins , & n'obeïssant point à sa loi , mais sans cesse à la loi honteuse de la chair & du sang : humble & tremblant devant un Dieu jaloux de sa gloire , & vengeur des crimes , craindre la mort & l'enfer , sa juste & terrible vengeance , chercher avec empressement un Médiateur , & trouver enfin Jesus Christ Fils unique de Dieu , victime sur la croix pour les péchés du monde , & maintenant assis à la droite du Dieu vivant , établi Seigneur de toutes choses , & consacré Souverain Prêtre des vrais biens ; jadis mis à mort hors de Jérusalem comme un criminel , & aujourd'hui dans le temple , dans le Saint des Saints devant la face de son Pere , toujours vivant pour intercéder pour les pécheurs , & les combler de bénédictions & de graces ; mais enfin leur juge inexorable au jour des vengeance du Seigneur ; jour éternel qui finira tous les tems , & qui réglera pour jamais & les biens & les maux.

IX. Peut-on penser à ces grandes vérités, en être convaincu par de fréquentes méditations; & trouver toujours ses passions tout-à-fait les mêmes? Ce fafte sensible, & ces charmes qui les environnent, peuvent-ils supporter la lumière vive & pénétrante qui se répand dans l'esprit, lors qu'on pense à la mort, à l'enfer, à ce monde futur, cette Jérusalem céleste éclairée des splendeurs de Dieu même, & environnée du torrent de ses voluptés? Certainement la seule pensée de la mort change la face de toutes choses dans ceux qui ont encore quelque reste de sentiment, quelque force & quelque liberté d'esprit. Mais cette alternative inévitable de deux éternités si contraires qui succèdent aux derniers moments, rompt tous les desseins, & efface toutes les idées que les passions nous présentent: du moins n'est-il pas possible qu'elles justifient leurs excès & leurs dérèglemens dans ces tems de réflexion.

X. Que si l'on ajoute à ces vérités que la Raison découvre, lors qu'elle est conduite par la foi, ce que la seule Raison apprend de la différence de l'ame & du corps, & des loix de l'union de ces deux substances; il ne sera pas si difficile de

reconnoître la malignité des passions, & de mépriser les caresses flatueuses qui séduisent invinciblement les esprits foibles. Car enfin, lors qu'on a fait de sérieuses réflexions sur le jeu de sa machine, on aime quelquefois mieux la conduire, que de s'en laisser emporter : & quand on s'est bien convaincu, que tout l'éclat & les charmes des objets sensibles dépendent uniquement de la manière dont la fermentation des humeurs & du sang les fait regarder, le désir qu'on a d'être solidement heureux porte ailleurs nos pensées, & répand quelquefois le dégoût & l'horreur sur ces vains objets : vains sans doute & méprisables, puis que leur éclat cesse, dès que la fermentation diminue, ou que la circulation du sang fournit le cerveau d'esprits tout nouveaux : vains pour mille autres raisons qu'il est inutile d'exposer. Ils passent, & cela suffit. Mais ils passent de manière, qu'ils entraînent & qu'ils perdent pour l'éternité ceux qui s'y attachent.

XI. Qu'un chacun examine donc sa passion dominante sur les principes que la vraie Philosophie fournit, & sur les vérités de la foi, dont il a dû se convaincre par le bon usage de la grâce & de la liberté ;

liberté; car rien n'est plus raisonnable que la Religion, quoi qu'il faille du secours pour la bien comprendre & pour s'y soumettre: que chacun, dis-je, examine à la lumière de la Raison & de la foi, la passion qui le captive, & il se trouvera du-moins dans quelque désir d'être délivré de sa tyrannie. Peu-à-peu les charmes qui l'enchantotent se dissipent: il aura honte de lui-même, de s'être laissé sottement séduire: & si la fermentation du sang & des humeurs cesse pour quelque tems, & que les esprits animaux changent de route, il se trouvera en tel état, que chagrin contre l'objet de ses inclinations, il ne pourra pas même en supporter la présence.

XII. Néanmoins qu'on ne cesse pas de veiller sur soi-même, de se défier de ses forces, & de méditer les sujets qui rendent les passions ridicules & méprisables: car il ne faut pas s'imaginer d'être en liberté, parce qu'on n'est point actuellement maltraité. L'imagination demeurera long-tems salie par l'impres-
sion de la passion qui a régné: car les playes que le cerveau a reçues par l'action des objets & par le mouvement des esprits, ne se guérissent pas facilement.

Comme les esprits animaux passent naturellement dans les endroits du cerveau les plus ouverts ou les plus exposés à leur cours, il est impossible que les blessures de l'imagination se guérissent, si l'on ne détourne sans cesse le cours des esprits qui les renouvelle : car il n'est pas possible de refermer une playe, lors qu'on y enfonce à tous momens le poignard qui l'a faite, ou quelque chose qui la renouvelle & qui l'aigrisse.

XIII. Mais les esprits ne vont pas seulement d'eux-mêmes, & comme par hazard, dans les playes que le cerveau a reçues par l'action des objets sensibles; ils sont déterminés à y passer sans cesse par le plaisir que l'ame en reçoit, & sur tout par la construction admirable de la machine, qui jouë son jeu, sans attendre les ordres de la volonté, & souvent même, à-cause du péché, contre ses ordres. Ainsi, dès qu'on cesse de résister, & de faire diversion dans les esprits, les passions se renouvellent & se fortifient. Or il n'y a point d'autre moyen de faire diversion & révulsion dans les esprits, que de se mettre à la présence de certains objets, & s'occuper de pensées auxquelles différens cours d'esprits animaux sont

at-

attachés par les loix de l'union de l'ame & du corps. Car le cours des esprits ne dépend point immédiatement de nos volontés : il n'en dépend, que parce que les pensées qui déterminent le mouvement de ces esprits, en dépendent, ainsi que j'ai fait voir dans le Chapitre V. Il n'est donc pas possible de se délivrer de ses passions, si l'on n'évite avec soin les objets qui les excitent, & si l'on ne s'occupe l'esprit de pensées propres à les rendre ridicules & méprisables, ainsi que je viens de dire. Mais j'expliquerai encore cela plus particulièrement dans la suite.

XIV. Afin qu'on fasse encore davantage de réflexion sur les vérités que je viens d'exposer, je croi devoir dire en particulier, que ni la prière de l'invocation, ni les bonnes oeuvres, ni même la grace de Jesus Christ, ne guérissent point les blessures que le cerveau reçoit par le mouvement violent & déréglé que les passions excitent dans les esprits. Non, la grace de Jesus Christ la plus sublime, celle du Batême, celle que reçoit une ame qui communie avec les dispositions les plus saintes, ne guérit point sans miracle ces sortes de maux. Il est vrai que la grace de la justification nous don-

ne droit aux secours nécessaires pour résister à l'effort actuel des passions ; mais elle ne nous délivre point de leurs attaques , elle ne referme point les playes que le cerveau a reçues par l'action des objets sensibles. Dieu ne fait point de miracles sur nôtre corps dans le tems qu'il nous justifie : il nous laisse toutes nos foiblesses. Le Batême ne nous délivre point de nôtre concupiscence : & le nouveau Chrétien que la goutte incommode , ou que quelque passion inquiète , ne se trouve point guéri de ces maux fâcheux ; il reçoit seulement les secours nécessaires pour supporter patiemment la douleur qui le maltraite , & impatiemment, mais généreusement, les caresses de la passion qui le sollicite & qui le cajole.

XV. Il faut dire à-peu-près la même chose des prières ou des bonnes œuvres : elles obtiennent de Dieu les secours nécessaires au combat , mais elles ne nous délivrent point de nos misères ; si ce n'est qu'à-force de combattre & de résister , on fasse prendre naturellement un autre cours aux esprits : car alors nos playes se guérissent & se referment ; parce que pour guérir les blessures du cerveau , aussi-bien que celles des autres parties

parties de nôtre corps , il suffit que rien n'empêche les parties séparées de se rejoindre.

XVI. Or la raison pour laquelle la grace ne nous délivre point de nos passions , ni le Batême de l'effort continuel de nôtre concupiscence; c'est que la puissance de la grace de Jesus Christ paroît bien davantage par les victoires continuelles que les justes remportent contre leurs ennemis domestiques ; c'est que le mérite des Saints en devient & plus pur & plus grand ; c'est enfin que la gloire répondant aux mérites , la cité sainte , le temple éternel , le grand ouvrage de Jesus Christ en reçoit mille & mille beautés , qu'il n'auroit pas , si nos passions ne nous livroient sans cesse mille & mille combats. St. Paul étoit juste , mais il sentoît dans sa chair une loi opposée à celle de l'esprit qui l'animoit. Il demanda souvent à Jesus Christ , qu'il le délivrast de ce qu'il appelle , écrivant aux Corinthiens , *éguillon de sa chair*. Mais Jesus Christ lui répondit : *Ma grace vous doit suffire ; car c'est dans les faiblesses que ma puissance paroît , & que la vérité se purifie*. Aussi St. Paul se glorifioit-il dans les infirmités , les persécutions , les or-

trages, *afin*, dit-il, *que la puissance de Jéfus Chrifl habitât en lui.*

XVII. Qu'on ne foit donc pas furpris, fi l'ufage des Sacremens laiffe le corps tel qu'il le trouve, & ne fortifie que l'homme intérieur, duquel on n'a point de parfaite connoiffance : & qu'on ne fe défefpère pas, de ce qu'on fe voit toujours insulté & maltraité par des paffions criminelles, pourvu qu'on foit toujours ferme dans fa foi, content de fes efperances, & par là inébranlable dans la réfolution de facrifier à Dieu toutes chofes. Que fi on veut, comme on le doit, car on doit toujours éviter les dangers ; fi on veut, dis-je, fe délivrer des mouvemens importuns que les paffions excitent, il faut absolument fe fervir du remède que je viens d'expliquer, & remplir fon efprit de penfées qui faffent diversion & révulfion dans les efprits, & rendent les paffions ridicules & méprifables : il n'y a point d'autre moyen. Mais que ceux qui par un efprit philofophique, ou par le mouvement de l'amour propre éclairé, condamnent les paffions comme des criminelles, ne s'imaginent pourtant pas être déjà juftes aux yeux de Dieu, & ne fe préfèrent point trop prompte-

DE MORALE, CHAP. VIII. 133
promptement à leurs freres. Il faut , au-
tant qu'on le peut , faire servir la nature
à la grace ; mais qu'on se souviennne tou-
jours , que la nature ne justifie pas , &
que souvent la grace opère dans les ef-
prits , & les convertit , sans qu'on y ap-
perçoive de changement.

CHAPITRE VIII.

*Des moyens que la Religion fournit pour ac-
quérir & conserver l'amour de l'ordre.
Jesus Christ est la cause occasionnelle de
la grace : il faut l'invoquer avec con-
fiance. Lors qu'on s'approche des Sa-
cremens , l'amour actüel de l'ordre se
change en habitüel en conséquence des dé-
sirs permanens de Jesus Christ. Preuve
de cette vérité essentielle à la conversion
des pécheurs. La crainte de l'enfer est
un aussi bon motif que le désir de la féli-
cité éternelle. Il ne faut pas confondre
le motif avec la fin. Le désir d'être heu-
reux, ou l'amour propre, doit nous confor-
mer à l'ordre , ou nous assujettir à la loi
divine.*

I. **O**N ne peut acquérir , ou conser-
ver la vertu ou l'amour de l'or-
dre,

dre , que par des résolutions actüelles de lui sacrifier toutes choses : car naturellement ce sont les actes qui produisent & conservent les habitudes. Or on ne peut former la résolution de sacrifier sa passion dominante , sans une foi vive & une ferme espérance ; sur tout , lors que la passion paroît avec ses charmes & ses attraits. Ainsi , comme la lumière éclaire la foi , affermit l'espérance , & fait paroître à l'esprit le ridicule & le dérèglement des passions , nous devons méditer sans cesse sur les vrais biens , rechercher & conserver chèrement dans nôtre mémoire les motifs qui peuvent nous porter à les aimer , & à mépriser ceux qui passent ; & cela avec d'autant plus de soin , que la lumière est soumise à nos volontés , & que si nous vivons dans l'aveuglement , c'est presque toujours uniquement nôtre faute. Je croi avoir prouvé suffisamment ces vérités.

I I. Mais lors que la foi n'est point assez vive , ni l'espérance assez ferme , pour nous faire résoudre à sacrifier une passion , qui s'est rendüe tellement la maîtresse de nôtre cœur , qu'elle corrompt à tous momens nôtre esprit en sa faveur ; tout ce que nous devons & pouvons peut-être faire

faire alors , c'est de chercher dans la crainte de l'enfer & de la juste colere d'un Dieu vengeur , ce que nous ne trouvons point dans l'esperance d'une felicite eternelle : c'est de prier avec ardeur , dans le mouvement que cette crainte inspire , le Sauveur des pecheurs , qu'il augmente nôtre foi & nôtre confiance en lui , sans cesser néanmoins de méditer sur les verités de la Religion & de la Morale , & sur la vanité des biens qui passent : car sans cela on ne peut ni reconnoître ses miseres , ni invoquer son libérateur. Enfin , lors que nous sentons en nous assez de force pour former actuellement la résolution de sacrifier nos passions à l'amour de l'ordre ; alors , quoi que selon les principes que j'ai établis dans les Chapitres précédens , nous puissions absolument par le secours de la grace , en réitérant de semblables actes , acquérir la charité ou l'amour habituel & dominant de l'ordre immuable , il vaut mieux , sans différer , s'approcher des Sacremens , & venir par ce mouvement actuel de l'amour de l'ordre , que le St. Esprit nous inspire , laver ses péchés par la pénitence. C'est assurément la voye la plus courte & la plus seure de changer l'acte en habitude ;

tude ; l'acte , dis-je , qui passe & ne convertit point , en l'habitude qui demeure & qui justifie. Car Dieu ne juge pas des ames sur ce qui est en elles d'actuel & de passager , mais sur les dispositions habituelles & permanentes : & par les Sacremens de la nouvelle Loi , on reçoit la charité justifiante , qui donne droit aux vrais biens , & aux secours nécessaires pour les obtenir. Ce sont là des vérités que je dois maintenant expliquer par des principes certains , ou par l'évidence , ou par la foi.

III. Je croi avoir démontré en plusieurs endroits , & en plusieurs manieres , que Dieu exécute toujours ses desseins par des loix générales , dont l'efficace est déterminée par l'action des causes occasionnelles. J'ai prouvé cette vérité par les effets dont les causes secondes nous sont conniies , & je croi l'avoir démontré par l'idée de Dieu même , parce que son action doit porter le caractère de ses attributs. On peut voir sur cela mes autres Ecrits. Mais si la Raison ne pouvoit nous conduire à cette vérité , l'Ecriture Sainte ne nous permettroit pas d'en douter à l'égard du sujet dont je traite. Car l'Ecriture Sainte nous apprend , que Jesus

sus Christ comme homme n'est pas
 seulement la cause méritoire, mais en-
 core la cause distributive ou occasionnelle
 de toutes les graces : que Jesus Christ
 par son sacrifice a acquis droit sur toutes
 les Nations de la terre, pour lui servir de
 matériaux à la construction du temple
 spirituel de l'Eglise, dont le temple su-
 perbe de Salomon n'étoit que l'ombre &
 la figure : & que maintenant & depuis le
 jour de son ascension, il use de son droit,
 & élève à la gloire de son Pere le temple
 éternel, par la puissance qu'il a receüe de
 lui au jour de ses victoires, lors qu'il a
 été Souverain Prêtre des vrais biens selon
 l'ordre irrévocable de Melchisedech. *Je-
 sus Christ est le Chef de l'Eglise* : il influe
 sans cesse dans les membres qui la com-
 posent, l'esprit qui lui donne la vie &
 la sainteté. *C'est l'Avocat, le Médiateur,
 le Sauveur des pécheurs.* Il est dans le
 Saint des Saints toujours vivant pour in-
 tercéder pour nous, & toutes ses prières,
 ou ses desirs sont exaucés. En un mot,
 Jesus Christ lui-même nous apprend, que
 toute puissance lui a été donnée dans le ciel
 & sur la terre. Or il n'y a pas reçu
 cette puissance, comme Dieu égal au
 Pere, mais entant qu'homme semblable
 à nous;

*Ephes. 4.
 15, 16.*

*1 Joann.
 2: 1.
 1 Tim. 28*

*5.
 Ephes. 5;
 23.*

*Hebr. 7;
 25.*

*Joann. 17;
 42.*

*Matth. 28;
 18.*

*Joann. 13;
 3.*

à nous, & Dieu ne communique sa puissance aux créatures, que parce qu'il exécute leurs volontés, & par elles ses propres desseins : car Dieu seul est cause véritable de tout ce qui se fait dans la nature & dans la grace. Ainsi il est certain par l'Ecriture, que Jesus Christ comme homme est la *cause occasionnelle* qui détermine l'efficace de la loi générale, par laquelle Dieu veut sauver tous les hommes en son Fils & par son Fils.

IV. Il est nécessaire de se bien convaincre de cette vérité essentielle à la Religion, par la lecture du Nouveau Testament, & principalement de l'Epître aux Hebreux : & comme je croi l'avoir suffisamment prouvé dans le *Traité de la Nature & de la Grace*, & dans les *Méditations Chrétiennes*, je ne m'y arrêterai pas davantage. J'écris pour des Philosophes, mais des Philosophes Chrétiens, qui reçoivent l'Ecriture & la Tradition infallible de l'Eglise Universelle; & je tâche d'expliquer les vérités de la foi par des termes clairs & exempts d'équivoque. Car c'est pour cette raison que je dis que Jesus Christ comme homme & Souverain Prêtre des vrais biens, est la *cause occasionnelle* de la grace. Je pourrois dire

natu-

naturelle, *instrumentelle*, *seconde*, *distributive*, ou me servir de quelque autre terme plus commun : mais les termes les plus communs ne sont pas toujours les plus clairs. Quoi qu'on s'imagine les bien entendre, on ne sçait pas trop ce qu'on dit, lors qu'on les prononce ; & si on veut se donner la peine d'examiner ceux-ci, on verra bien que le mot de cause *naturelle* réveille une fausse idée ; que celui de *instrumentelle* est obscur ; que celui de *seconde* est si général, qu'il ne dit rien de distinct à l'esprit ; & que celui de *distributive* est du-moins équivoque & confus. Pour celui de cause *occasionnelle* de la grace, il n'a, ce me semble, aucun de ces défauts, du-moins par rapport aux personnes pour lesquelles uniquement j'ai écrit le *Traité de la Nature & de la Grace*, duquel néanmoins plusieurs autres ont voulu juger, qui n'entendent point trop les principes que j'ai supposés. Car ce terme marque précisément, que Dieu qui fait tout comme cause *véritable*, ainsi que je croi l'avoir démontré en plusieurs endroits, ne donne sa grace que par Jesus Christ, victime immolée sur la croix, & maintenant clarifiée & consommée en Dieu, maintenant

nant Souverain Prêtre des biens futurs ,
Chef de l'Eglise , Architecte du temple
éternel. Il fait comprendre clairement,
que la loi générale de l'ordre de la grace,
c'est que Dieu veut sauver tous les hom-
mes en son Fils & par son Fils : vérité
que St. Paul répète à tous momens, com-
me étant le fondement de la Religion
que nous professons. Peut-être que le
mot propre pour exprimer clairement ce
que la foi nous enseigne de Jesus Christ ,
m'est échappé. Mais qu'on ne se chagri-
ne point contre moi , je suis docile. Je
ne disputerai jamais avec chaleur & avec
entêtement pour des termes. Dès qu'on
m'en donnera de meilleurs , je m'en ser-
virai. Mais j'estime que les meilleurs
sont les plus clairs : qu'on y prenne gar-
de. Car les mots ne sont que pour ex-
primer les pensées. De-sorte que ceux
qui expriment clairement de fausses
pensées , sont en eux-mêmes préféra-
bles à ceux qui expriment confusément
les pensées les plus solides : principale-
ment quand on parle comme je fais ,
dans le dessein d'expliquer & de prouver
clairement des vérités que les Philoso-
phes mêmes ne conçoivent pas trop
bien.

V. Au-refte, je prie qu'on me faffe la juftice, ou qu'on ait pour moi la charité de croire, que ce n'eft ni chagrin contre les perfonnes, ni défir de juftifier mes fentimens ou mes manières, que je réveille maintenant certaines idées. Je croi que ceux qui ne m'ont pas rendu juftice, n'ont eu aucun deffein de m'offenfer; & que s'ils ont jugé un peu trop promptement de mes opinions fur des termes qu'ils n'entendent pas, c'eft l'amour qu'ils ont eu pour la Religion qui les y'a follicités: amour qui ne peut être trop grand, & qu'il eft difficile de retenir, lors qu'il eft auffi ardent que je le reconnois dans quelques-uns de mes adverfaires. Qu'on me pardonne ce petit écart, je reviens.

VI. Dieu n'agit jamais fans raifon, & il n'a que deux raifons générales qui le déterminent à agir: l'ordre qui eft fa loi inviolable, & les loix générales qu'il a établies, & qu'il fuit conftamment, afin que fa conduite porte le caractère de fes attributs. Ainfi, comme il n'arrive rien dans les créatures, que Dieu ne le faffe en elles, & qu'à l'égard des pécheurs l'ordre immuable de la juftice n'exige pas que Dieu leur faffe aucun bien; le pé-
cheur

cheur ne peut rien obtenir , & sur tout la grace , qu'il n'ait recours à la cause *occasionnelle* , qui détermine la cause *véritab*le à la communiquer aux hommes. C'est donc une espèce de nécessité , de sçavoir distinctement quelle est précisément cette cause occasionnelle , afin de s'en approcher avec confiance , & obtenir les secours , sans lesquels j'ai fait voir qu'il n'est pas possible de prendre seulement la résolution de sacrifier à la loi de Dieu sa passion dominante.

VII. Lors qu'un malade craint la mort , & qu'il est pleinement convaincu qu'il n'y a qu'un certain fruit capable de lui rendre la santé ; sa crainte suffit , afin qu'il fasse quelques efforts pour en recouvrer. Le premier homme n'étoit immortel , que parce qu'il sçavoit que le fruit de l'arbre de la vie conservoit la vigueur & donnoit l'immortalité , & qu'il étoit en son pouvoir de s'en nourrir. Ainsi , lors qu'on craint l'enfer , & qu'on sçait distinctement que Jesus Christ est l'arbre de la vie , dont le fruit donne l'immortalité ; ou pour parler clairement & sans équivoque aux Philosophes , lors qu'on sçait que Jesus Christ est la cause *occasionnelle* de la grace , la crainte actuelle

tuelle de la mort éternelle suffit pour l'invoquer, afin qu'il forme par rapport à nous, quelques désirs qui déterminent Dieu comme cause véritable, à nous délivrer de nos maux.

VIII. Or encore un coup, car on ne peut trop imprimer cette vérité dans les esprits, Jesus Christ comme homme est seul la cause occasionnelle de la grace; & il est plus certain & plus seur, que ses désirs influent l'esprit qui nous vivifie, qu'il n'est seur que demain le soleil répandra la lumière, & le feu la chaleur & le mouvement. Le feu respecte le corps des Martyrs: le soleil s'éclipse souvent, & la nuit il nous laisse dans les ténèbres: mais Jesus Christ n'a jamais prié en vain. Car si Jesus Christ avant que de consommer son sacrifice, par lequel il a mérité la gloire qu'il possède présentement, parlant à son Pere, disoit de soi: *Je savois bien, mon Pere, que vous m'exaucez toujours*; certainement aujourd'hui qu'il est entré par son sang dans le Saint des Saints, & qu'il est établi Souverain Prêtre des biens véritables, ce seroit être bien infidèle, que de manquer de confiance en lui. Mais, dira-t-on, le feu communique la chaleur par la nécessité des loix natu-

Hebr. 4:
14, 15.
5: 9.

Luc. 15.

Isaïe 2: 32.

naturelles : on ne peut s'en approcher , sans ressentir son action ; & il dépend au contraire de Jesus Christ , de prier pour ceux qui l'invoquent. Cette différence est véritable. Mais quoi ! doutera-t-on de la bonté de Jesus Christ ? Oubliera-t-on qu'il porte la qualité de Sauveur des pécheurs ? Se défiera-t-on des promesses qu'il nous a faites en tant d'endroits de son Evangile ? Qu'on se souvienne que nous avons en lui un Pontife qui a éprouvé nos maux , & compatissant à nos foiblesses : qu'il ne souhaite rien tant que d'achever son grand ouvrage , le temple éternel , dont nous devons être les pierres vivantes ; & que , comme il le dit lui-même , tout est en joye dans le ciel , lors qu'un pécheur se convertit : & qu'on s'approche dans ces pensées du trône de sa grace , du vrai Propitiatoire avec confiance. Qu'on demande , on recevra : qu'on cherche , on trouvera : qu'on frappe , & on aura enfin la liberté d'entrer. *Qui conque invoquera le nom du Seigneur , sera sauvé.* L'Ecriture nous apprend ces vérités.

IX. Ainsi , supposé qu'un homme craigne les jugemens terribles du Dieu

vivant, croye en J. Christ, & l'invoque comme son Sauveur, & qu'enfin il reçoive de lui assez de force pour former cette résolution héroïque de renoncer à sa passion dominante : ce qu'il doit faire en cet état, c'est de venir, sans différer, se jeter aux pieds du Prêtre, afin de recevoir par le Sacrement de Pénitence, l'absolution de ses péchés, & la charité justifiante, que les pécheurs reçoivent par ce Sacrement, lors qu'ils s'en approchent par le mouvement qu'inspire le St. Esprit, quoi qu'il n'habite point encore en eux. Voici la preuve de ce que j'avance.

X. Jesus Christ après sa résurrection s'apparut à ses Apôtres, & leur dit : *La* Ioann. 20.
paix soit avec vous. Comme mon Pere m'a ^{21.}
envoyé, je vous envoie aussi de-même. Et
ayant dit ces paroles, il souffla sur eux, &
leur dit : Recevez le Saint Esprit. Les pé-
chés seront pardonnés à ceux à qui vous les
pardonnerez, &c. D'où il est clair premièrement, que les Apôtres, & les Prêtres par conséquent, ont le pouvoir de remettre les péchés ; & cela ne peut guères se contester. En second lieu, que ce Sacrement, & même tous ceux de la nouvelle Alliance, pour d'autres raisons que cel-

les que je donne présentement, confèrent la charité justifiante, ou l'amour habituel & dominant de l'ordre immuable. Car Dieu ne juge point d'une ame sur ce qu'il connoit en elle de passager & d'actuel, mais sur les dispositions stables & permanentes. Donc l'amour actuel de l'ordre ne justifie pas, mais l'amour habituel. Car Dieu, qui aime l'ordre inviolablement, ne peut pas aimer un cœur déréglé, un cœur plus disposé au mal qu'au bien. Or le Prêtre a le pouvoir de remettre les péchés. Donc il a celui de rendre le pécheur agréable à Dieu. Son absolution change donc l'acte en l'habitude, en disposition permanente. Car enfin, le Prêtre ne peut pas juger de l'état du pénitent, mais seulement de sa résolution actuelle. Il ne peut juger du pénitent que sur la déclaration que le pénitent lui fait : & le pénitent lui-même ne peut sçavoir, si l'amour qu'il a pour l'ordre est habituel, ou non. Car on ne peut juger de soi, que par le sentiment intérieur qu'on en a ; & ce sentiment ne représente que les actes qu'on sent actuellement, & nullement les habitudes, si elles ne sont excitées.

XI. De là il est évident, que c'est
une

une erreur très-pernicieuse, de croire que l'absolution du Prêtre ne délivre le pénitent que de la peine éternelle dûë au péché. Car le Prêtre n'ayant aucun moyen de reconnoître moralement, qu'un pénitent soit juste aux yeux de Dieu, il ne pourroit jamais donner l'absolution qu'au hazard, si le Sacrement ne changeoit pas l'acte, ou la résolution actuelle dont on a sentiment intérieur, en disposition habituelle, qui ne se fait point sentir. De plus, est-ce avoir le pouvoir de remettre les péchés, que de laisser le pécheur dans la mort du péché, & ne faire du bien qu'aux justes ? Il faut donc qu'il y ait en Jesus Christ un désir permanent & efficace, en conséquence de la puissance que Dieu lui a donnée en l'établissant cause occasionnelle de la grace ; que l'état du pénitent change par l'absolution du Prêtre ; & qu'il soit délivré de la *coulpe* du péché, aussi-bien que de la peine éternelle qui lui est dûë.

XII. Certainement, quand on compare ensemble les deux Alliances de Dieu avec les hommes, pour en découvrir les rapports, les biens promis par la Loi avec ceux que Jesus Christ nous a mérités, & dont il est le dispensateur ; on

voit bien que l'Auteur de la Loi donnant droit par ses promesses aux biens temporels, Jesus Christ Médiateur de la nouvelle Alliance, doit aussi donner droit aux vrais biens, aux biens éternels : & qu'ainsi nos Sacremens doivent opérer la grace ou la charité justifiante dans ceux qui les reçoivent, laquelle seule donne droit à ces vrais biens. Car il est certain, que Dieu qui aime l'ordre, ne peut pas donner le ciel à ceux qui sont plus disposés au mal qu'au bien, à ceux qui sont actuellement dans le désordre. Aurreste, le Concile de Trente a défini ce que je viens d'établir. C'est un article de nôtre foi, que les Sacremens de la nouvelle Alliance opèrent la grace ou la charité justifiante ; & que le pécheur qui s'approche du Sacrement de Pénitence par le mouvement que lui inspire le St. Esprit, mouvement qui ne le justifie point, car le St. Esprit n'habite point encore en lui, comme le dit le Concile, & pour les raisons que je viens d'expliquer ; que ce pécheur, dis-je, reçoit véritablement la charité habituelle de la justification, par l'efficace du Sacrement que le Sauveur des pécheurs a établi pour les délivrer de la captivité du péché.

*Seff. 7.
Can. 8.*

*Seff. 14.
Chap. 4.
Can. 5.*

XIII. Il est donc évident, que le pécheur contrit par quelque motif que ce puisse être, car il n'importe, lors qu'il se sent touché de repentir, & qu'il a obtenu par ses prières, ou autrement, assez de force pour former la résolution généreuse de ne plus pécher, ou de renoncer à sa passion dominante; doit promptement avoir recours à la pénitence, pour recevoir par ce Sacrement; ce qu'apparemment il ne pourroit point obtenir par les prières ordinaires.

• XIV. Je sçai bien que plusieurs personnes condamnent la crainte de l'enfer, comme un motif d'amour propre qui ne peut produire rien de bon: motif néanmoins que j'ai pris, comme étant le plus vif & le plus ordinaire pour s'exciter à faire les choses qui nous peuvent conduire à la justification. Je sçai, dis-je, qu'ils rejettent ce motif comme inutile, & approuvent au-contraire l'espérance de la récompense éternelle, comme un motif saint & raisonnable, & dont les plus gens de bien s'animent à la vertu, selon ces paroles de David, toujours si rempli d'ardeur & de charité: *Inclinavi cor meum ad faciendas justificationes tuas in æternum* PROPTER RETRIBUTION M.

Cependant , vouloir être heureux , ou ne vouloir pas être malheureux , c'est la même chose ; rien n'est plus facile à comprendre. La crainte de la douleur , le désir du plaisir ne font l'un & l'autre que des mouvemens d'amour propre. Mais l'amour propre en lui-même n'est point mauvais. Dieu le produit sans cesse en nous. Il nous porte invinciblement au bien , & par ce même mouvement il nous détourne invinciblement du mal. Nous ne pouvons point nous empêcher de souhaiter d'être heureux , & par conséquent de n'être point malheureux. Ainsi la crainte de l'enfer , ou l'espérance du paradis sont deux motifs égaux , aussi bons l'un que l'autre : si ce n'est que celui de la crainte a cet avantage sur l'autre , que c'est le plus vif , le plus fort , le plus efficace ; parce qu'ordinairement , toutes choses égales , on craint plus la douleur , qu'on ne souhaite les plaisirs : chacun peut sur cela se consulter soi-même. Et qu'on ne dise pas , que la récompense éternelle renferme la vûe de Dieu ; & que c'est par cette raison-là que l'espérance de la récompense est un bon motif : car il en est de-même de la crainte. L'enfer de son côté exclud la vûe
de

de Dieu ; & la crainte de ne point posséder Dieu , est la même chose que le désir ou l'espérance de le posséder. Ainsi , soit qu'on compare la douleur au plaisir , Dieu perdu avec Dieu possédé , la crainte est aussi bonne que le désir ou l'espérance. Mais de-plus , elle a cet avantage , qu'elle est propre à réveiller les plus assoupis & les plus stupides ; & c'est pour cela que l'Ecriture & les Pères se servent à tous momens de ce * motif. Car enfin , on devroit y prendre garde ; ce n'est point proprement le motif qui régle le cœur , c'est l'amour de l'ordre. Tout motif est fondé sur l'amour propre, sur le désir invincible d'être heureux , que Dieu inspire sans cesse en nous pour le bonheur , en un mot sur la volonté propre ; car nous ne pouvons aimer que par notre volonté. Et celui qui brûleroit d'ardeur de jouir de la présence de Dieu , pour contempler ses perfections, & avoir part à la félicité des Saints , seroit toujours digne de l'enfer , s'il avoit le cœur déréglé , & refusoit de sacrifier à l'ordre sa passion dominante. Et au-contre , celui qui seroit indifférent , si cela se pouvoit ainsi , pour le bonheur éternel , mais d'ailleurs rempli de charité , ou de

* Par motif j'entens ce qui excite dans l'ame quelque mouvement actif de cette espèce d'amour que j'ai appelé auparavant amour d'union.

l'amour de l'ordre , qui renferme la charité , ou l'amour de Dieu sur toutes choses , seroit juste & solidement vertueux ; parce que , comme j'ai déjà prouvé fort au-long , la vraye vertu , la conformité avec la volonté de Dieu , consiste précisément dans l'amour habituel & dominant de la loi éternelle & divine , l'ordre immuable.

XV. L'homme doit aimer Dieu non seulement plus que la vie présente , mais plus que son être propre : l'ordre le demande ainsi. Mais il ne peut être excité à cet amour , que par l'amour naturel & invincible qu'il a pour le bonheur : il ne peut aimer que par l'amour du bien , que par sa volonté. L'homme ne peut trouver son bonheur en lui-même : il ne peut le trouver qu'en Dieu , puis qu'il n'y a que Dieu capable d'agir en lui , & de le rendre heureux. De-plus , il vaut mieux n'être point , que d'être malheureux : il vaut donc mieux n'être point , que d'être mal avec Dieu : il faut donc aimer Dieu plus que soi-même , & lui rendre une exacte obéissance. Il y a de la différence entre les motifs & la fin. On s'excite par les motifs à agir pour la fin. C'est le dernier des crimes , que de mettre sa fin
dans

dans soi-même. Il faut tout faire pour Dieu. Toutes nos actions se doivent rapporter à celui de qui seul nous tenons la force de les faire : autrement nous blessons l'ordre, nous offensoons Dieu, nous commettons une injustice. Cela est incontestable. Mais nous devons chercher dans l'amour invincible que Dieu nous donne pour le bonheur, des motifs qui nous fassent aimer l'ordre. Car enfin, Dieu étant juste, on ne peut être heureux, si l'on n'est soumis à l'ordre. Que ces motifs soient de crainte ou d'espérance, il n'importe, pourvu qu'ils nous animent & qu'ils nous soutiennent. Les meilleurs sont les plus vifs, les plus forts, les plus solides & les plus durables.

XVI. Il y a des personnes qui se font mille suppositions extravagantes, & qui, faute d'avoir une idée juste de Dieu, supposeront, par exemple, que Dieu ait eu dessein de les rendre éternellement malheureux. Ils se croient, dans cette supposition, obligés d'aimer plus que toutes choses ce fantôme de leur imagination. Et cela les embarrasse extrêmement : car le moyen d'aimer Dieu, lors qu'on s'ôte tous les motifs raisonnables de l'aimer ; ou plutôt, lors qu'au-lieu de lui, on

présente à l'esprit une idole terrible qui n'a rien d'aimable ? Dieu veut qu'on l'aime tel qu'il est , & non pas tel qu'il est impossible qu'il soit. Il faut aimer l'Etre infiniment parfait , & non pas un fantôme épouvantable , un Dieu injuste , un Dieu puissant , à-la-vérité , absolu , souverain , tel que les hommes souhaitent d'être , mais sans sagesse & sans bonté ; qualités qu'ils n'estiment guères. Car le principe de ces imaginations extravagantes qui font peur à ceux qui les forment , c'est que les hommes jugent de Dieu par le sentiment intérieur qu'ils ont d'eux-mêmes , & pensent sans réflexion , que Dieu peut former des desseins qu'ils se sentent capables de prendre. Mais qu'ils n'ayent rien à craindre : s'il y avoit un Dieu tel qu'ils se l'imaginent , le vrai Dieu , jaloux de sa gloire , nous défendrait de l'adorer & de l'aimer ; & qu'ils tâchent de se convaincre , qu'il y a peut-être plus de danger d'offenser Dieu , lors qu'on lui donne une forme si horrible , que de mépriser son fantôme. Il faut sans cesse chercher des motifs qui conservent & qui augmentent en nous l'amour de Dieu , tels que sont des menaces & des promesses qui se rapportent à l'ordre immuable :

muable : motifs propres pour des créatures qui veulent invinciblement être heureuses , & dont aussi l'Ecriture est remplie ; & ne pas retrancher ces justes motifs , ni rendre odieux le principe de tout bien. Car enfin , la raison pour laquelle les Démon s ne peuvent plus aimer Dieu , c'est qu'effectivement ils n'ont plus maintenant par leur faute , aucun motif de l'aimer ; c'est qu'il est arrêté , & ils le sçavent , que Dieu ne sera jamais bon à leur égard. Car comme on ne peut aimer que le bien , que ce qui est capable de rendre heureux ; ils n'ont plus aucun motif d'aimer Dieu , mais ils en ont de le haïr de toutes leurs forces , comme la cause véritable , mais très-juste des maux qu'ils souffrent. Ils ne peuvent aimer Dieu , & ils y sont obligés , parce que l'ordre le demande ; l'ordre , dis-je , loi inviolable de toutes les intelligences , en quelque état qu'elles puissent être , heureuses ou malheureuses. Ainsi , comme ils méritent ce qu'ils endurent , ils sont déréglés , & seront incorrigibles dans leur malice pendant toute l'éternité. Tout ceci n'est que pour faire comprendre , que tout ce qui peut nous faire aimer Dieu , recourir à Jesus Christ , vi-

vre dans l'ordre , ne peut être mauvais , & ne doit point être rejeté. Si je me trompe , je demande qu'on m'éclaire , car ceci est de conséquence.

CHAPITRE IX.

L'Eglise dans ses prières s'adresse au Père par le Fils , & pourquoi. Il faut prier la Sainte Vierge , les Anges & les Saints , non pas néanmoins comme causes occasionnelles de la grace intérieure. Les Anges , & même les Démons , ont pouvoir sur les corps , en qualité de causes occasionnelles. Ainsi les Démons peuvent nous tenter , & les Anges favoriser l'efficacité de la grace.

I. **J**ESUS Christ considéré selon sa nature humaine , étant seul le vrai propitiatoire , ou la cause occasionnelle de la grace , ainsi que j'ai fait voir dans le Chapitre précédent , il est clair que c'est de lui seul dont il faut s'approcher pour l'obtenir. Néanmoins on peut invoquer Dieu , & même il n'y a que lui qu'on doive adorer ou invoquer comme cause véritable de nos biens. On peut aussi prier la Sainte Vierge , les Anges & les Saints,

Saints , non pas comme des causes véritables , ni occasionnelles ou distributives de la grace, mais comme amis de Dieu , ou intercesseurs auprès de Jesus Christ. On peut même enfin prier les Anges , comme nos protecteurs contre le Démon, ou comme causes occasionnelles de certains effets qui peuvent nous disposer à recevoir utilement la grace intérieure. Mais il faut que j'explique ces vérités plus au long , car elles sont de la dernière conséquence pour régler nos prières , nôtre culte , tous nos devoirs.

II. L'Eglise conduite par l'Esprit de vérité adresse ordinairement ses prières au Pere par le Fils ; & lors qu'elle s'adresse au Fils , elle le considère comme égal au Pere : & par conséquent ce n'est point simplement entant qu'homme qu'elle l'invoque, mais entant qu'Homme-Dieu. Cela est évident par les conclusions ordinaires des prières : *Per Christum Dominum nostrum*, ou *per Dominum nostrum Jesum Christum*, ou *qui vivis & regnas Deus*, &c. Comme il n'y a que Dieu qui soit cause véritable, & qui par son efficace propre puisse faire ce que nous souhaitons , il est nécessaire que la plus-part de nos prières & tout nôtre culte se rapporte à lui.

Mais comme il n'agit que lors que les causes occasionnelles qu'il a établies déterminent l'efficace de ses loix , il est aussi à-propos que nôtre manière de l'invoquer soit conforme à ce sentiment.

III. Si Jesus Christ comme homme n'intercede pour les pécheurs , c'est en vain que les pécheurs invoquent Dieu : car la grace n'étant point donnée aux mérites , l'ordre immuable de la justice n'oblige point Dieu à l'accorder aux pécheurs qui la demandent. Il faut que ce soit la cause occasionnelle qui l'oblige à cela , en conséquence de la puissance qui lui a été donnée par l'établissement des loix générales de l'ordre de la grace : parce qu'enfin *Dieu n'agit , que lors que l'ordre immuable le demande , ou que les causes occasionnelles ou particulières l'y obligent* , ainsi que j'ai déjà dit. Mais quoi que Jesus Christ seul entant qu'homme soit la cause particulière des biens que nous recevons, si les prières de l'Eglise s'adressoient toujours directement à lui , cela pourroit donner aux hommes quelque occasion d'erreur , & les porter peut-être à l'aimer entant qu'homme , de cette espèce d'amour qui n'est dû qu'à la puissance

sance véritable, & même à l'adorer sans rapport à la personne divine en qui sa nature humaine subsiste. Or l'adoration & l'amour d'union qui honore la puissance, ne sont dûs qu'au Tout-puissant : car Jesus Christ même ne mérite nos adorations & cette espèce d'amour, que parce qu'il est en même tems Dieu & homme.

I V. Ainsi l'Eglise a très-grande raison d'adresser ses prières à Dieu, cause unique & *véritable*; par Jesus Christ néanmoins, en qui se trouve la cause *occasionnelle* & distributive des biens que nous demandons. Car encore que les pécheurs ne reçoivent la grace, que lors que Jesus Christ prie par ses désirs actuels ou habituels, passagers ou permanens, il faut qu'on sçache toujours, qu'il n'y a que Dieu qui la donne comme cause véritable, afin qu'il soit seul le terme de nôtre amour & de nôtre culte. Néanmoins, quoi qu'on s'adresse à la cause véritable & générale, c'est de-même que si l'on s'adressoit à la cause particulière & distributive : parce que Jesus Christ comme homme étant le Sauveur des pécheurs, l'ordre veut qu'il soit averti de leurs invocations; & que bien-loin d'être jaloux de

de la gloire qu'on rend à Dieu, que lui-même entant qu'homme reconnoit sans cesse son impuissance & sa dépendance; & qu'il n'exaucera jamais ceux qui, semblables aux Eutychiens, regardent sa nature humaine comme transformée en la divine, & lui ôtent ainsi les qualités d'Avocat, de Médiateur, de Chef de l'Eglise, en un mot de Souverain Prêtre des biens véritables. Ainsi on voit bien d'un côté, que pour prier utilement, il n'est pas absolument nécessaire de sçavoir si précisément & si distinctement les vérités que je viens d'expliquer; & de l'autre, que la conduite de l'Eglise s'accommode parfaitement avec les fondemens de la Religion & de la Morale, qui sont que Dieu seul est la fin de toutes choses, & qu'on ne peut avoir accès auprès de lui, que par Jesus Christ nôtre Seigneur. Je croi que l'on conviendra assez de tout ceci.

V. Mais à l'égard de la Sainte Vierge, des Anges & des Saints, il y a plus de difficulté. Néanmoins le sentiment de l'Eglise est, qu'ils sçavent nos besoins, lors que nous les invoquons; & que comme ils sont en grace avec Dieu, & unis à Jesus Christ leur Chef, ils peuvent le
sol-

solliciter par leurs prières & leurs désirs, à nous délivrer de nos misères. Cela paroît même incontestable par l'exemple de Saint Paul & de tous les Saints, qui se sont toujours recommandés aux prières les uns des autres. Car enfin, si les Saints sur la terre remplis encore d'imperfection, peuvent par leurs prières être utiles à leurs amis ; je ne voi pas qu'il y ait de bonnes raisons pour ôter aux Saints ce pouvoir. Ce qu'il faut seulement observer, c'est qu'ils ne sont point causes occasionnelles de la grace intérieure. Car cette puissance n'a été donnée qu'à Jesus Christ, comme Architecte du temple éternel, Chef de l'Eglise, Médiateur nécessaire, en un mot cause particulière ou distributive des vrais biens.

VI. Ainsi on peut prier la Sainte Vierge, les Anges & les Saints, qu'ils sollicitent pour nous la charité de Jesus Christ. Apparemment il y a de certains tems de faveur pour chaque Saint, comme les jours auxquels l'Eglise solemnise leur fête. Il se peut même faire, qu'ils ayent en qualité de causes naturelles ou occasionnelles, le pouvoir de produire ces effets que nous appellons miraculeux, à cause que nous n'en connoissons pas la cause :

cause : tels que sont la guérison des maladies , l'abondance des moissons , ou d'autres changemens extraordinaires dans l'arrangement des corps , substances inférieures aux esprits , & sur lesquelles il semble que l'ordre demande , ou du moins permette qu'ils ayent quelque pouvoir , pour récompenser, ou plutôt pour faire admirer leur vertu , & la faire embrasser aux autres hommes. Mais quoi que cela ne soit pas tout-à-fait certain à l'égard des Saints , je croi que cela est indubitable à l'égard des Anges. Cette vérité est de si grande conséquence pour plusieurs raisons , que je croi la devoir expliquer en peu de mots dans la conduite que Dieu a tenuë pour l'exécution de ses desseins.

VII. Dieu ne pouvant agir que pour sa gloire , & n'en trouvant qu'en Jesus-Christ une digne de lui , il a certainement tout fait par rapport à son Fils. Cette vérité est si claire , qu'il n'est pas possible d'en douter , lors qu'on y fait quelque réflexion. Car quel rapport entre l'action de Dieu & son ouvrage, si on sépare cet ouvrage de Jesus Christ qui le sanctifie ? Quel rapport entre un monde profane qui n'a rien de divin , & l'action

tion de Dieu toute divine, en un mot, entre le fini & l'infini ? Et peut-on concevoir, que Dieu qui ne peut agir que par sa volonté, que par l'amour qu'il se porte à lui-même, puisse agir pour ne rien faire qui soit digne de lui, puisse agir pour faire un monde qui n'ait point de rapport à lui, ou qui ne vaille point l'action par laquelle il est produit ?

VIII. Apparemment donc, les Anges immédiatement après leur création, étonnés de se voir sans Chef, sans Jesus Christ, & ne pouvant justifier le dessein de Dieu de les avoir créés, les méchans crurent valoir quelque chose par rapport à Dieu, & l'orgueil les perdit : ou, supposé, ce qui paroît le plus vraisemblable, que le Verbe Eternel pour justifier dans leur esprit la sagesse de la conduite de Dieu, leur eust appris qu'il avoit dessein de former l'homme, & de s'unir aux deux substances, esprit & corps, qui le composent, pour sanctifier en lui tout l'ouvrage de Dieu, qui n'est aussi composé que de ces deux genres d'êtres ; les méchans s'opposèrent à ce dessein, & ne voulurent point adorer Jesus Christ, ni se soumettre à celui qu'ils croyoient leur être égal, ou même inférieur par sa nature,

ture, quelque relevée qu'elle dût être par l'union hypostatique. Alors il se fist deux partis opposés dans l'ouvrage de Dieu, St. Michel & ses Anges, Satan & ses Ministres, principes des deux cités éternelles, Jérusalem & Babylone.

IX. Les Anges ayant donc pouvoir sur les corps, ou par le droit de leur nature, à-cause qu'il semble que l'ordre demande que les êtres supérieurs agissent sur ceux qui sont au dessous d'eux; ou plutôt par le décret que Dieu avoit formé d'exécuter par eux, comme causes occasionnelles, de certains effets, ses propres desseins, construire la cité sainte, la Hiérusalem céleste, son grand ouvrage, dont les Anges sont ministres, sous le sage & l'unique Architecte Jesus Christ nôtre Seigneur, selon les Saintes Ecriturès; & faire ainsi paroître la puissance de son Fils bien-aimé, à qui il falloit des ennemis à combattre & à vaincre: laquelle puissance n'a jamais éclaté davantage, que lors qu'il a détrôné le Prince rebelle qui avoit assujetti à ses loix toute la terre. Car jamais la puissance du libérateur ne paroît davantage, que lors que l'ennemi s'est rendu absolument le maître, : qu'on n'a plus aucun pouvoir de
lui

lui résister , & qu'on gémit depuis long-tems sous sa tyrannie. Les Anges , dis-je , ayant un pouvoir immédiat sur les corps , & par eux un pouvoir indirect sur les esprits , dès que les premiers hommes furent formés , les méchans tenterent la femme de la manière qu'on sçait , en la flattant apparemment sur le dessein connu de Dieu , que le Verbe s'uniroit à l'ame de l'homme pour le sanctifier , selon ces paroles, *Eritis sicut Dii , scientes bonum & malum.* Car je ne voi pas que des esprits éclairés pussent avoir d'autre motif de désobeir formellement à Dieu , que celui d'être tirés de leur état profane à un état divin & digne de Dieu , par une union particulière avec la Raison universelle , le Verbe Eternel , pour lequel & sur lequel ils sçavoient bien qu'ils avoient été formés , & sur lequel ils devoient être réformés , eux qui étoient seuls sur la terre , & chefs de la postérité qu'ils pouvoient avoir. Ainsi les Démon s les vainquirent & s'en rendirent maîtres , & de tous leurs descendans : & par là , quoi qu'ils favorisassent le dessein de l'incarnation du Verbe , puis que le péché du premier homme la rend nécessaire en plusieurs manières , ils crurent l'avoir ren-

renversé; car apparemment ils s'imaginoient que l'union avec Dieu se devoit mériter par une obeïssance exacte à ses ordres.

2. Partie
du premier
Eclaircis-
sement.

X. Il faut sçavoir par des raisons que j'ai dites dans *la Recherche de la Vérité*, que le premier homme ayant péché, il étoit nécessaire en conséquence des loix de l'union de l'ame & du corps, & de l'immutabilité de l'ordre, que sa chair se révoltât contre son esprit, & que même la concupiscence se transmet dans tous ses enfans, mais par d'autres raisons que j'ai expliquées fort au-long dans un autre endroit du même Livre. Or la concupiscence est cet instrument universel de l'iniquité qui a inondé toute la terre. Car étant entre les mains du Démon, qui peut l'exciter en mille manières par le pouvoir qu'il a sur les corps, il a regné par elle jusqu'à la venuë de Jesus Christ, qui par son sacrifice a mérité la qualité de Souverain Prêtre des vrais biens, ou de cause occasionnelle de la délectation intérieure, laquelle seule peut contrebalancer le poids de la concupiscence, & rendre inutile au Démon cet instrument de ses conquêtes : parce que l'homme voulant invinciblement être heureux, rien

Voyez l'E-
claircisse-
ment sur
le péché
originel.

rien ne peut guérir son cœur corrompu par les plaisirs sensibles, que l'onction de la grace; le goût ou l'avantgoût des vrais biens. Car enfin, les bons Anges ne pouvant répandre dans le cœur de l'homme la grace de sentiment, & les méchans pouvant y exciter la concupiscence; c'étoit une nécessité que le péché regnât, je ne dis pas parmi les idolâtres, je dis même parmi les Juifs. Aussi sçait-on que ce Peuple étoit fort charnel & fort grossier, toujours porté à l'idolâtrie, & qu'il y retomboit souvent, malgré les miracles extraordinaires que St. Michel & ses Anges faisoient en leur faveur, malgré les promesses & les menaces des biens & des maux temporels, qui étoient l'objet de leur concupiscence. Car les Anges mêmes ne conservoient le culte du vrai Dieu, & ne retenoient dans le devoir le Peuple soumis à leur conduite, que par des motifs d'amour propre, en leur promettant des biens, que les vrais Chrétiens croient en toutes manières indignes de leur amour.

XI. La Loi ne devoit point promettre les vrais biens pour plusieurs raisons : mais une des principales, c'est que ces
fortes

fortes de biens ne pouvant être l'objet de la concupiscence, la connoissance & le culte du vrai Dieu auroient bientôt été détruits parmi les Juifs, & cette Nation choisie réduite à une poignée de gens qui appartennoient à Jesus Christ, & que la grace intérieure a sanctifiés en chaque siècle. Or il falloit que la connoissance du vrai Dieu se conservast avec quelque éclat chez les Juifs, Peuple prophétique & témoin irréprochable des vérités de la Religion, malgré la puissance & les artifices du Prince du monde, jusqu'à ce qu'enfin le Fils unique de Dieu, pour lequel & par lequel toutes choses ont été faites, descendit du ciel pour changer la face de toute la terre, & commencer ce denouïement surprenant & admirable de la conduite de Dieu. Denouïement qui finira par le nœud indissoluble de l'époux & de l'épouse, qui jouiront ensemble dans le ciel d'une félicité éternelle au milieu des splendeurs divines, chantant sans cesse des cantiques de louanges à la gloire de celui qui aura réduit leurs ennemis sous leurs pieds par la puissance invincible de son bras, & par des voyes parfaitement dignes de sa sagesse & de ses autres attributs.

XII. Ces grandes vérités méritoient sans doute d'être prouvées & expliquées plus au-long, mais ce n'est pas ici le lieu. Mon dessein est principalement de faire comprendre, que les Anges sont Ministres de Jesus Christ, & qu'ils sont envoyés, comme dit St. Paul, pour *Hebr. 1.* exercer leur ministère en faveur de ceux ^{14.} qui doivent hériter le ciel : & qu'ainsi, ils ont en qualité de causes occasionnelles, car Dieu ne communique point sa puissance aux créatures d'une autre manière; ils ont, dis-je, le pouvoir, non de donner la grace intérieure, mais de produire dans les corps, & par eux dans les âmes qui leur sont unies, certains effets, qui peuvent favoriser l'efficace de la grace, & empêcher que les hommes ne trouvent à tous momens ces sujets de chute que les Démon's leur proposent : car, comme dit le Prophete, *Il a ordonné à ses* *Pseaum.* *91: 11, 12.* *Anges de vous protéger dans toutes vos voyes: ils vous porteront sur leurs mains, de-peur que vôtre pied ne rencontre quelque pierre qui vous fasse choir.*

XIII. On peut donc prier les Anges, & leur demander leur protection contre ce lion rugissant, qui, comme dit St. Pierre, tourne sans cesse autour de nous, *Petr, 5.*
 H pour

Ephes. 6:
12.

pour nous dévorer ; ou, pour parler comme St. Paul , contre ces Puissances invisibles , ces Principautés, ces Princes du monde remplis de ténèbres & d'erreurs , ces malins esprits répandus dans l'air. Car ce n'est pas seulement contre la chair & le sang que nous avons à combattre. Mais il ne faut pas regarder les Anges , comme causes distributives de la grace , ni leur rendre le culte qui n'est dû qu'à Jesus Christ.

Coloss. 2:
18, 19.

Ne vous laissez pas séduire , dit S. Paul , par ceux qui s'humilient devant les Anges , & leur rendent un culte superstitieux , qui se mêlent des choses qu'ils n'entendent point , ébloüis par de vaines imaginations de leur esprit propre : au-lieu de demeurer attachés au Chef , duquel tout le corps de l'Eglise reçoit l'esprit qui lui donne l'accroissement &

Ibid. 15.

la vie , à Jesus Christ, qui ayant désarmé les Principautés & les Puissances , après les avoir vaincus par sa croix , les a fait servir publiquement à la gloire de son triomphe. Qui expolians principatus & potestates , traduxit confidenter, palam triumphans illos in semetipso.

CHAPITRE X.

Des causes occasionnelles des sentimens & des mouvemens de l'ame qui résistent à l'efficace de la grace soit de lumière, soit de sentiment. L'union de l'esprit à Dieu est immédiate, & non celle de l'esprit au corps. Explication de quelques loix générales de l'union de l'ame & du corps, nécessaires pour bien entendre la suite de ce Traité.

I. **D**Ans les Chapitres V. VI. & VII. j'ai parlé assez au-long de la cause occasionnelle de la *lumière*; & dans les deux précédens, j'ai tâché de faire comprendre quelle est la cause occasionnelle de la *grace de sentiment*, & ce qu'il y a à faire pour l'obtenir. Ainsi, comme il n'y a que la *lumière* & le *sentiment* qui déterminent la volonté, ou le mouvement naturel qu'a l'ame vers le bien en général; tout ce qui me reste présentement à expliquer par rapport aux moyens d'acquérir ou de conserver l'amour habituel & dominant de l'ordre immuable, ne sont que les loix de l'union de l'ame & du corps, ou les causes occasionnelles de

tous ces sentimens vifs & confus , & de tous ces mouvemens indélibérés qui nous unissent à nôtre corps , & par nôtre corps à tous les objets qui nous environnent. Car , pour aimer l'ordre & acquérir la vertu , il ne suffit pas d'obtenir la grace de sentiment , qui seule ébranle l'ame & la met en mouvement vers le vrai bien ; il faut de-plus faire en-sorte , que cette grace agisse dans nos cœurs selon toute son efficace. Ainsi il faut éviter avec soin les causes occasionnelles des sentimens & des mouvemens qui résistent à l'action de la grace , & qui la rendent quelquefois entièrement inutile. Voici le principe le plus général de tout ce que je dirai dans la suite de la première Partie de cet Ouvrage.

II. L'esprit de l'homme a deux rapports essentiels & naturels ; à Dieu , cause véritable de tout ce qui se passe en lui ; à son corps , cause occasionnelle de toutes les pensées qui ont rapport aux objets sensibles. Dieu ne parle immédiatement à l'esprit que pour l'unir à lui : le corps ne parle à l'esprit que pour le corps , que pour l'attacher aux biens sensibles. Dieu ne parle à l'esprit que pour l'éclairer & le rendre parfait : le corps ne parle

parle à l'esprit que pour l'aveugler & le corrompre en sa faveur. Dieu par la lumière conduit l'esprit à sa félicité : le corps par le plaisir entraîne & précipite l'homme dans son malheur. En un mot, quoi que Dieu fasse tout , & que le corps ne puisse agir sur l'esprit , non-plus que l'esprit sur le corps , que comme cause occasionnelle , en conséquence des loix de l'union de l'ame & du corps , & en punition du péché , qui sans toucher à ces loix , a changé l'union en dépendance : néanmoins on peut dire , que c'est le corps qui aveugle l'esprit , & corrompt le cœur ; parce que c'est le rapport de l'esprit au corps qui est la cause de toutes les erreurs & de tous les désordres dans lesquels on tombe.

III. Cependant il faut être bien convaincu , & n'oublier jamais que l'esprit ne peut avoir de rapport immédiat qu'à Dieu seul , qu'il ne peut être uni directement qu'à lui : car enfin , l'esprit ne peut être uni au corps , que parce qu'il est uni à Dieu même. Il est certain par mille & mille raisons , que si je souffre , par exemple , la douleur d'une piquûre , c'est que Dieu agit en moi , en conséquence néanmoins des loix de l'union de l'ame

& du corps ; loix efficaces par l'action des volontés divines , capables seules d'agir en moi. Mais le corps par lui-même ne peut être uni à l'esprit , ni l'esprit au corps. Ils n'ont nul rapport entre eux , ni nulle créature à quelque autre : je parle des rapports de causalité , tels que sont ceux qui dépendent de l'union de l'ame & du corps. C'est Dieu qui fait tout. Sa volonté est l'union de toutes les unions. Les modifications des substances ne dépendent que de celui qui leur donne & qui leur conserve l'être. C'est une vérité essentielle que je croi avoir ailleurs suffisamment démontrée.

IV. Mais quoi que l'esprit ne puisse être uni immédiatement qu'à Dieu, il peut l'être encore aux créatures par la volonté de Dieu , qui leur communique sa puissance , lors qu'il les établit causes occasionnelles pour produire certains effets. Mon ame est unie à mon corps , parce que d'un côté ma volonté est établie cause occasionnelle de quelques changemens que Dieu seul produit en lui ; & de l'autre , que les changemens qui se passent dans mon corps , sont établis causes occasionnelles de quelques-uns de ceux qui arrivent à mon esprit.

V. Or

V. Or Dieu a établi ces loix pour plusieurs raisons qui nous sont inconnues. Mais entre celles qui nous sont connues, c'est premièrement, parce qu'en les suivant, Dieu agit d'une manière uniforme & constante, par des loix générales, par les voyes les plus simples & les plus sages, en un mot, d'une manière qui porte admirablement le caractère de ses attributs. En second lieu, parce que le corps de l'homme est sa propre victime: car il semble qu'il se sacrifie lui-même par la douleur, & qu'il s'anéantisse par la mort. L'ame est en épreuve dans son corps: & Dieu voulant être mérité en quelque manière, voulant proportionner les récompenses aux mérites, il nous fournit par les loix de l'union de l'ame & du corps, voye simple, générale, uniforme & constante, mille moyens de nous sanctifier, & de mériter les vrais biens. J'ai expliqué ailleurs ces vérités; mais il faut qu'on s'en souvienne.

VI. Cette espèce d'union de l'esprit avec Dieu, laquelle n'a nul rapport aux créatures, passe dans l'esprit de bien des gens pour une imagination sans fondement. Car comme l'opération de Dieu n'a rien de sensible, on croit se répon-

dre à soi-même, & se faire des reproches, lors que la Raison universelle nous répond, & nous reprend dans le plus secret de nous-mêmes. Certainement celui qui ne connoit point ce que c'est que la vérité & l'ordre, ne connoit point cette union, quoi que peut-être elle agisse en lui; de même que celui qui n'aime point la vérité, & n'obéit point à l'ordre, rompt cette union, quoi que peut-être il la connoisse.

V I I. Pour cette espèce d'union de l'esprit avec Dieu, laquelle a rapport aux créatures, on la croit réelle, mais on la conçoit mal. Car on s'imagine recevoir des objets ce qui ne vient que de Dieu seul. La cause de ce préjugé est la même que du précédent. Comme l'opération divine n'est pas visible, on attribue aux objets qui frappent les sens, tout ce qu'on sent à leur présence; quoi qu'ils ne soient eux-mêmes présents à l'ame, que parce que Dieu, plus présent à nous que nous-mêmes, nous les représente dans sa propre substance: substance, dis-je, qui seule est intelligible, seule même capable d'agir en nous, & d'y produire toutes ces sensations qui rendent sensibles les idées intellectuelles, & nous font juger confusément non seulement qu'il

qu'il y a des corps , mais encore que ce sont ces corps qui agissent en nous , & nous rendent heureux ; ce qui est la cause la plus générale de nos désordres.

VIII. Car les hommes en tout tems veulent être heureux , ils ne veulent jamais être malheureux. Le plaisir actuel rend actuellement heureux : & la douleur malheureux. Or on sent du plaisir & de la douleur à la présence des corps , & on croit qu'ils en sont la cause véritable. C'est donc une espèce de nécessité, qu'on les craigne & qu'on les aime : & même, quoi qu'on soit convaincu par des démonstrations métaphysiques & certaines , que Dieu seul est cause véritable ; cela ne donne pas la force de les mépriser, lors qu'on en jouit. Car les jugemens des sens agissent plus sur nous , que les raisons les plus solides , parce que ce n'est pas tant la lumière , que le plaisir , qui ébranle l'ame & la met en mouvement.

IX. Ainsi il est visible , que pour conserver l'amour dominant de l'ordre immuable , il faut d'un côté faire tous ses efforts pour augmenter cette espèce d'union de l'esprit avec Dieu , laquelle n'a point de rapport aux objets sensibles ; & de l'autre , diminuer , autant qu'il est

possible, cette autre espèce d'union qui a rapport aux corps, substances inférieures à la nôtre, & qui, bien-loin de pouvoir nous rendre parfaits, ne peut agir en nous, ni nous corrompre, que parce que le péché du premier homme a introduit la concupiscence, qui consiste uniquement dans la perte que nous avons faite du pouvoir d'arrêter, ou de suspendre les loix des communications des mouvemens, par lesquelles les corps qui nous environnent agissent sur celui que nous animons, & par lui sur nôtre esprit, en conséquence des loix de l'union de l'ame & du corps.

Meditations Chrétiennes, Medit.

13, 14, &c.

X. J'ai déjà, ce me semble, suffisamment prouvé, du-moins à l'égard de certaines personnes, que tout le mouvement de l'ame dépendant de la lumière & du sentiment, il est nécessaire pour exciter en nous ce mouvement qui nous approche de Dieu, & qui nous y tient unis, de s'exercer sans cesse dans le travail de l'attention, cause occasionnelle de la lumière, & d'invoquer souvent Jesus Christ, cause occasionnelle de la grace de sentiment. Je dois maintenant expliquer les moyens de diminuer l'union qui est entre nous & les créatures,

res, & faire en-sorte qu'elles ne partagent point avec Dieu nôtre esprit & nôtre cœur. Car nous sommes tellement situés entre Dieu & les corps, que nous ne pouvons nous approcher des corps, sans nous éloigner de Dieu; & qu'il suffit de rompre le commerce que nous avons avec eux, pour se trouver uni à Dieu, à-cause de l'influence continuelle que J. Christ répand dans ses membres.

XI. Assûrément tout ce que je vais dire n'est pas fort nécessaire à ceux qui ont lû & médité les principes que j'ai établis dans la *Recherche de la Vérité*: & si les hommes avoient tous assez de raison pour étudier par ordre, ou du-moins assez d'équité pour croire qu'un Auteur a peut-être plus pensé qu'eux au sujet qu'il traite; je ne serois pas obligé de répéter en général ce que j'ai déjà dit ou prouvé ailleurs en plusieurs manières. Personne ne lit Apollonius, ou Archimede, sans sçavoir son Euclide: parce qu'on n'entend rien dans les Sections Coniques, si l'on ne sçait la Géométrie ordinaire; & qu'en matière de Géométrie, quand on n'entend pas, on sçait bien qu'on n'entend pas. Mais en matière de Morale & de Religion, chacun se croit assez en état

de bien concevoir tout ce que les Livres en disent : je n'ose dire pourquoi. Ainsi chacun en juge, sans prendre garde que la Morale, par exemple, j'entens la Morale démontrée ou expliquée par principes, est à la connoissance de l'homme, ce qu'est la science des lignes courbes à celle des lignes droites.

XII. Je me croi donc obligé de faire ici quelques suppositions des principes que j'ai prouvés ailleurs, & qui sont nécessaires pour la suite. Cela éclaircira peut-être bien des choses que j'ai dites, & que je crains fort qu'on n'ait pas bien entendües : mais ces suppositions ne sont point pour ceux qui ont médité les principes que j'ai expliqués ailleurs, ou qui ont bien compris ce que j'ai dit jusqu'ici. Ils peuvent passer au Chapitre suivant, & s'épargner une lecture inutile.

XIII. Je suppose premièrement, qu'on soit bien convaincu que pour unir l'ame au corps, il ne faut pas confondre les idées de ces deux substances, comme font la plus-part des hommes, qui pour faire cette union, étendent l'ame dans toutes les parties du corps, & attribüent au corps tous les sentimens qui n'appartiennent qu'à l'ame. L'union de l'ame &
du

du corps consiste dans l'action mutuelle & réciproque de ces deux êtres, en conséquence de l'efficace des volontés divines, qui seules peuvent changer les modifications des substances. L'ame pense, & n'est point étendue. Le corps est étendu, & ne pense point. On ne peut donc unir l'ame au corps par l'étendue, mais par la pensée : ni le corps à l'ame par des sentimens, mais par des situations & des mouvemens. Le corps est piqué, l'ame le sent. L'ame craint un mal, le corps le fuit. L'ame veut remuer le bras, il se remue aussi-tôt : & l'ame le voit & le sent. Ainsi il y a une correspondance mutuelle entre certaines pensées de l'ame & certaines modifications du corps, en conséquence de quelques loix naturelles que Dieu a établies, & qu'il suit constamment. C'est là ce qui fait l'union de l'ame & du corps. L'imagination peut fournir d'autres idées de tout ceci. Mais cette correspondance est incontestable, & elle me suffit pour la suite. Ainsi je ne veux & ne dois point bâtir sur des fondemens peu sûrs.

XIV. Je suppose en second lieu, qu'on sçache que l'ame n'est point immédiatement unie à toutes les parties du

corps, mais à celle qui leur répond à toutes, & que j'appelle, sans la connoître, la *partie principale*; & qu'ainsi, nonobstant les loix de l'union de l'ame & du corps, on peut bien couper le bras à un homme, sans qu'il résulte dans son ame aucune pensée qui y réponde: mais il n'est pas possible qu'il arrive le moindre changement dans la *principale partie* du cerveau, qu'il n'en arrive aussi dans l'ame. L'expérience prouve ces vérités; car quelquefois on coupe des parties, sans qu'on le sente, parce que l'ébranlement de la coupure ne se communique point alors à la partie principale. Et au-contraire ceux qui ont perdu un bras, sentent souvent une douleur très-réelle dans ce bras qu'ils n'ont plus, parce qu'il se passe dans la *partie principale* du cerveau, le même ébranlement, que si on avoit mal au bras.

XV. Le premier homme avant son péché avoit sur son corps un pouvoir absolu; du-moins empêchoit-il, dès qu'il le vouloit, que le mouvement ou l'action des objets ne se communiquast des organes des sens qui en pouvoient être frappés, à la partie principale du cerveau: & cela apparemment par une espèce de
révul-

révulsion, semblable en quelque chose à celle qu'on fait, quand on se veut rendre attentif à des pensées que la présence des objets sensibles fait évanouir.

XVI. Mais je suppose en troisième lieu, que maintenant nous n'avons plus ce pouvoir; & qu'ainsi pour avoir quelque liberté d'esprit, penser à ce qu'on veut, aimer ce qu'on doit, il est nécessaire que la partie principale qui répond aux sens, soit calme & sans agitation, ou du-moins qu'on puisse encore l'arrêter, ou la fléchir du côté qu'on le désire. Notre attention dépend de nos volontés; mais elle dépend beaucoup plus de nos sentimens & de nos passions. Il faut faire de grands efforts pour ne pas regarder ce qui frappe, pour ne pas aimer ce qui plaît; ce qui frappé, dis-je, & ce qui plaît au cœur. L'ame ne se lasse jamais plutôt, que lors qu'elle combat contre les plaisirs, & qu'elle se rend actuellement malheureuse.

XVII. En quatrième lieu, je suppose qu'on sçache que la partie principale n'est jamais touchée ou ébranlée d'une manière agréable ou désagréable, qu'il ne s'excite dans les esprits animaux quelque mouvement propre à transporter le corps

corps vers l'objet qui agit en lui , ou à s'en séparer par la fuite ; & qu'ainsi les ébranlemens des fibres du cerveau qui ont rapport au bien ou au mal , sont toujours suivis du cours des esprits , qui disposent le corps comme il le doit être , par rapport à l'objet présent ; & que même les sentimens de l'ame qui répondent à ces ébranlemens , sont suivis des mouvemens de la même ame qui répondent au cours de ces esprits. Car les traces ou ébranlemens du cerveau , sont au cours des esprits , ce que les sentimens de l'ame sont aux passions : & les traces sont aux sentimens , ce que le mouvement des esprits est au mouvement des passions.

XVIII. En cinquième lieu , je suppose que les objets ne frappent jamais le cerveau , sans y laisser des marques de leur action ; ni les esprits animaux , des traces de leur cours : que ces traces & ces blessures ne se referment ou ne s'effacent pas facilement , lors que le cerveau a été souvent , ou rudement frappé , & que le cours des esprits a été rapide , ou a recommencé souvent de la même manière : que la mémoire & les habitudes corporelles ne consistent que dans ces mêmes traces , qui donnent au cerveau

&

& aux autres parties du corps , une facilité particulière à obéir au cours des esprits ; & qu'ainsi le cerveau est blessé, & l'imagination fautive , lors qu'on a joui des plaisirs , & qu'on n'a pas craint de se familiariser avec les objets sensibles.

XIX. Enfin je suppose qu'on conçoive distinctement , que lors que plusieurs traces ont été formées dans le même tems , on ne peut en ouvrir quelqu'une , sans entrouvrir toutes les autres ; & qu'ainsi il y a toujours plusieurs idées accessoiress qui se présentent confusément à l'esprit , & qui ont rapport à la principale , à laquelle on s'applique particulièrement ; & aussi plusieurs sentimens confus & mouvemens indirects , qui accompagnent la passion principale qui ébranle l'ame , & la transporte vers certain objet particulier. Rien n'est plus certain que cette liaison des traces entre elles , & avec les sentimens & les passions. Pour peu qu'on connoisse l'homme , & qu'on fasse réflexion sur le sentiment intérieur qu'on a de ce qui se passe en soi-même , on découvrira plus de ces vérités en une heure , que je n'en pourrois expliquer en un mois ; pourvu qu'on ne confonde point l'ame avec
le

le corps pour les unir entre eux , & qu'on distingue avec soin les propriétés dont la substance qui pense est capable , de celles qui appartiennent à la substance étendue. Et je croi devoir avertir , que ces sortes de vérités sont d'une conséquence infinie, non seulement pour concevoir distinctement ce que j'ai dit jusques ici & ce que je dois dire dans la suite , mais généralement pour toutes les sciences qui ont quelque rapport à l'homme. Comme j'ai traité ce sujet fort au-long dans la *Recherche de la Vérité* , & principalement dans le second Livre , je n'ai pas crû devoir en parler d'abord : & si même ces suppositions paroissent obscures , & n'ouvrent pas assez l'esprit , pour faire clairement comprendre ce que je dois dire ici ; qu'on ait recours à ce même Livre , car je ne puis me résoudre à expliquer amplement une même chose plusieurs fois.

CHAPITRE XI.

De quelle sorte de mort il faut mourir pour voir Dieu & s'unir à la Raison, & pour se délivrer de la concupiscence. C'est la grace de la foi qui nous donne cette heureuse mort. Les Chrétiens sont morts au péché par le Batême, & vivent en Jesus Christ resuscité. De la mortification des sens, & de l'usage qu'il en faut faire. On doit s'unir aux corps, ou s'en séparer, sans les aimer, ni les craindre. Mais le plus seur, c'est même de rompre avec eux tout commerce, autant que cela est possible.

I. **L**A mort est une voye abrégée de se délivrer de la concupiscence, & de rompre tout d'un coup cette union malheureuse qui nous empêche de nous réunir à nôtre principe. Mais il n'est pas nécessaire que je prouve ici, que se la procurer, c'est commettre un crime, qui bien-loin de nous réunir avec Dieu, nous en sépare pour jamais. Il est permis de mépriser la vie, & même de souhaiter la mort, comme St. Paul, pour être avec Jesus Christ: *Desiderium habens* Phil. 1: 23

bens dissolvi, & esse cum Christo. Mais on est obligé de conserver sa santé & sa vie; & c'est la grace de Jesus Christ qui doit nous délivrer de la concupiscence, ou de ce corps de mort qui nous attache aux créatures. *Infelix ego homo! Quis me liberabit de corpore mortis hujus?* s'écrie le même Apôtre, *Gratia Dei per Jesum Christum.*

Rom. 7:
24.

Exod. 33:
20.

II. Certainement il faut mourir pour voir Dieu & s'unir à lui : *car personne ne peut le voir, & vivre*, dit l'Ecriture. Mais on meurt véritablement, à proportion qu'on quitte le corps, qu'on se sépare du monde, qu'on fait taire ses sens, son imagination & ses passions par lesquelles on est uni à son corps, & par lui à tous ceux qui l'environnent. On meurt à son corps & au monde, à proportion qu'on rentre en soi-même, qu'on consulte la vérité intérieure, qu'on s'unit & qu'on obéit à l'ordre. La Sagesse Eternelle est cachée aux yeux de tous les vivans. Mais ceux qui sont *morts* au siècle & à eux-mêmes, ceux qui ont crucifié leur chair avec ses desirs déréglés, ceux qui sont crucifiés avec Jesus Christ, & à l'égard desquels le monde est crucifié, en un mot ceux qui ont le cœur pur, ou l'esprit

Iob. 23.

Beati
mundi corde,
quoniam ipsi
Deum vident.
Matth. 5.

l'esprit net, & ceux dont l'imagination n'est point salie, sont en état de contempler la vérité. Maintenant ils ne voyent Dieu que confusément—& imparfaitement, *ex parte, per speculum, in enig-* ^{1 Cor. 13}
mate. Mais ils le voyent véritablement, ^{12.}
 ils sont étroitement & immédiatement unis à lui, & ils le verront quelque jour face à face : car il faut connoître & aimer Dieu dès cette vie, pour le posséder en l'autre.

III. Mais ceux qui vivent non seulement de la vie du corps, mais encore de la vie du monde ; ceux qui jouissent des plaisirs, & se répandent dans tous les objets qui les environnent, ne trouveront point la vérité. Car la sagesse n'habite ^{Iob. 28}
point avec ceux qui vivent dans les délices, dit l'Ecriture : *Non invenitur in terra suaviter viventium.* Il ne faut donc pas se donner la mort qui tuë le corps, & finit la vie ; mais il faut se donner la mort qui abbat le corps, & diminue la vie ; j'entens l'union de l'esprit au corps, ou sa dépendance. Il faut commencer & continuer son sacrifice, & en attendre de Dieu la consommation & la récompense. Car la vie du Chrétien sur la terre, est un sacrifice continuel, par lequel il
 immole

immole sans cesse son corps , sa concupiscence , son amour propre à l'amour de l'ordre ; & sa mort , précieuse aux yeux de Dieu , est le jour de ses victoires & de ses triomphes en Jesus Christ résuscité , le précurseur de nôtre gloire , & le modèle de nôtre réformation éternelle.

Rom. 6:6. I V. Saint Paul nous apprend que nôtre vieil homme a déjà été crucifié avec Jesus Christ : parce qu'effectivement par le sacrifice que Jesus Christ a offert sur la croix , il nous a mérité , à nous particulièrement qui avons été lavés dans son sang par le Batême , toutes les graces nécessaires pour contrebalancer , & même diminuer peu-à-peu le poids de la concupiscence , de-manière que le péché ne regne plus en nous que par nôtre faute. Ainsi ne nous imaginons pas , pour justifier nôtre lâcheté , que nous ne puissions point résister à la loi de la chair qui se révolte sans cesse contre la loi de l'esprit. La loi du péché seroit la maîtresse absolüe des mouvemens de nôtre cœur , si Jesus Christ ne l'avoit point détruite par sa croix. Mais nous qui *som-*

Rom. 6:4. *mes morts & ensevelis au péché par le Batême* , qui sommes justifiés & résuscités

Ibid. 11. en Jesus Christ glorifié , qui sommes animés

més de l'influence de notre Chef, de l'esprit de Jesus Christ, d'une force toute divine; nous ne devons pas croire que le ciel nous abandonne dans les combats, & que si nous sommes vaincus, c'est que le secours nous manque. Jesus Christ ne néglige point ceux qui l'invoquent: c'est une impiété que de le croire; *car quiconque invoquera le Seigneur, sera sauvé*, disent toutes les Ecritures. AR. 2: 21;
Rom. 10: 13.
1^{re} 2: 32]

V. Certainement nous ne serions point glorifiés & assis dans le ciel avec Jesus Christ, nous n'aurions point la vie éternelle résidente en nous, nous ne serions point héritiers de Dieu & cohéritiers avec Jesus Christ, citoyens de la sainte cité, & enfans adoptifs de Dieu même, ce que les Apôtres disent des Chrétiens, si Dieu n'étoit point fidèle dans ses promesses, en permettant que nous fussions tentés au dessus de nos forces; ce que St. Paul avertisse 1 Cor. 10: 13. si nous deffend de croire. Mais on peut dire avec vérité, que nous sommes déjà glorifiés en Jesus Christ, & le reste; parce qu'effectivement il ne dépend plus que de nous, de conserver par la grace le droit que la même grace nous donne aux biens futurs; & que c'est une espèce de brutalité, qui doit même surprendre les

les esprits , que l'homme perde par sa faute des biens infinis , & se damne pour jamais par sa négligence.

VI. Cette vérité supposée, comme incontestable , réveillons nôtre foi & nôtre espérance, cherchons les moyens d'assurer nôtre salut , & faisons en-sorte que la grace que Dieu ne peut pas répandre sur nous , dans d'autre dessein que celui de nous sanctifier & de nous sauver , nous sanctifie effectivement , & nous fasse mériter les vrais biens. *Mortui enim estis, & vita vestra abscondita est cum Christo in Deo. Mortificate ergò membra vestra quæ sunt super terram.* Vous estes morts , dit Saint Paul, & vôtre vie est cachée en Dieu avec Jesus Christ. Mortifiez donc les membres de vôtre corps. Nous sommes morts au péché , parce que vivans en Jesus Christ nôtre Chef, nous devons & pouvons par son influence donner la mort au vieil homme: il ne tient qu'à nous. Mais pour exécuter ce dessein suivant le conseil que St. Paul donne ici , il faut travailler toute sa vie à la mortification de ses sens, veiller avec soin à la pureté de son imagination, régler sur l'ordre tous les mouvemens de ses passions, en un mot, diminuer le poids du péché , qui par les efforts actuels de la

con-

concupiscence excitée , est capable de contrebalancer les graces les plus fortes , & de nous séparer de Dieu. *Mortificate ergò membra vestra quæ sunt super terram.* Si nous faisons ce qui dépend de nous , la grace agira selon toute son efficace dans nôtre cœur , nous mourrons dans le sens de St. Paul , & enfin nôtre vie cachée en Dieu avec Jêsus Christ , paroîtra avec éclat , lors que Jêsus Christ lui-même viendra à paroître tout environné de gloire & de majesté. *Cum Christus apparuerit , vita vestra tunc & vos apparebitis cum ipso in gloria.* Coloss. 3: 4.

VII. De tous les exercices propres à favoriser l'efficace de la grace , il n'y en a point de plus nécessaire que celui de la mortification des sens ; car ce n'est que par nôtre corps que nous sommes unis à ceux qui nous environnent. C'est principalement par le sens que l'ame s'étend , pour ainsi dire , dans toutes les parties de son corps , & par l'imagination & les passions qu'elle se transporte au dehors , & se répand dans toutes les créatures. Mais comme les sens présentent à l'esprit les objets , l'imagination & les passions supposent les sens , & en dépendent. Car il est certain que l'image corporelle d'un

I

objet

objet sensible (il n'est pas question ici des figures qui sont l'objet des Mathématiques) n'est que la trace & l'ébranlement que ce même objet a produit dans le cerveau par le moyen des sens; laquelle trace se renouvelle par l'action de l'imagination ou le cours des esprits. A l'égard des passions, elles ne peuvent aussi être excitées que par le mouvement des esprits animaux, qui suppose toujours que le cerveau, réservoir de ces esprits, soit ébranlé par les sens, ou par l'imagination. Ainsi celui qui mortifie ses sens, combat dans son principe l'union de l'esprit au corps, ou plutôt sa dépendance: il diminue la vie animale, le poids du péché, la concupiscence: il favorise l'efficace de la grace, qui seule peut nous réunir à notre principe: il se donne enfin cette espèce de mort, sans laquelle il n'est pas possible de voir Dieu, comme le dit l'Ecriture.

VIII. Le sens le plus étendu, celui qui sert à tous les autres, & sans lequel l'imagination & les passions seroient toutes languissantes, c'est la vûe. Pour peu de réflexion qu'on fasse sur soi-même & sur l'usage qu'on peut faire de ses yeux, on reconnoitra qu'ils nous exposent tous
les

les jours à mille dangers. Un regard ^{2 Reg. II,} indiscret est certainement capable de nous précipiter dans les enfers. Il fit tomber David dans un adultère, qui l'engagea en-suite dans un homicide. Eve se laissa tromper par le Démon, parce qu'elle osa bien regarder fixement le fruit deffendu, & qu'elle le trouva fort agréable à la vûë, *Pulchrum visu, aspectuque* ^{Genes. 3. 6.} *delectabile*. Et s'ils avoient l'un & l'autre méprisé leurs sens, comme des trompeurs, & s'étoient défiés de leur témoignage, ils auroient conservé leur innocence. Il n'est pas fort à-propos que je m'étende ici à prouver par les mauvais effets de la vûë, la nécessité qu'il y a de fermer les yeux en bien des rencontres. Il vaut mieux que j'explique les choses dans leur principe, & que je fasse voir l'usage légitime qu'on doit faire généralement de tous ses sens; ce qui se réduira à l'usage le plus reserré qu'on en puisse faire.

IX. Voici le principe que je croi avoir démontré en plusieurs manières dans le premier Livre de la Recherche de la Verité : *Les sens ne nous sont donnés que pour la conservation de nôtre être sensible.* Ils sont parfaitement bien réglés par rapport à ce dessein : mais rien n'est plus

faux, plus trompeur, plus déréglé qu'eux par rapport à l'usage que le monde en fait. En voici la preuve. Nous sommes composés d'un esprit & d'un corps : nous avons aussi deux sortes de biens à rechercher, celui de l'esprit, & celui du corps. Le bien de l'esprit se reconnoit à la lumière, car c'est le vrai bien : celui du corps se discerne par sentiment, car c'est un faux bien ; ce n'est plutôt nullement un bien. Si l'homme connoissoit les objets sensibles tels qu'ils sont en eux-mêmes, sans y sentir ce qui n'y est pas, il ne pourroit les rechercher & s'en nourrir sans chagrin & sans une espèce d'horreur : & s'il sentoit les vrais biens autrement qu'ils sont, & sans les connoître, il les aimeroit brutalement & sans mérite. Car l'esprit ne peut & ne doit vivre que de la substance intelligible de la Raison : & il n'y a que les corps qui puissent nourrir les corps, & les faire croître. Les biens intelligibles n'accommodent pas la machine, & les biens sensibles déréglent l'esprit. Ainsi la lumière & l'évidence sont aux biens de l'esprit, ce que le sentiment & l'instinct sont aux biens du corps. Cela ne se peut contester.

X. La raison de tout ceci, c'est que
Dieu

Dieu n'a fait l'esprit que pour lui. Il ne l'a pas fait, afin qu'il s'occupast des objets sensibles, & qu'il conservast & conduisist par raison le corps qu'il *informe*. Pour connoître distinctement & par raison les rapports infinis que les corps qui nous environnent, ont avec celui que nous animons : pour sçavoir, par exemple, quand on doit manger, combien, & quels fruits, afin d'entretenir sa santé & sa vie ; il faudroit s'appliquer tout entier à la Physique, & assurément on ne vivroit pas long-tems, du-moins les enfans, qui sont sans expérience. Mais la faim avertit du besoin, & par ce moyen règle à-peu-près la quantité de la nourriture. Autrefois elle la régloit juste ; & elle la régleroit encore, si nous mangions des fruits tels que Dieu les fait croître. Et le goust est une preuve courte & incontestable, si certains corps sont ou ne sont pas propres à la nourriture. Sans connoître la tiffure d'une pierre, ou d'un fruit inconnu, il suffit de le présenter à la langue, portier fidèle, du-moins avant le péché, de tout ce qui doit entrer dans la maison, pour s'assûer s'il n'y fera point de désordres. C'est la même chose des autres organes de nos sens. Rien n'est

plus prompt que le toucher , pour avertir qu'on se brûle , lors qu'on touche imprudemment un fer chaud. Ainsi l'esprit laissant aux sens la conduite du corps , il peut s'appliquer à la recherche des vrais biens , contempler les perfections & les ouvrages de son Auteur , étudier la loi divine , & régler sur elle tous ses mouvemens. Il faudroit seulement que ses sens l'avertissent avec respect , & cessassent de l'interrompre , quand il leur imposeroit silence. Cela étoit autrefois ainsi : mais le péché du premier homme a changé cet ordre admirable ; & l'union de l'esprit & du corps demeurant la même , l'esprit s'est trouvé dépendant & gourmandé par les sens , à-cause de la perte qu'il a faite du pouvoir de leur commander , ainsi que j'ai déjà dit tant de fois.

XI. Les sens sont donc institués, afin de fournir à l'homme des voyes courtes & seures pour discerner les corps par rapport à la conservation de la santé & de la vie. Qu'on s'en serve donc pour s'unir par le corps aux objets sensibles , ou pour s'en séparer : cela est dans l'ordre. Je dis s'unir , ou se séparer : je ne dis pas aimer , je ne dis pas craindre. Car l'amour
& la

& la haine sont des mouvemens de l'ame qui ne doivent jamais être déterminés par des sentimens confus : c'est la raison, & non pas l'instinct, qui la doit conduire. Que l'esprit aime, ou n'aime pas le pain ; cela est indifférent au corps. Si l'on en mange sans l'aimer, le corps ne laissera pas de s'en nourrir : & si on l'aime sans en manger, le corps n'en deviendra pas plus robuste ; mais d'un autre côté l'ame se corrompra & se dérangera. Car tout mouvement de l'ame, qui au-lieu de tendre vers celui qui l'imprime sans cesse en elle, afin qu'elle l'aime uniquement, tend vers les corps, substances mortes, inférieures, inefficaces ; est aveugle, déréglé, brutal. Ce ne sont point là des abstractions chimériques : ce sont des vérités nécessaires, des loix immuables, des obligations indispensables.

XII. Mais quoi ! peut-on s'unir aux corps sans les aimer ? Peut-on fuir son persécuteur sans le craindre ? Oûi sans doute, on le peut : car je parle principalement des mouvemens libres, qui certainement peuvent n'être pas conformes aux mouvemens naturels. Mais qu'on ne le puisse, je le veux : qu'en doit-on conclurre ? Que le cœur de l'homme est

tellement corrompu , que son mal est incurable , & qu'il ne peut faire usage de ses sens , qu'il n'aigrisse & ne renouvelle ses playes ; & qu'ainsi la mortification des sens est la chose du monde la plus nécessaire dans l'état où l'homme est réduit. Car enfin , doutera-t-on que Dieu n'agit que pour lui , qu'il n'imprime à l'ame du mouvement que pour lui, que tout amour des corps est déréglé , en un mot , qu'on est indispensablement obligé d'aimer Dieu de tout son cœur, de toute son ame, de toutes ses forces ?

XIII. Quand l'ame est pénétrée de la présence de Dieu , & qu'elle le regarde opérant sans cesse dans les objets qui frappent ses sens : quand l'esprit est actuellement convaincu de l'impuissance générale des créatures , & appliqué à régler son cœur selon ses lumières ; sans doute il peut dans ce moment s'unir aux corps , ou s'en séparer, sans les aimer, ni les craindre. Mais il est vrai que ce tems de réflexion ne peut pas durer. L'esprit se fatigue par son attention à ses devoirs ; & les sens venans à être touchés par quelque objet qui les flatte , l'ame surpasse & contente d'abord par l'apparence du bien , ne manque pas de suivre par le mou-

mouvement qui lui est propre , celui des humeurs & du sang. Tout plaisir excite & détermine le mouvement naturel de l'ame ; & comme en tout tems on veut être heureux , le mouvement libre de la volonté se conforme volontiers à ce mouvement naturel qu'excitent les sens. Il faut résister, pour ne pas suivre ce mouvement : mais en résistant on se lasse , on perd le repos qu'on aime , on se rend malheureux , dès qu'on cesse de suivre l'attrait du plaisir qui rend heureux.

XIV. Il vaut mieux sortir d'un courant qui nous entraîne , si nous cessons un moment de résister , que d'y demeurer dans une action continuelle ; du-moins c'est là le plus seur. Il vaut donc mieux, autant que nous le pouvons , rompre le commerce que nous avons par les sens avec les objets sensibles , que de s'exposer à mille & mille dangers , en se fiant sur ses propres forces : forces , dis-je , vaines & trompeuses. Que l'imagination les exalte , que l'orgueil humain les deffende ; l'expérience les confond , la foi les condamne & les rend méprisables. Du-moins prenons le plus seur : il s'agit de l'éternité , de l'alternative épouvantable de la félicité des Saints , & des sup-

plices des Démon's pour des siècles infinis. Nous pouvons heureusement boucher les avenues par lesquelles s'entretient ce commerce dangereux des sens avec les faux biens. Le mouvement des pieds & des mains est soumis à nos volontés. Il dépend de nous de baisser la tête, de tourner la tête, de prendre la fuite. Nous pouvons ainsi éviter le coup fatal que porte un objet infame. Mais ce coup étant reçu, le cerveau en demeure blessé, l'imagination salie, le cœur pénétré & corrompu. Tout ce qui se produit par la force de ce coup dans le cerveau, & dans les nerfs qui excitent les passions, n'est nullement soumis à nos volontés. De-sorte que nous pouvons sans beaucoup de peine empêcher le mal par la mortification de nos sens : mais nous ne pouvons le guérir sans des combats infinis. Heureux, trop heureux ! si sages à nos dépens, nous empêchons qu'il n'augmente, & ne nous précipite dans les enfers.

XV. Tâchons donc de nous bien convaincre que nos sens sont de faux témoins, qui portent sans cesse témoignage contre nous en faveur de nos passions : que s'il est permis de les écouter pour le bien

bien du corps , rien n'est plus dangereux que de les consulter pour le bien de l'ame : que s'il est , par exemple , fort ridicule de prouver par raison , que l'or ou les pierres précieuses ne sont pas propres à la nourriture ; c'est agir contre l'ordre & le bon sens, que d'examiner par le sentiment du goût , si le vin est un objet digne de nôtre amour & de nôtre application : que c'est la lumière qui doit régler les mouvemens de l'ame , & le plaisir & l'instinct les mouvemens & la situation du corps: que la lumière ne trompe jamais , & qu'elle laisse l'esprit libre , sans le pousser au bien qu'elle lui présente, afin qu'elle l'aime librement & par raison ; que le plaisir au-contraindre trompe toujours , qu'il ôte ou diminue la liberté de l'esprit , & le pousse naturellement non vers Dieu qui le produit , mais vers l'objet sensible qui semble le produire. Souvenons-nous de ces principes , & tirons en cette conséquence , que la mortification des sens est l'exercice le plus nécessaire à celui qui prétend vivre de raison, suivre l'ordre , travailler à sa perfection , s'assurer un bonheur solide , une félicité éternelle.

XVI. Comme j'ai prouvé fort au-

long dans le premier Livre de la *Recherche de la Vérité*, que nos sens nous trompent généralement en toutes choses, je ne croi pas devoir m'arrêter davantage à démontrer ce que je viens d'exposer. Je crains plutôt, que ceux qui ont lû & médité mes autres Ecrits, ne trouvent à redire que je répète souvent les mêmes choses. Mais écrivant pour tout le monde, cela ne se peut autrement : car toutes ces vérités sont enchaînées & ont rapport les unes aux autres. Il faut connoître l'homme & ses maladies, du-moins en partie, pour en comprendre les remèdes, & sçavoir la Morale par principes. Si je supposois pour connuës toutes les vérités que j'ai prouvées ailleurs, tout le monde n'entendrait pas trop bien ce que je veux dire, plusieurs pourroient s'en effrayer, & ce Livre auroit apparemment le même sort que l'infortuné *Traité de la Nature & de la Grace*, que je n'avois composé que pour ceux qui sçavoient distinctement les vérités que j'avois déjà suffisamment expliquées, ainsi que j'en avois averti ; contre lequel néanmoins on s'est déchaîné de manière, qu'on m'a imputé les hérésies mêmes que j'y détruis dans leur principe.

CHA

CHAPITRE XII.

De l'imagination. Ce terme est obscur & confus. En général ce que c'est qu'imagination. Différentes sortes d'imagination. Ses effets sont dangereux. De ce qu'on appelle dans le monde le bel esprit. Cette qualité est fort opposée à la grace de Jesus Christ. Elle est fatale à ceux qui la possèdent, & à ceux qui l'estiment & l'admirent dans les autres, sans la posséder.

I. **Q**Uoi que les sens soient le premier principe de nos désordres, ou l'origine de l'union de l'esprit & du corps, qui maintenant désunit l'esprit d'avec Dieu; néanmoins il ne suffit pas de régler leur usage, afin que la grace opère en nous selon toute son efficace; il faut de-plus faire taire l'imagination & les passions. L'imagination dépend des sens, aussi-bien que les passions, il est vrai; mais elle a sa malignité particulière. Lors que les sens l'ont excitée, elle produit par elle-même des effets extraordinaires: mais souvent quoi que les sens ne l'ébranlent point actuellement, elle agit par ses

propres forces. Elle jette même quelquefois le trouble dans toutes les idées de l'ame par les fantômes qu'elle produit, & met en fureur les passions par la violence des mouvemens qu'elle excite. Mais j'appréhende que quelques personnes ne conçoivent pas clairement ces vérités : il faut que je les explique plus distinctement.

II. Ce terme *imagination* est fort en usage dans le monde : mais j'ai peine à croire que tous ceux qui le prononcent distinctement, y attachent une idée distincte. Je l'ai déjà dit, & je le répète, car il n'y a point de mal d'y penser plus d'une fois ; les mots les plus communs sont les plus confus, & le discours ordinaire n'est souvent qu'un jeu de paroles vuides de sens, qu'on écoute, & qu'on rend, comme les échos la voix des bergers. Pourvû qu'on s'entretienne agréablement, qu'on se communique les uns aux autres ses affections, qu'on se donne mutuellement de l'estime ; on sort content de la conversation. On fait de la parole le même usage que de l'air & des manières. On s'unit les uns aux autres par les sens & par les passions : souvent la Raison n'a point d'autre part à la société, que celle

celle de servir à l'injustice des hommes. Car la vérité n'est bonne à rien en ce monde. Ceux qui la recherchent sont des visionnaires , des esprits particuliers , des personnes dangereuses , qu'il faut éviter comme l'air contagieux. Ainsi les paroles , dont le principal usage devoit être de représenter les idées pures de l'esprit , ne servent d'ordinaire qu'à exprimer des idées sensibles & les mouvemens de l'ame , qui ne se communiquent déjà que trop par les manières , l'air du visage , le ton de la voix , la posture & le mouvement du corps.

III. *Imagination* est un de ces termes que l'usage autorise & n'éclaircit pas. Car l'usage ordinaire n'éclaircit que les mots qui réveillent les idées sensibles. Ceux qu'il substitue aux idées pures , sont tous ou équivoques , ou confus. Comme l'imagination n'est sensible que par les effets , & qu'il est difficile d'en connoître la nature ; chacun prononce le même mot , sans en avoir la même idée ; peut-être même que bien des gens n'en ont nulle idée.

IV. L'imagination se peut considérer en deux manières , du côté du corps , & du

du côté de l'ame. Du côté du corps , c'est un cerveau capable de traces , & des esprits animaux capables de former ces traces. Que l'on conçoive par esprits animaux tout ce qu'on voudra s'imaginer , pourvû que ce soient des corps, qui par leur mouvement puissent agir dans la substance de la principale partie du cerveau. Du côté de l'esprit , ce sont des images qui répondent aux traces , & de l'attention capable de former ces images , ou ces idées sensibles. Car c'est nôtre attention , qui en qualité de cause occasionnelle , détermine le cours des esprits, par lequel les traces se forment, & auxquelles traces les idées sont attachées : tout cela en conséquence des loix de l'union de l'ame & du corps.

V. Ces images ou ces traces formées par la force de l'imagination , aussi-bien que par l'action des objets , disposent le cerveau , réservoir des esprits, de manière que le cours de ces mêmes esprits est déterminé vers certains nerfs , dont les uns se répandent vers le cœur & les autres viscères , pour y produire de la fermentation ou du refroidissement , en un mot divers mouvemens par rapport à l'objet présent aux sens , ou à l'imagination :

tion : & les autres nerfs répondent aux parties extérieures du corps , pour lui faire prendre la situation , & le disposer au mouvement que demande ce même objet.

VI. Le cours des esprits animaux vers les nerfs qui répondent aux parties intérieures du corps , est accompagné de passions du côté de l'ame : & ces mêmes passions produites originairement par l'action de l'imagination , fortifient par une grande abondance d'esprits qu'elles font monter à la tête , la trace & l'image de l'objet qui les a fait naître. Car les passions réveillent , soutiennent , fortifient l'attention , cause occasionnelle du cours des esprits qui forment la trace du cerveau , laquelle détermine un autre cours des esprits vers le cœur & les autres parties du corps , pour entretenir les mêmes passions : tout cela encore par l'économie admirable des loix de l'union de l'ame & du corps. Voilà une légère idée de l'imagination , & du rapport qu'elle a avec les passions. J'ai expliqué ailleurs plus amplement cette matière. Mais je croi que cela suffit , pour faire comprendre en quelque manière aux personnes attentives , ce que j'entens en général par
ima-

imagination , & en particulier que ;

VII. Par imagination *salie & corrompue*, j'entens un cerveau , qui a reçu quelques traces assez profondes, pour appliquer l'esprit & le corps par rapport à des objets indignes de l'homme : & que par *pureté* d'imagination, j'entens un cerveau sain & entier , sans ces traces criminelles qui corrompent l'esprit & le cœur.

Par imagination *foible & délicate* , j'entens un cerveau dont la partie principale , de laquelle dépend le cours des esprits , est facile à pénétrer & à ébranler.

Par imagination *fine & délicate* , j'entens un cerveau , dont les fibres sont si délicates , qu'elles reçoivent & conservent les moindres traits que le cours des esprits grave entre elles.

Par imagination *vive* , j'entens que les esprits animaux qui forment les traces , sont trop agités par rapport à la consistance des fibres du cerveau.

Par imagination *spatieuse*, j'entens une abondance d'esprits capable de tenir dans un même tems tout ouverts plusieurs traces du cerveau.

Par imagination *réglée* , j'entens que les passions , ou quelque autre accident n'ait

n'ait point rompu quelques fibres de la partie principale du cerveau qui doit obeir à l'attention de l'esprit.

Par *visionnaire*, j'entens un homme dont l'attention détermine, à-la-vérité, le cours des esprits, mais elle n'en peut mesurer la force, ou retenir le mouvement. Ainsi le visionnaire pense à ce qu'il veut : mais il ne voit rien tel qu'il est. Car les traces étant trop grandes ou trop profondes, il ne voit rien dans son état naturel : il faut toujours rabatre quelque chose de ce qu'il dit. Tout le monde en ce sens est visionnaire à l'égard de certains sujets : ceux qui le sçavent le mieux sont les plus sages.

Par *insensé*, j'entens celui dont l'attention ne peut ni retenir, ni déterminer le cours des esprits.

Par imagination *contagieuse & dominante*, j'entens une telle abondance d'esprits animaux, & si agités, qu'ils répandent sur tout le corps, & principalement sur le visage, un *air* de confiance qui persuade les autres. Tous les hommes, lors qu'ils sont émûs de quelque passion, & les visionnaires en tout tems, ont l'imagination contagieuse & dominante.

VIII. Comme la substance & la disposition

position des fibres du cerveau est différente dans différentes personnes , & dans les mêmes en différens âges , & que les esprits animaux sont plus ou moins subtils , plus ou moins abondans , plus ou moins agités ; on peut bien juger qu'il y a beaucoup plus de sortes d'imaginations , que je n'en explique ici , & qu'il n'y a pas même assez de termes pour marquer exactement leurs différences. Car ce terme *imagination* n'est pas seulement l'expression abrégée de plusieurs idées , mais encore d'un nombre infini de rapports qui résultent de la comparaison de ces idées ; lesquels rapports sont le caractère particulier des imaginations. Le cerveau seul disposé de telle ou telle manière , considéré sans rapport au mouvement , à l'abondance , à la solidité des esprits , ne fait point une telle ou telle imagination : c'est le rapport qui résulte de la qualité des esprits avec la substance des fibres du cerveau. Car celui qui a une grande abondance d'esprits fort agités & fort solides , n'a pas pour cela l'imagination vive & spatieuse , si d'ailleurs les fibres du cerveau sont trop solides , trop humides , trop entrelassées les unes dans les autres , &c.

IX. Ces vérités supposées, je dis que l'imagination a des effets aussi dangereux qu'en ont les sens; & qu'ainsi il est nécessaire de la tenir dans le silence, afin que la grace opère en nous selon toute son efficace.

X. Car premièrement, l'imagination, aussi-bien que les sens, ne parle que pour le bien du corps; parce que naturellement tout ce qui vient à l'esprit par le corps, n'est que pour le corps. C'est un grand principe.

XI. En second lieu, l'imagination interrompt sans cesse l'esprit, lors qu'elle est échauffée: elle le contraint souvent de lui répondre & de l'entretenir aux dépens de la Raison. De-plus, on peut facilement éviter l'action des objets sensibles, & faire ainsi taire ses sens: car il dépend de nous de fermer les yeux, ou de prendre la fuite. Mais on ne peut pas facilement dissiper les fantômes qu'excite l'imagination; & c'est une nécessité que l'esprit contemple tout ce qui se passe dans le cerveau.

XII. En troisième lieu, les sens représentent assez au naturel les objets sensibles: mais l'imagination les étend & les grossit de manière, que l'esprit en est

est tantôt charmé, & tantôt épouvanté. Tel a le cœur corrompu par des desirs déréglés que l'imagination toute seule a excités, qui se trouve guéri par l'accomplissement de ces mêmes desirs. La jouissance actuelle de l'objet de ses désordres, par laquelle il a consommé son crime, le délivre du-moins pour quelque tems d'une passion qui devoit à l'imagination toute sa force & tout son emportement.

XIII. En quatrième lieu, les sens ne s'attachent qu'à certains objets qui nous environnent, & qui sont à leur portée : mais l'imagination rend l'esprit esclave de toutes choses. Elle l'unit au passé, au présent, au futur, aux réalités & aux chimères, aux êtres possibles & à ceux que Dieu même ne peut créer, & que l'esprit ne peut comprendre. Elle forme des fantômes terribles, & elle s'en effraye. Elle en fait naître de plaisans, & elle s'en réjouit. Elle change & détruit la nature de tous les êtres, & forme mille desseins extravagans dans le monde, qu'elle compose de réalités & de fantômes.

XIV. Enfin l'imagination, sans aller à la folie, trouble & dissipe toutes les
véri-

véritables idées & corrompt le cœur en une infinité de manières. Je serois trop long à expliquer les effets différens des diverses espèces d'imagination. Mais celle qui est la plus opposée à l'efficace de la grace de Jesus Christ, c'est ce qu'on appelle dans le monde le *bel esprit* : car plus l'imagination est instruite, plus elle est à craindre ; la finesse, la délicatesse, la vivacité, l'étenduë de l'imagination, grandes qualités aux yeux des hommes, étant le principe le plus fécond & le plus général de l'aveuglement de l'esprit, & de la corruption du cœur. Comme j'avance là un paradoxe, on ne me croira pas sans preuve.

XV. L'esprit n'est raisonnable que par la Raison : il n'est réglé que par l'ordre : il ne tire sa perfection que de l'union immédiate & directe qu'il a avec Dieu. Au-contraire, l'union de l'esprit au corps le remplit de ténèbres, & le jette dans le désordre : parce que maintenant cette union ne peut s'augmenter, sans diminuer celle qui lui est opposée. Or c'est par l'imagination que l'esprit se répand dans les créatures : car ce n'est que par les idées pures & exemptes de fantômes, qu'il s'unit à la vérité. Ainsi plus l'imagination

gination a de force, de vivacité, d'étendue, plus l'esprit s'occupe des objets sensibles : j'ai déjà dit tout ceci. Or, lors que l'imagination est belle, facile, nette & vive, les fantômes qu'elle forme sont vifs, animés, agréables, toujours au naturel & au dessus du naturel. Ainsi celui qui par la force de son imagination, fait naître dans son esprit mille objets différens, qui revest ses fantômes d'ornemens toujours à la mode, & leur donne certains mouvemens mesurés qui ébranlent agréablement tout le cerveau ; celui-là, dis-je, se laisse charmer par son propre ouvrage, & au-lieu de contempler les choses en elles-mêmes, telles que leurs idées les représentent, il se fait un plaisir continuel de se donner la comédie, & d'applaudir aux fictions de son esprit.

XVI. Or tous les hommes cherchent naturellement des approbateurs, & le *bel esprit* n'en manqua jamais. Lors qu'il parle, comme il parle bien, tout le monde l'écoute avec estime : comme il parle agréablement, tout le monde l'écoute avec plaisir : comme il n'avance que certaines vérités sensibles, faussetés réelles, car ce qui est vrai aux sens, est faux

faux à l'esprit ; tout le monde lui applaudit. Mais un homme qui connoît, ou plutôt un homme qui par l'air de ceux qui le regardent, sent vivement qu'on l'admire, qu'on l'aime, qu'on l'honore, qu'on le révere, peut-il se défier de ses pensées, se persuader qu'il se trompe, & ne pas s'attacher non seulement à ses propres visions qui l'enchantent, mais encore à ce monde qui lui applaudit, à ces amis qui le caressent, à ces disciples qui l'adorent ? Peut-il être uni étroitement avec Dieu, ayant tant de liaisons & de rapports aux créatures ?

XVII. Le bel esprit est un homme d'honneur, j'y consens : il peut néanmoins être fourbe, & il y en a autant de ce caractère, que d'aucun autre. Il n'a point de vice, je le veux : il y en a néanmoins de débauchés, & en grand nombre. Mais certainement le bel esprit tient au monde par une infinité d'endroits : car comment pourroit-il être mort au monde, le monde vivant si fort pour lui ? Le bel esprit est agité sans cesse par des mouvemens de vanité : car tous ses commerces ne font qu'irriter la concupiscence de l'orgueil. Le bel esprit, j'entens toujours ce bel esprit qui vit au

milieu du monde choisi, qui tend sans cesse à prendre dans les esprits une situation avantageuse, ou qui par la réputation qu'il s'est déjà faite, est devenu véritablement l'esclave de tous ceux qui le regardent comme leur maître : le bel esprit, dis-je, est donc séparé de Dieu plus qu'aucun autre, & il n'y a nulle apparence de retour. Que la délectation de la grace se répande dans son cœur dix fois le jour; elle trouvera toujours ce cœur rempli de sentimens & de mouvemens qui l'étoufferont. Que la lumière éclaire son esprit, & dissipe ses fantômes; l'imagination sçaura bien les reproduire. Il y a trop de fers à briser & de liens à rompre, pour délivrer ce captif. Mais ce captif aime ses chaînes, il ne sent point sa servitude, il en fait gloire.

XVIII. Un débauché n'est pas toujours actuellement dans la débauche: le sang & les humeurs n'y pourroient pas suffire; & lors que la fermentation cesse, le débauché a honte de ses désordres. Mais le sang fournit toujours assez d'esprits pour entretenir la concupiscence de l'orgueil. Quel tems fera donc favorable à l'efficace de la grace? Le fourbe a
con-

continuellement des remors qui le troublent & qui l'inquiètent : mais le bel esprit n'a nuls remors. Est-ce un crime, dira-t-il, que d'avoir de l'esprit, & de mériter l'estime des honnêtes gens ? Ce n'est pas un crime que d'avoir de l'esprit ; mais c'est une erreur que de prendre l'imagination pour l'esprit. Ce n'est point un crime que de mériter l'estime des autres ; mais c'est une illusion, que de s'imaginer qu'on la mérite, je ne dis pas pour avoir dans sa tête abondance d'esprits animaux, ou une juste proportion des fibres du cerveau avec les esprits, mais même pour être uni avec la Raison de la manière la plus pure & la plus étroite qui se puisse. On ne mérite aux yeux de celui qui seul sçait connoître & récompenser le mérite, que par la conformité avec l'ordre, que par le bon usage de la liberté : usage qu'on ne peut bien régler que par le secours de la grace, & dont celui qui se glorifie perd le mérite, parce qu'il ne rend pas à Dieu seul la gloire qui lui est dûë. Dieu a-t-il créé les autres hommes, afin qu'ils s'occupent de nous, & qu'ils nous aiment ; afin qu'ils se tournent vers nous, & qu'ils nous admirent, qu'ils courent après

nous , qu'ils se fient à nous ? Certainement Dieu veut être adoré de ses créatures. Mais quoi adoré ! Qu'on se prosterne devant ses autels , qu'on brûle de l'encens , qu'on mesle les voix avec les instrumens , pour faire retentir les Eglises d'airs agréables composés à sa louange ? Non sans doute. Dieu est esprit , il veut être adoré en esprit & en vérité. Il veut l'homme tout entier , ses pensées , ses mouvemens , ses actions. Mais le bel esprit , plus qu'aucun autre , s'attire les regards , & arrête sur lui les mouvemens des autres hommes. Au lieu de prendre lui-même la posture d'un homme qui adore , & tourner les esprits & les cœurs vers celui-là seul qui doit être adoré , il s'élève dans l'esprit de l'homme , il y prend une place honorable , il entre jusque dans le sanctuaire de ce temple sacré , la demeure principale du Dieu vivant , & par l'éclat & le faste sensible qui l'environne , il prosterne les imaginations foibles à ses pieds , & se fait rendre un culte véritable , un culte spirituel , un culte qui n'est dû qu'à Dieu.

XIX. Mais celui qui cherche l'estime des hommes , & qui dérobe à Dieu ce qu'il

qu'il estime le plus dans ses créatures, pourroit-il attirer sur lui les graces du ciel ? Dieu qui *résiste aux superbes*, le *1 Petr. 5:5* préviendra-t-il de ses bénédictions ? L'Esprit de Dieu repose volontiers sur ceux qui sont humbles, & que le monde méprise : ce sont des vérités certaines par l'Ecriture. Il éclaire ceux qui rentrent en eux-mêmes : l'expérience l'apprend. Mais il aveugle ces imaginations vives & éclatantes, qui se répandent sans cesse au dehors : car la vérité habite en nous. De-plus, la grace soit de lumière, soit de sentiment, n'a point son effet dans l'esprit & dans le cœur de ceux qui sont unis à tout ce qui les environne : cela est évident par les choses que je viens de dire. Le bel esprit qui cherche la gloire, n'en trouvera donc qu'une vaine & passagère, & tombera pour jamais avec les esprits d'orgueil, dans l'ignominie qui lui est dûë.

XX. Mais cette beauté d'esprit, si fatale à ceux qui la possèdent & qui s'en glorifient, est encore fort dangereuse pour ceux qui l'estiment & qui l'admirent sans la posséder. C'est une vérité qu'il faut sçavoir. Rien n'est plus contagieux que l'imagination ; & ceux qui l'ont

vive & dominante , sont toujours les maîtres de ceux qui les regardent fixement. Leur air & leurs manières répandent , pour ainsi dire , la conviction & la certitude dans tous ceux qui les considèrent : car ils passionnent si vivement toutes choses , que lors qu'on ne rentre point en soi-même , pour confronter ce qu'ils disent avec les réponses de la vérité intérieure , ce qui est fort difficile à faire en leur présence ; on demeure convaincu , sans sçavoir précisément de quoi on est convaincu , parce qu'on est pénétré , qu'on est ébloui , qu'on est dominé.

XXI. Néanmoins on doit sçavoir , que de tous les hommes , ceux qui sont les plus sujets à l'erreur , ceux dont les sentimens sont les plus dangereux , ceux dont les mouvemens sont les moins réglés , ce sont les imaginations vives & dominantes. Car plus le cerveau est rempli d'esprits , plus l'imagination se révolte , plus les passions s'animent , plus le corps parle haut , qui ne parla jamais qu'en faveur du corps , pour unir & soumettre l'esprit au corps , & le séparer de celui qui seul peut donner à l'esprit la perfection dont il est capable. Il faut donc

donc travailler à faire taire sa propre imagination, & se mettre en garde contre ceux qui la flattent & qui l'excitent. Il faut éviter, autant qu'on le peut, le commerce du monde. Car lors que la concupiscence soit de l'orgueil, soit des plaisirs, est actuellement excitée, la grace n'opère point en nous selon toute son efficace.

XXII. L'homme est sujet à deux espèces de concupiscence, à la concupiscence des plaisirs, & à la concupiscence de la grandeur. C'est à quoi l'on ne pense point assez. Lors que l'homme jouit des plaisirs sensibles, son imagination se salit, & la concupiscence charnelle s'excite & se fortifie. De-même, lors qu'il se répand dans le monde, qu'il cherche des établissemens, qu'il fait des amis, qu'il acquiert de la réputation; l'idée qu'il a de lui-même s'étend & se grossit dans son imagination, & la concupiscence de l'orgueil se renouvelle & s'augmente. Il y a naturellement dans le cerveau des traces pour entretenir la société civile, & travailler à l'établissement de sa fortune; comme il y en a qui ont rapport à la conservation de la vie & à la propagation de l'espèce. Nous sommes

unis aux autres hommes en mille manières , aussi réellement qu'à nôtre corps : & toute union aux créatures nous définit maintenant d'avec Dieu ; parce que les traces du cerveau ne sont plus soumises à nos volontés.

XXIII. Tous les hommes reconnoissent assez bien le dérèglement de la concupiscence charnelle , ils s'en défient, ils en ont quelque horreur , ils évitent en partie ce qui peut l'irriter. Mais il y en a très-peu qui fassent une sérieuse réflexion sur la concupiscence de l'orgueil , & qui appréhendent de la réveiller & de l'augmenter. Chacun s'abandonne indistinctement dans le commerce du monde , & s'embarque sans crainte sur cette mer orageuse , comme l'appelle St. Augustin. On se laisse conduire à l'esprit qui y regne , on aspire à la grandeur , on court à la gloire : car le moyen de demeurer immobile au milieu de ce torrent de gens qui nous environnent , & qui nous insultent , s'ils nous laissent derrière eux ? Enfin on se fait un nom , mais un nom qui rend d'autant plus esclave , qu'on a fait plus d'efforts pour le mériter : un nom qui nous lie étroitement aux créatures , & qui nous sépare du Créateur : un
nom

DE MORALE, CHAP. XIII. 225
nom illustre dans l'estime des hommes ,
mais un nom d'orgueil que Dieu con-
fondra.

CHAPITRE XIII.

*Des passions. Ce que c'est. Leurs effets
dangereux. Il faut les modérer. Con-
clusion de la première Partie de ce
Traité.*

I. **L**Es sens , l'imagination & les pas-
sions vont toujours de compagnie :
on ne peut les examiner & les condamner
séparément. Ce que j'ai dit des sens &
de l'imagination , s'étend naturellement
aux passions. Ainsi on peut bien juger
ce que je vas dire , de ce que j'ai déjà dit :
car je ne ferai qu'expliquer un peu plus
au-long ce que j'ai déjà été obligé de dire
en partie , à-cause de l'étroite union de
toutes les parties de nôtre être.

II. Par les passions je n'entens point
les sens qui les produisent , ni l'imagina-
tion qui les excite & qui les entretient :
j'entens le mouvement de l'ame & des
esprits causé par les sens & par l'imagi-
nation , & qui agit à son tour sur la cause
qui les produit ; car tout cela n'est qu'u-

ne circulation continuelle de sentimens & de mouvemens qui s'entretiennent & se reproduisent. Si les sens produisent les passions, les passions en échange, par le mouvement qu'elles excitent dans le corps, unissent les sens aux objets sensibles. Si l'imagination excite les passions, les passions, par le contre-coup du mouvement des esprits, réveillent l'imagination; & chacune de ces choses s'entretient, ou est reproduite par l'effet dont il est la cause; tant est admirable l'économie du corps humain, & la liaison mutuelle de toutes les parties qui le composent. Cela mérite d'être expliqué plus au-long, à-cause des conséquences qu'il en faut tirer.

III. Les passions sont des mouvemens de l'ame qui accompagnent celui des esprits & du sang, & qui produisent dans le corps, par la construction de la machine, toutes les dispositions nécessaires pour entretenir la cause qui les a fait naître. A la vûe d'un objet qui ébranle l'ame, supposons que cet objet soit un bien, il se fait deux cours ou deux épanchemens d'esprits animaux du cerveau dans les autres parties du corps. Les uns se répandent, ou tendent à se répandre

dre dans les membres extérieurs, les pieds, les bras ; & si les pieds & les bras sont hors de service, dans les poûmons & les organes de la voix, afin de nous disposer & ceux qui sont avec nous, à nous unir à cet objet. L'autre partie des esprits s'insinuë dans les nerfs qui répondent au cœur, aux poûmons, au foye & aux autres viscères, pour proportionner la fermentation & le cours du sang & des humeurs par rapport au bien présent. De-sorte que la trace que la présence du bien ou l'imagination forme dans le cerveau, & qui détermine ces-deux épanchemens d'esprits, est entretenue par les nouveaux esprits que ce second épanchement tâche de fournir au cerveau par les secousses réitérées & violentes, dont ils ébranlent les nerfs qui environnent les vaisseaux où sont les humeurs & le sang, matière dont les esprits se forment sans cesse.

IV. Comme tout doit être plein d'esprits depuis le cerveau origine des nerfs, jusqu'aux extrémités des mêmes nerfs, qui se distribuent dans les membres ; la trace du bien répandant avec force les esprits dans toutes les parties du corps, pour leur donner un mouvement violent

& extraordinaire , ou leur faire prendre une posture forcée , il est nécessaire que le sang monte à la tête promptement & abondamment par l'action des nerfs qui environnent , serrent , ou lâchent les vaisseaux qui les contiennent. Autrement , le cerveau ne répandant point assez d'esprits dans les membres du corps , on ne pourroit pas conserver long-tems l'air , la posture & le mouvement nécessaire à l'acquisition du bien & à la fuite du mal. On tomberoit même en défaillance : car cela arrive toujours , lors que le cerveau manque d'esprits , & que se rompt la communication qu'il a par leur moyen avec les autres parties du corps.

V. Ainsi le corps de l'homme est une machine admirable composée d'une infinité de canaux & de réservoirs , qui ont tous ensemble des rapports infinis. Et le jeu merveilleux de cette machine dépend uniquement du cours des esprits , qui est déterminé différemment par les ressorts qui se débandent , & les ouvertures qui se lâchent & se resserrent par l'action des objets sur les sens , & par le mouvement de la partie principale du cerveau : mouvement qui dépend en
partie

partie de la volonté , & en partie du cours des esprits excité par les traces de l'imagination & de la mémoire.

VI. Mais ce qu'il faut ici principalement remarquer , c'est que le cours des esprits dans les nerfs qui répondent aux viscères , & qui fait monter le sang dans la tête, pour fournir les esprits nécessaires, afin de disposer les dehors du corps par rapport à l'objet présent , agit avec choix, & ne fournit au cerveau que les humeurs propres à conserver la trace qui excite la passion : ou , si on le veut , car il n'importe , le sang & les humeurs qui montent à la tête , se séparent de manière , que ce qui est propre à former les esprits convenables à la passion qui domine , y demeure , & que le reste retourne par la circulation aux lieux dont il a été tiré. Or ces esprits étant formés , ils sont d'abord déterminés vers la trace , cause primitive de tous ces remüemens , pour l'entretenir , & réveiller même toutes les traces accessoiress capables de la fortifier. Et c'est encore de cette trace & des traces accessoiress , que ces nouveaux esprits reçoivent leur direction , & sont déterminés , comme les premiers , en deux épanchemens , l'un pour les de-

hors , & l'autre pour le dedans du corps. Car tant que la passion dure , il se fait sans cesse cette circulation admirable des esprits & du sang , qui fait jouer la machine par rapport à l'objet présent , avec une justesse & un ordre merveilleux.

VII. De là on peut voir , que les passions qui sont très-sagement établies par rapport à leur fin , sçavoir la conservation de la santé & de la vie , l'union de l'homme avec la femme , la société , le commerce , l'acquisition des biens sensibles , sont extrêmement contraires à l'acquisition des vrais biens , des biens de l'esprit , des biens dûs à la vertu & au mérite.

VIII. Car 1. Elles ne sont point soumises à nos volontés. Rien n'est plus difficile que de les modérer , à-cause de la perte que nous avons faite par le péché , du pouvoir que nous devrions avoir sur nôtre corps.

2. Elles sont si contraires à la vertu & au mérite , qu'il faut les sacrifier & les anéantir , pour mériter le nom & la récompense d'un homme solidement vertueux , ou d'un parfait Chrétien.

3. Tout le mouvement qu'elles excitent

tent naturellement dans l'ame, n'est que pour le bien du corps, selon cette maxime, que tout ce qui arrive à l'esprit par le corps, n'est que pour le corps.

4. Lors qu'elles sont excitées, elles remplissent toute la capacité de l'esprit & du cœur. Les traces & l'ébranlement du cerveau, qu'elles entretiennent par la contribution qu'elles tirent des viscères, & qu'elles font monter promptement & abondamment dans la tête, troublent toutes nos idées; & le branle & le mouvement qu'elles donnent à la volonté par le sentiment vif & agréable qui les accompagne, corrompt nôtre cœur, & nous fait tomber dans mille désordres.

5. Mais lors qu'elles ont cessé de nous agiter, l'imagination demeure salie par les traces qu'elles ont faites dans le cerveau, dont les fibres ont été ou pliées, ou rompuës par la violence des esprits qu'elles ont mis en mouvement. Ces traces dissipent souvent l'attention de l'esprit, & renouvellent ordinairement les passions qui les ont produites, lors que le sang s'est chargé de nouveau des parties propres à cette espèce de fermentation, qui peut fournir abondance d'esprits

prits convenables à cette même passion.

6. Les passions par leur cours rapide se font un chemin glissant & ouvert dans les nerfs qui vont au cœur & aux autres parties internes , pour y exciter les mouvemens propres à les faire renaître ; de sorte que la moindre chose qui ébranle le cerveau , est capable de les renouveler.

7. Enfin toutes les passions se justifient de manière , qu'il n'est pas possible dans le tems qu'elles agitent l'esprit , de juger solidement de l'objet qui les excite : car leur malignité est telle , qu'elles ne sont point contentes , que la Raison ne porte des jugemens qui les favorisent.

IX. Car I. Elles font valoir le jugement des sens , quoi que faux témoins , bien-loin de pouvoir passer pour juges devant la Raison. II. Elles ne représentent les objets que du côté faux & trompeur qui les accommode. III. Elles réveillent toutes les traces & les idées accessoiress qui entrent dans leur parti , & font taire tout le reste. IV. Elles couvrent d'apparences honorables de raison , de justice , de vertu , leur conduite déré-

dérégulée & leurs desseins criminels. L'avare, par exemple, se cache à soi-même la honte, l'injustice, la cruauté de son avarice. Il se déguise sa passion par des pensées de tempérance, de modération, de prudence, de pénitence, & peut-être même de charité, de libéralité, de magnificence, par des desseins imaginaires & qu'il n'exécutera jamais : car les passions ont assez d'adresse pour faire servir à leur justification les vertus mêmes qui leur sont opposées. V. Enfin les passions sont toujours accompagnées d'un certain sentiment de douceur, qui corrompt leur juge, & le paye content, s'il les favorise : au-lieu qu'elles les maltraitent cruellement, s'il les condamne à la mort. Car quel présent peut-on offrir plus agréable & plus charmant, que le plaisir, à celui qui veut invinciblement être heureux ; puis que c'est le plaisir actuel qui rend actuellement heureux ? Et quel traitement est plus rude, que celui que les passions font à l'esprit, lors qu'il veut les sacrifier à l'amour de l'ordre. Certainement il ne peut les frapper sans se blesser : car lors qu'elles sont en défense, le même coup que nous leur portons, & qui ne leur ôte la

vie

vie que pour peu de tems, nous donne la mort par contre-coup ; ou plutôt nous réduit dans un état , qui souvent nous paroît pire que la mort même.

X. Il est donc visible, que ceux qui bien-loin de modérer leurs passions, font tous leurs efforts pour les satisfaire, qui vivent par humeur, qui agissent par inclination, qui jugent de tout par fantaisie, en un mot qui suivent tous les mouvemens de la machine, & se laissent conduire, sans sçavoir qui les conduit, ni où on les mène ; s'éloignent sans cesse de leur vrai bien, le perdent peu-à-peu entièrement de vûe, en effacent même le souvenir, & courent en aveugles se précipiter dans l'abyssme, où se trouvent tous les maux & la privation éternelle de tous les biens.

XI. Il est vrai que quelquefois la grace est assez forte pour arrêter tout court celui qui s'abandonne aux mouvemens de ses passions, & que Dieu par bonté tonne, éclaire, parle dans l'esprit d'une voix terrible, qui renverse l'homme & la passion qui l'emporte. Mais Jesus Christ fait rarement de semblables faveurs : & celui-là est bien insensé, qui se jette dans le précipice, s'attendant que
Dieu

Dieu fasse un miracle pour le garantir de la mort.

XII. Mais qu'y a-t-il à faire pour modérer ses passions ? Je l'ai déjà dit dans le V. II. Chapitre, & ailleurs : mais le voici en peu de mots. I. Il faut éviter les objets qui les excitent, & mortifier ses sens. II. Il faut tenir son imagination dans le respect qu'elle doit à la Raison, ou faire sans cesse révulsion dans les esprits, qui par leur cours entretiennent les traces criminelles. III. Il faut chercher les moyens de rendre ses passions ridicules & méprisables, les éclairer par la lumière, les confronter à l'ordre, & par quelque effort d'esprit en découvrir la honte, l'injustice, le dérèglement, les suites malheureuses & pour cette vie-ci, & pour l'autre. IV. Ne point former de dessein, lors qu'elles sont excitées, & ne faire jamais le premier pas dans une affaire par leur direction ou leur inspiration. V. Prendre l'habitude, & se faire une loi de consulter la Raison en toutes choses : & lors qu'on y a manqué par surprise ; ou autrement, changer de conduite, & porter du-moins la honte qu'on mérite pour avoir agi en bête par la construction & le mouvement de la machine,

chine , bien-loin de justifier sa sottise & dé-
marche par une conduite injuste & cri-
minelle. VI. Travailler à augmenter
la force & la liberté de son esprit , pour
supporter le travail de l'attention , &
pour suspendre son consentement , jus-
qu'à ce que l'évidence l'emporte. Sans
ces deux qualités , on ne peut recevoir de
la Raison les règles seures de sa conduite.
VII. Enfin , pour suivre ces règles qui
détruisent les passions , il faut sur tout
avoir recours à la prière , & s'approcher
avec confiance & avec humilité de celui
qui est venu nous délivrer par la force de
sa grace , de ce corps de mort , ou de cette
loi de la chair qui se révolte à tous mo-
mens contre la loi de l'esprit. Car la
Raison toute seule , & tous les moyens
que la Philosophie fournit , ne peuvent
sans l'influence du second Adam , nous
délivrer de l'influence maligne du pre-
mier , ainsi que j'ai déjà dit tant de fois , &
que je ne crains point de répéter , parce
que je n'appréhende point qu'on y pense
trop.

XIII. Voilà en général tout ce qui re-
garde la première Partie de cet essai de
Morale. D'abord j'ai fait voir , que la
vertu consiste précisément dans l'amour
habituel